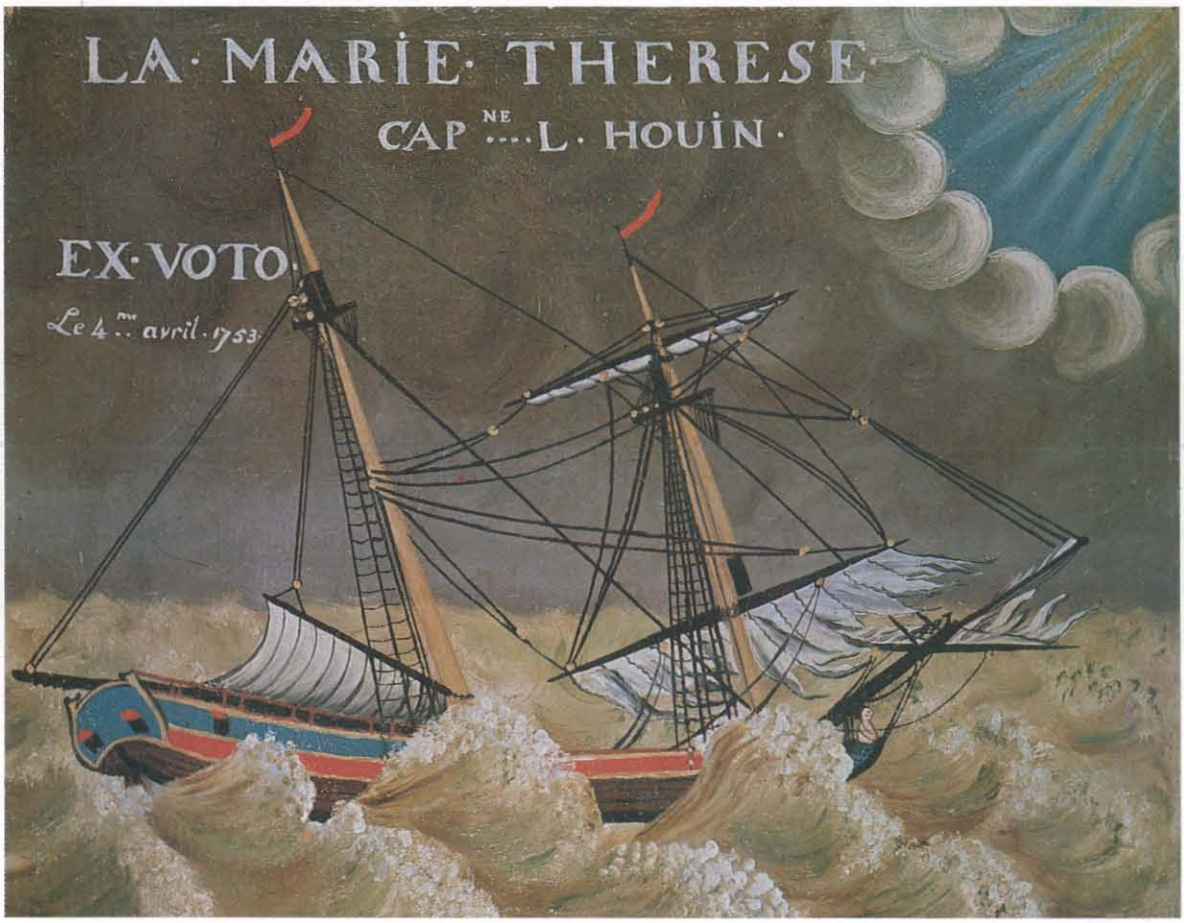
L'ACTUALITÉ Poitou-Charentes

L'ACTUALITÉ
Poitou-Charentes
SCIENTIFIQUE, TECHNIQUE, ÉCONOMIQUE

REDÉCOUVERTE

Les ex-voto de l'Atlantique



● Yves Coppens : 100 milliards d'hommes depuis Lucy ● Sida : une autre façon de prévenir ● BD : la génération Angoulême ● Les Lusignans et l'outre-mer ● Entreprises : les exigences de la qualité ● Eugène Durif et Anne Torrès : l'expédition Rabelais

La revue trimestrielle de l'innovation régionale ■ Déc 1993 - Jan - Fév 1994 ■ N°23 ■ 25 F

Expositions Conférences Animations

Climats

CLIMATS D'HIER

ET DE DEMAIN

12 MARS - 3 JUILLET 94

ESPACE
MENDES
FRANCE

MB&A / PHOTO : MÉTÉO FRANCE

4 **L'actualité en bref**

9 **Livres en région**

10 **YVES COPPENS RACONTE LUCY**
Lucy était bipède mais savait aussi grimper aux arbres. Ce petit personnage vivait il y a 3 millions d'années. Les origines de 100 milliards d'hommes.

14 **Carnets de route d'un paléontologue**
Une mission se prépare méthodiquement. Mais le pays peut réserver des surprises. Récit de Michel Brunet, du Cameroun à Kaboul en guerre.

16 **John-Paul tombé du ciel**
Louis de Bonis pense avoir trouvé un ancêtre de Lucy qu'il a baptisé John-Paul. Celui-ci vivait en Grèce du Nord.

18 **L'expédition Rabelais**
Anne Torrès et Eugène Durif ont été conquis par la langue de Rabelais. C'est le matériau de leur prochain spectacle.

20 **Certifié on peut s'y fier**
La charte régionale pour la qualité est signée. En Poitou-Charentes, trente entreprises sont certifiées. Enquête et protraits.

24 **La mer poubelle**
Lisez l'histoire triste et édifiante de ces dauphins et tortues dont le milieu naturel est devenu un piège mortel.

26 **LE MERCI DES MARINS**
Longtemps abandonnés à la poussière des églises, les ex-voto marins constituent aujourd'hui un patrimoine reconnu et protété. Environ 70 tableaux et maquettes de bateaux sont recensés sur le littoral charentais.

33 **Les Lusignans d'Outre-Mer**
Partis avec les Croisades, les Lusignans du Poitou ont régné pendant trois siècles à Chypre mais aussi en Arménie Cilicie. Ils ont tenté de concilier les civilisations de l'Occident et de l'Orient.

36 **La génération Angoulême**
Plusieurs auteurs de bandes dessinées se sont fixés en Charente. Dans le sillage du Salon et de l'Atelier-école.

40 **SIDA, L'ART DE LA PRÉVENTION**
Unique à l'échelle d'une région française : la plupart des acteurs médico-sociaux et tous ceux qui se sentent concernés par le Sida se regroupent jusqu'en juin 1994 sous une même bannière en Poitou-Charentes.

48 **L'actualité des centres de culture scientifique**

EDITO

Ce numéro aurait pu être sous-titré "Aventuriers de la mer et de la terre". Quelle différence, en effet, entre un paléontologue qui conduit impertubablement ses fouilles en pleine guerre et un marin qui n'hésite pas à affronter les tempêtes de l'océan pour découvrir d'autres territoires ?
La passion de la découverte les conduit l'un et l'autre à risquer leur vie. Quand celle-ci, jadis, était épargnée aux marins intrépides, ils manifestaient leur reconnaissance à la Providence par des ex-voto, oeuvres d'art populaire que nous redécouvrons aujourd'hui.
C'est aussi la passion de la découverte qui a conduit les Lusignans du Poitou à Chypre où ils ont tenté l'impossible mariage de l'Occident et de l'Orient et où leur dynastie a sombré.
C'est enfin sur la découverte que l'on compte, avec les risques, là encore, qu'elle représente pour les chercheurs et les praticiens, pour combattre le fléau moderne qu'est le Sida.

Didier Moreau

Photo de couverture : Alain Maulny - Inventaire général SPADEM

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France, avec le concours de la DRIRE, du CNRS, de l'ENSMA et de l'Université de Poitiers et le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes, la Ville de Poitiers et AIRE 198.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers
Tél. 49 50 33 00

Directeur de la publication : **Christian Brochet**
Directeurs délégués :
Jean-Pierre Michel, Didier Moreau
Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos**
Conseil : **Claude Fouchier**

CPPAP : 68 797. ISSN 0983-8856.
Dépôt légal : 4e trimestre 1993.

Conception réalisation :
Agence de presse AV Communication
Menneguerre-Photogravure - Celles-sur-Belle
Anphocolor - Poitiers
Imprimerie Sajic-Vieira - Angoulême

FUTUROSCOPE

Environ 1 900 000 personnes ont visité le parc de loisirs du Futuroscope pendant la saison 1993. Ce qui représente une progression de la fréquentation de 42 % et du chiffre d'affaires de 62 % (300 MF). 20 % des visiteurs ont acheté un billet d'entrée pour deux jours. Le nombre de touristes étrangers atteint 8 % de la fréquentation. Tout au long de la saison, le Futuroscope a employé 1 000 personnes dont 300 à temps complet.
En 1994, le Conseil général de la Vienne doit investir 160 MF pour améliorer l'aménagement du parc, créer de nouvelles attractions et développer la communication internationale.

HÔTELLERIE

La dernière enquête de l'Insee publiée dans le "Décimal - Les Chiffres" du mois de novembre dresse le bilan de la fréquentation des hôtels en Poitou-Charentes, pendant la dernière période estivale. La Vienne affiche la meilleure progression -28,8 % en un an- et comptabilise 480 000 nuitées. En Deux-Sèvres et en Charente, l'hôtellerie est également en progrès avec 5,5% et 9,9% de nuitées en plus. Ce sont aussi les deux départements qui détiennent le plus important pourcentage d'étrangers.
La Charente-Maritime reste en tête du nombre de nuitées (800 000) mais est toutefois en régression de 6,1 % . C'est la conséquence directe du fléchissement du tourisme balnéaire au profit du tourisme vert. Le taux d'occupation des hôtels est également très révélateur de ce nouvel état d'esprit. En Charente-Maritime, il ne dépasse 70% qu'en juillet et août alors que dans la Vienne, ce pourcentage se maintient de mars à septembre et coïncide avec la période d'ouverture...du Futuroscope.

L'art d'être femme d'affaires

La Rochelaise Geneviève Lethu vient d'être élue par deux mille électeurs du monde des affaires et du journalisme, femme d'affaires de l'année. Il y a vingt ans, elle ne savait même pas ce qu'était la TVA et se destinait à l'enseignement. Belle hitoire que celle de cette jeune Nantaise qui, après avoir échoué deux fois de suite à l'agrégation d'histoire, a décidé d'ouvrir, seule, un magasin portant son nom. Désormais, elle est à la tête de la première enseigne française de distribution d'arts de la table.
Son premier magasin a vu le jour à La Rochelle en mars 1972. Geneviève Lethu avait 28 ans et aimait recevoir ses amis autour d'une table chaleureuse et élégante. C'est ainsi qu'elle a créé son premier magasin parce qu'en tant que consommatrice ceux de l'époque ne la satisfaisaient pas.
Mais en affaires, la jeune femme était encore néophyte. Le jour de l'ouverture de sa première boutique, elle n'avait même pas prévu le papier d'emballage pas plus que le tiroir-caisse d'ailleurs et elle n'avait pas un sou sur elle.

Majid Bouzzit

Pendant les trois mois qui ont suivi la première ouverture, la jeune femme s'est enfermée dans son bureau et s'est mise à dévorer tous les manuels de gestion. Elle a refusé d'embaucher un comptable. *«Je voulais tout faire moi-même pour tout comprendre. Je voulais prévoir l'avenir. C'est important dans le monde des affaires.»*
Les tableaux de gestion qui ont vu le jour, après ces trois mois de travail intensif en hibernation, sont toujours, en 1993, d'usage dans la maison. Depuis, le succès n'a plus quitté ce treizième enfant d'une famille de quatorze, dont douze sont chefs d'entreprise. Geneviève Lethu a lancé un réseau de franchise. *«C'était une formule novatrice à l'époque*, se souvient-elle. *Seules, une dizaine d'entreprises en France travaillaient ainsi. Ce que j'aimais dans l'enseignement - transmettre un savoir - je le retrouve avec les franchises.»*
Quatre cents personnes travaillent désormais sous l'enseigne. Ceux qui étaient là au début y sont toujours. *«Eux, l'entreprise et moi, nous avons vieilli ensemble. Maintenant, mon seul souhait est de mener à bien la barque dans laquelle j'ai fait monter pas mal de monde. Il reste encore 40 points de vente à ouvrir en France et un nombre illimité à l'étranger.»*

Christelle Lasaires

CONCOURS ENTREPRENDRE

C'est Yves-Michel Gargouil, 65 ans qui a obtenu le premier prix du 13e concours "Entreprendre en Poitou-Charentes", organisé par la Mission régionale pour la création et la transmission d'entreprise avec le soutien du Conseil régional. Doté de 100 000 F, ce prix récompense son projet d'entreprise baptisé Pertinax, soit l'expertise, les études et le transfert de technologie dans le domaine de la pharmaceutique. Le prix de l'innovation (100 000 F) a été attribué à Jean-Marc Verslype, 40 ans, pour l'invention du Spi-roll, un système automatique simplifiant le maniement du spi sur les voiliers. Franklin Marais, 49 ans, a reçu le deuxième prix (50 000 F) pour la fabrication de meubles selon la technique du forgeage de bois massif. Troisième prix, ex-aequo, pour Claude Yvernat, 33 ans, qui a créé une entreprise d'édition de compact disc interactif et Olivier Eidelsberg, 46 ans, qui a conçu et commercialisé du matériel de transmission vidéo sans réseau câblé.
Ce concours récompense des "porteurs de projets" qui souhaitent s'implanter en Poitou-Charentes.

● M & N : PRIX DE L'ENVIRONNEMENT 1993 POUR L'INDUSTRIE
L'entreprise M & N Euro Production a reçu, pour la région Poitou-Charentes, le prix de l'Environnement 1993 pour l'industrie. M & N Euro-production a mis au point des aérosols propulsés à l'air pur, dans le cadre d'une gamme de produits d'entretien écologiques, connus sous la marque L'Arbre vert. Cette participation à l'amélioration sur le plan de la sécurité et de l'environnement a déjà été récompensée par un trophée national de l'Innovation.

CONTRE LE PSORIASIS : LA ROCHE-POSAY

On dénombre près de deux millions de Français atteints de psoriasis ! En octobre dernier, l'association pour la lutte contre le psoriasis a organisé le premier congrès national sur le sujet à la Roche-Posay. Ce centre européen de la dermatologie thermale reçoit chaque année 10 000 curistes dont 2 800 psoriasiques.
Plus d'une trentaine de chercheurs se sont ainsi retrouvés, aux côtés de patients et du personnel des thermes, pour faire le point sur les nouveaux traitements.
Ils ont rappelé que «l'origine de cette maladie de peau, longtemps considérée comme psychosomatique, était, en fait, génétique ; qu'on pouvait naître avec le psoriasis, mais aussi le contracter à la suite d'un traitement médical ou, tout simplement, d'une contrariété... La maladie nécessite des traitements de longue durée.»
Ces traitements sont variés et adaptés à chaque cas (corticoïdes, rayons UV, produits dérivés de la vitamine A), mais il s'avère que le plus simple et le plus efficace des remèdes demeure, encore aujourd'hui, l'exposition au soleil complétée par une cure thermale. Tous les spécialistes ont plébiscité les cures de la Roche-Posay dont la puissante action anti-prurigineuse, anti-inflammatoire et cicatrisante de l'eau, est depuis longtemps reconnue. Conscient de l'enjeu économique, René Barré, maire de La Roche-Posay, envisage de proposer tous les ans des réunions d'information sur les infections cutanées en collaboration avec tous les dermatologues du Centre-Ouest. Elles seraient baptisées "les Printanières".

Louise Mazard

Dominique Debelle

"Henry VI" au Palais des Papes

"Henry VI" avait reçu un excellent accueil du public lors de sa création à Poitiers la saison dernière. Succès immédiatement confirmé par le syndicat de la critique qui a décerné à cette pièce méconnue de Shakespeare, mise en scène par Suart Seide, le prix du "meilleur spectacle de la décentralisation".
L'aventure continue. Cette création du Centre dramatique Poitou-Charentes est déjà programmée par le festival d'Avignon 1994. Elle accèdera même au site le plus prestigieux du festival : la cour d'honneur du Palais des Papes (du 20 au 25 juillet).
Pour préparer cette deuxième vie du spectacle, Stuart Seide et son équipe vont créer une version plein air qui devrait être donnée début juillet à Saint-Jean-d'Angély. Puis "Henry VI" partira en tournée à partir de janvier 1995.
La prochaine création du Centre dramatique, "Le grain et la balle", est annoncée pour mars 1994 (du 8 au 15, au Centre de Beaulieu-Théâtre de Poitiers). Il s'agit de six très courtes pièces de Samuel Beckett mises en scène par Stuart Seide. Beckett restera au programme de la saison prochaine avec "La dernière bande". Seul en scène, Stuart Seide interprétera Beckett sous la direction de Mario Gonzalès. Ce spectacle est appelé à tourner aussi en milieu rural.
Le directeur du Centre dramatique souhaite également donner des "coups de pouce" à de jeunes équipes. Il a déjà offert une très belle surprise au public poitevin en confiant la première création de la saison aux "Acharnés". Ils n'ont pas trente ans. Ils ont envie de montrer l'âpreté de nos "vies minuscules". Et ils le disent avec l'authenticité et la dignité de ceux qui s'acharnent à vivre.
Une révélation. Deux noms à retenir : Claire Lasne, qui signait sa première mise en scène, et Mohamed Rouabhi, son premier texte pour le théâtre.

Jean-Luc Terradillos

TOUT SUR LES EAUX

Les 11e Journées Information Eaux se dérouleront les 28, 29 et 30 septembre 1994 au palais des Congrès du Futuroscope. A cette occasion, l'association des anciens élèves du traitement des eaux et nuisances de Poitiers organisera un colloque sur les ressources en eau, les eaux potables, les eaux industrielles, les eaux résiduaires urbaines et les déchets. Parallèlement, une exposition de matériels permettra la rencontre entre constructeurs et utilisateurs. D'autre part signalons que cette association propose quatre stages de formation professionnelle en 1994.
Renseignements :
Tél. 49 46 67 61
Fax 49 38 09 63

● LE CONFORT DES ANCIENS
En 1990, plus d'un logement sur trois, dont l'habitant a 75 ans et plus, ne disposait pas de tous les éléments de confort et 11,8% des logements n'avaient ni baignoire, ni douche, ni wc intérieur.
C'est l'un des constats de l'Observatoire régional de la Santé qui vient de publier une étude sur les besoins des personnes âgées de 75 ans et plus, de l'arrondissement de Poitiers.
La majorité d'entre elles vivent seules ou en couple, une personne âgée sur dix vit en institution.
14,2% des personnes âgées ont bénéficié en 1992 de l'aide ménagère. 2,9% ont été prises en charge par un service de soins infirmiers à domicile.
L'hébergement collectif s'est beaucoup développé, les taux d'équipement en 1991 étaient supérieurs au taux national.
De même, les taux d'équipement médicalisé en hébergement étaient supérieurs de près de 25% à ceux de la France.

● **FRANCOIS Ier 500E A COGNAC**

Le 12 septembre 1494, François Ier, fils de Charles d'Orléans et de Louise de Savoie, naissait à Cognac. 500 ans plus tard, la ville s'apprête à fêter, tout au long de l'année, l'anniversaire du monarque, une occasion rêvée de faire revivre le règne qui a introduit la Renaissance en France.

François Ier portrait attribué à Clouet

François Ier, roi chevalier, farouche au combat, amoureux des voyages et des arts, a marqué son siècle, au carrefour du Moyen Age et de l'histoire moderne.
«Nous tenterons d'évoquer la richesse de ce siècle en présentant des expositions sur la danse, le théâtre, la littérature, la musique de l'époque, sans oublier l'art gastronomique. Nous souhaitons toucher un large public en conviant aussi bien des conférenciers spécialistes de François Ier , que des comédiens qui se produiront dans la rue. Nous donnerons une large place aux concerts, aux sports et aux loisirs de l'époque», explique Françoise Valenta, responsable du service communication de la mairie.

Au programme :
Le groupe parisien de musique ancienne Ars Antiqua "L'expédition Rabelais" au Théâtre.
Des banquets Renaissance "gargantuesques" permettront à ceux qui ont rêvé, au fil des écrits de Rabelais, de se régaler pour moins de 100 F.
Un grand colloque sur la Renaissance sera organisé à la Salamandre.

Delsol loves Disney

Le numéro un mondial de la barette vient de sortir sa toute nouvelle collection à l'effigie de Yasmine, princesse vedette d'Aladdin.
La belle Yasmine aux longs cheveux noirs et aux yeux de velours, scintillante de mille et une étoiles, tient la vedette de la toute nouvelle collection de Delsol.
Les petites filles du monde entier s'arrachent déjà la star d'Alladin qui orne les clic-clac, barettes, frou-frou et autres parures des rayons des grands magasins.
Vingt-cinq modèles différents jouent des couleurs - dorée, bleu nuit, bleu ciel, noir ou rouge - des matières, du plastique au tissu, et des formes, en coeur, ovales ou horizontales, pour séduire les spectatrices d'Aladdin.
Les admiratrices des autres dessins animés ne sont pas oubliées puisque la Petite Sirène, les 101 Dalmatiens, la petite Minnie des années 30 et Minnie et Moi sont aussi proposés aux teenagers.
Créée en 1906, la société Delsol, aujourd'hui le plus gros fabricant mondial d'ornements de cheveux, est implantée, depuis 1973, sur la zone industrielle de Chasseneuil, entre Poitiers et Châtellerault.
Lié par une licence avec Disney pour réaliser les ornements de cheveux fidèles aux personnages de la féerie de Walt Disney, Delsol marque sa différence en suivant scrupuleusement le cahier

Brigitte Brault

Xavier de Lanzac

des charges made in USA. A l'heure où la concurrence se fait féroce et la conjoncture économique difficile, cette production représente 10 % de son activité et une image de marque enviée.
«Notre atout vient aussi de notre savoir-faire dans la métallurgie. Nous sommes actuellement les seuls à fabriquer des montures métalliques de barettes et ce savoir-faire n'a pas été encore rattrapé par l'Extrême-Orient», souligne Xavier de Lanzac, le Pdg. Il précise également qu'un des principaux atouts de l'entreprise est «la qualité et la ponctualité des délais de livraison».
Avec un chiffre d'affaires de cent millions de francs, Delsol fabrique 90 % de ses produits dans la Vienne pour la partie métallique et assure la finition plastique à Oyonnax.
76 % de ses produits partent à l'exportation, principalement aux Etats-Unis, au Japon, en Grande-Bretagne et en Allemagne.

Brigitte Brault

VOILES 94

La région Poitou-Charentes accueillera en 1994 une série de manifestations et de compétitions de voiliers d'ampleur internationale. Voiles 94 sera à la fois un moteur et une vitrine de la filière nautique du littoral de Charente-Maritime qui emploie près de 5 000 personnes et génère plus de 5 000 millions de francs de chiffre d'affaires dans le département, sans compter les activités liées au tourisme.
Parmi les principales dates de cette opération d'envergure, il faut retenir le rassemblement de vieux gréements, prévu du 8 au 15 août à Rochefort et Marans.
Sur le plan sportif, la tête d'affiche verra s'affronter les dix meilleurs skippers du monde à La Rochelle, du 25 septembre au 1er octobre pour le championnat du monde de match racing, une course qui réunit les mêmes acteurs que la célèbre coupe de l'America. On peut noter également le championnat du monde de voile IYRU, formule olympique présente à Atlanta en 1996 (7 août) et le championnat du monde de Classe Europe (8-15 juillet).

● **SOUS-TRAITANCE**
Il y a 334 entreprises en Poitou-Charentes qui vivent de la sous-traitance dans les secteurs de l'industrie. Elles assurent un emploi à environ 20 000 personnes et brassent un chiffre d'affaires de 12 milliards de francs.
Source CRCI Limousin-Poitou-Charentes.

Dominique Bordier

● ALAIN TRANOY, NOUVEAU PRÉSIDENT DE L'UNIVERSITÉ DE POITIERS

Elu par les membres des conseils de l'université, il succède à René Giraud. Professeur d'histoire, Alain Tranoy était auparavant le doyen de la faculté des sciences humaines de Poitiers. C'est désormais un autre historien, Jean-Pierre Arrignon, qui assume cette fonction.

Alain Tranoy souhaite renforcer l'image dynamique de l'université. Partisan du travail d'équipe, il croit à une politique universitaire impliquant «le respect des grands équilibres entre les différentes mouvances de l'université et les diverses implantations géographiques». Il se fixe comme priorité, l'accueil des étudiants - «une urgence dans la situation actuelle» -, une réflexion sur le potentiel en personnel ATOS, le développement de la recherche, mais également le renforcement des relations internationales.

● CRÉATIONS MONDIALES

Sous la direction artistique de Charles Frey, l'Orchestre Poitou-Charentes ouvre cette saison son répertoire à Schumann et Mendelssohn. Mais l'orchestre place aussi dans chaque programme une oeuvre contemporaine. Après la première audition de "Sous l'empire du soleil" de Félix Ibarrondo (novembre et décembre), l'orchestre donnera deux créations mondiales : "Force de Gris" de François Rossé en février 1994, puis "Entours" de Christophe Looten en mai.

Les truffes Poitou-Charentes

A peu près sûr que si Jacques Manreza porte la moustache aussi blanche, c'est pour éviter d'y égarer la moindre miette du précieux tubercule lorsqu'il se prend une truffe dans le nez ! L'existence de ce maître-d'oeuvre en bâtiment, a failli basculer lorsqu'il s'est aperçu qu'il piétinait des truffières, sans le savoir, en chassant le lièvre et le perdreau. Il faut dire que cet homme de Frontenay-sur-Dive (Vienne) a du sang périgourdin dans les veines. «Un jour, raconte Jacques Manreza, je devais effectuer des travaux pour le compte de Jean Delaveyne, alors "prince des pâtissiers" dans son célèbre restaurant "Le Camélia" à Bougival (ndlr : étoilé par le Michelin et trois fois toqué par le Gault-Millau). Quel fumet ! Il préparait des truffes. J'ai tout de suite compris que je n'oublierai jamais ce parfum.»

Alain Blanchard

Sa première truffe, il va la déterrer «très exactement le 11 novembre 1966», en pleines friches. Trop tard pour envisager une guérison. Contaminé par «le diamant noir de la cuisine», il ne cherche surtout pas à endiguer la contagion. Jacques Manzera se met à dévorer des ouvrages spécialisés. "Monte" le premier syndicat des trufficulteurs de la Vienne en 1970 et milite activement au sein de la fédération nationale. Il s'empresse d'apporter ses premières truffes sauvages («650 grammes ramassés à la mouche») à son ami Delaveyne. Lequel, par une de ces bienheureuses coïncidences accueille ce jour-là au "Camélia", Bocuse, Guérard, Troisgros.

Depuis, Jacques Manzera et son fidèle berger belge "Youpie" taquinent la truffe sur ce Poitou qui, fait méconnu, en récoltait à la fin du XIXe siècle presqu'autant que la production nationale. Soit l'équivalent d'une bonne trentaine de tonnes. Suffisamment, en tous cas, pour souffler cette jolie formule au maître-d'oeuvre de Frontenay-sur-Dive pour qui «la trufficulture est la petite fille de la Révolution». Non ! Pas à cause de son prix de vente élitiste: environ 2 400 F le kilo. Mais plutôt grâce, indirectement, à l'abolition des privilèges. A la fin du XVIIIe siècle, chaque cultivateur disposa enfin du droit de construire son propre four. Ce qui entraîna une forte croissance de la consommation de bois et, par voie de conséquence, la nécessité de replanter des chênes sur ces terres calcaires pour le plus grand épanouissement des truffes qui connurent, ensuite, des bonheurs divers.

Aujourd'hui, l'ambition, plus raisonnable, des producteurs serait de faire déguster 20 g de truffes par an à chaque habitant. Soit deux omelettes. Mais, pour que chacun (e) y trouve son compte, il en faudrait bien 1 000 t. Soit dix fois plus que la cueillette actuelle. Et Poitou-Charentes, malgré ses efforts méritoires, piétine à quelques centaines de kilos. «L'or noir» sait aussi se faire désirer.

Alain Blanchard

RICHES ET PAUVRES

Les banlieues de Poitiers et de Cognac recèlent le plus de foyers aisés, tandis que les communes rurales isolées sont les plus pauvres de la région Poitou-Charentes.

Les communes riches ont une taille moyenne de 1 100 habitants et comptent peu de chômeurs. Le revenu moyen par foyer fiscal y est de 111 300 F.

Dans les communes défavorisées, il ne dépasse pas les 41 000 F et seulement 22 % des foyers sont imposés. Elles sont de petite taille, 285 habitants en moyenne, et le taux d'activité y est faible, notamment en raison de la présence de nombreux retraités de l'agriculture. Ces communes sont en fait les principales victimes de l'exode rural.

Source INSEE. Décimal n° 139.

LES BONS CHIFFRES DES MUTUELLES

Le quart des assurances automobiles françaises sont souscrites à Niort, auprès des trois grandes mutuelles. La Macif occupe le premier rang français de ce secteur d'activité, la Maaf occupe la troisième position et la Maif est sixième. Même si le chiffre d'affaires de l'assurance auto a augmenté de plus de 22 % depuis 1988 pour les mutuelles niortaises, celles-ci ont entamé une diversification pour enrayer les effets de la crise qui entraînent actuellement une baisse du nombre des immatriculations. Les trois groupes détiennent ainsi 8 % du marché des dommages aux biens et progressent constamment. Ils sont en revanche presque absents du secteur de l'assurance vie et ne représentent que 2 % du marché.

Source Insee. Décimal N° 139.

● POUGNE-HÉRISSON
Ce petit village des Deux-Sèvres devient le centre du monde dans une bande dessinée de Luc Bannes et Yannick Jaulin. Le conteur est devenu scénariste, il adapte ici avec humour deux légendes de son répertoire.
Ed. du Quéré.

● BUFF'GRÔL
Les improvisations qu'on chantait en Poitou pour mener les boeufs ressemblent à des chants pygmées. Curiosité qui ouvre le disque de Buff'Grôl. Ce trio puise dans le meilleur du répertoire traditionnel en y ajoutant une touche actuelle.
"Compagnie", Geste Editions.

MONDIAL DE CYCLISME ?

Châtellerault, la Vienne et Poitou-Charentes ont annoncé leur candidature à l'organisation des championnats du monde de cyclisme sur route lors de leur prochaine édition en France. On parle pour l'instant de l'an 2000. La ville avait accueilli les championnats de France en juin 1993 et s'était attirée les louanges de la Fédération française de cyclisme pour la qualité de son organisation. Forts de ce succès, les Châtelleraudais ont pris date et espèrent profiter de leurs qualités logistiques pour faire oublier l'absence de reliefs dans la région. Les précédents championnats du monde en France avaient été organisés à Sallanches en 1980 et à Chambéry en 1989.

A contes d'enfants

Jacques Pasquet parle sans accent et pourtant il arrive que l'on devine, au hasard d'une phrase, quelques intonations qui n'ont rien à voir avec le terroir du chabichou. Il est né en France mais, pour l'état-civil, il est désormais Canadien d'Amérique. Québecois d'adoption et de coeur. Voilà maintenant vingt ans que Jacques Pasquet a quitté l'hexagone et le Saumurois de son enfance. «C'était en 1973. J'avais 25 ans, raconte cet ex-soixante-huitard. J'étouffais ici. Alors je suis parti avec un billet d'avion, mon sac à dos et soixante-dix dollars en poche. Et je suis resté.» A son arrivée au Canada, il a connu, durant deux ans, la galère des petits boulots à Montréal.

C'est en Abitibi, dans le grand nord québecois, qu'il éprouvera vraiment la révélation du mythe américain. «J'ai découvert là la simplicité et la facilité des contacts, s'émerveille encore l'ancien enseignant en révolte. J'y ai désappris la rigidité de l'éducation française. J'y ai aussi trouvé les grands espaces et la nature de mes rêves d'enfance.» De quoi tracer son destin canadien. De retour à Montréal, il se met à raconter sa passion pour le grand nord et les Inuit. Depuis dix ans, il s'est fait un nom dans les contes pour enfants et les récits fantastiques qui entremêlent légende, aventure et tradition. Ses titres et ses ouvrages fleurent bon le suce-pouce et les accroche-coeurs sans jamais basculer dans la guimauve : *Des animaux pour rire*, *Mystère et boule de gomme*, *Méli Mélo*, *Sans queue ni tête*, *L'esprit de la lune...*

Frédéric Jagueneau

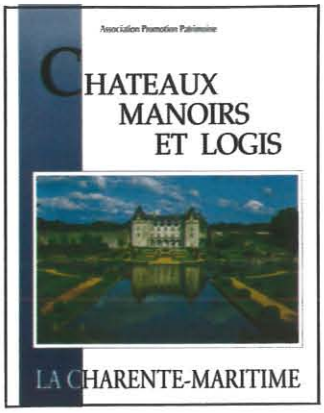
Jacques Pasquet cultive au contraire de solides convictions en la matière. La littérature de jeunesse doit, à son sens, en appeler à une qualité d'écriture. «C'est-à-dire non pas une phrase modèle mais l'engagerment d'une sensibilité, une capacité originale de dire le monde, alliée à une sensibilité à l'enfance : une capacité de raconter une histoire et pas seulement, comme trop souvent, une simple anecdote..»

Aujourd'hui, le statut reconnu de Jacques Pasquet lui a valu, cet automne, d'être invité, durant trois mois à Parthenay par l'Office du livre en Poitou-Charentes, dans le cadre d'une résidence artistique. Dès la première semaine, Jacques Pasquet avait retrouvé, chez nous, des atmosphères qu'il avait fini par oublier, comme celle du marché. Des mots aussi. Comme «mioche». L'écrivain jeunesse consacrera un prochain recueil à ce retour aux sources.

● LA PETITE LIBRAIRIE DU XIXE SIÈCLE
Cette nouvelle collection créée par Edmond Thomas (éd. Plein Chant à Bassac) exhume des oeuvres singulières, parfois demeurées obscures ou méconnues mais qui ont marqué l'histoire littéraire. Notons pour les bibliophiles que les pages de ces livres ne sont pas coupées. Parmi les douze titres parus, signalons : "Petit Glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes" de Jacques Plowert (Paul Adam), "Le Triomphe de la haulte folie", poème lyonnais du XVIe siècle, "La Grande danse macabre des hommes et des femmes", texte de 1486, "Les Grotesques" de Théophile Gautier.

● REVUES LITTÉRAIRES
La revue Cargo (n° 7-8), éditée à La Rochelle, rend hommage à Claude Prévost, qui fut enseignant à Poitiers et chroniqueur littéraire à L'Humanité. Beaucoup d'amateurs achetaient ce journal uniquement pour lire ses chroniques. Cargo réunit des auteurs qu'appréciait Claude Prévost, tels François Bon, Pierre Bergounioux, Pierre Michon, Bernard Chambaz, Nedim Gürsel. Signalons au sommaire du n° 2 de la revue Chef-Lieu, créée par les éditions Le Temps qu'il fait (Cognac) : "La photographie", récit de Jean-Claude Pirotte, "Le jeune Roy", conte d'Oscar Wilde, dans une traduction inédite de Pierre Louÿs, "Cahiers d'un nihiliste franciscain" d'André Gateau.

● GENOUILLÉ AU TRAVERS DES TEMPS
Cet ouvrage de 220 pages et 70 photographies a été réalisé par trois férus de culture locale : un instituteur, un curé et un enfant du pays. Ils retracent l'histoire de Genouillé, commune rurale du pays civraisien.
Edition : Association "Les amis de Genouillé".



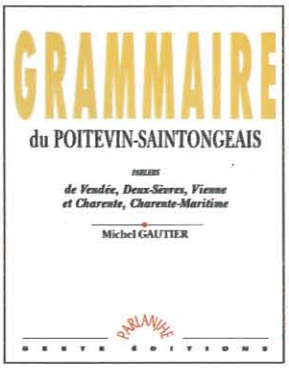
Après l'inventaire des châteaux, manoirs et logis en Deux-Sèvres, l'association Promotion Patrimoine récidive avec la Charente et la Charente-Maritime. Ces deux ouvrages abondamment illustrés, recensent 2 375 sites historiques, classés par micro-régions. On retrouve bien sûr les plus célèbres édifices de la région comme le château de la Roche-Courbon en couverture de l'édition "Charente-Maritime" et celui de La Rochefoucauld pour l'édition "Charente".

On découvre aussi des sites insoupçonnés comme La Courrière, Puygaty et Puyfrançais en Charente ou Le Fief de la Baine, le promontoire de Broue et la forteresse d'Ardennes en Charente-Maritime.

Ces ouvrages exhaustifs de l'architecture privée des Charentes, dont la réalisation a demandé deux ans de recherches et de travaux, sont enrichis de glossaires et de repères bibliographiques.

Ils deviennent des ouvrages de référence en même temps que de précieux guides de promenades.

"Châteaux, Manoirs et Logis"
La Charente - 504 pages. 800 photos-couleurs et 350 illustrations. 480 F.
La Charente-Maritime - 544 pages. 1 000 photos-couleurs et 300 illustations. 480 F
Ed. Patrimoines et Médias



Le "parlanjhe" poitevin-saintongeais est la langue de notre région. Une vraie langue : dès 1258, un clerc traduisait en poitevin les sermons français de l'évêque de Paris et, en 1554, paraissait le premier écrit imprimé en poitevin. On sait que, grâce aux efforts de l'UPCP - Union pour la culture populaire - le parlanjhe est aujourd'hui réhabilité. Non sans mal ni résistances. La seule émission régionale, "Parlanjhe", qui avait été créée, en 1985 sur FR3 Limousin Poitou-Charentes, devait être supprimée l'année suivante. Ce qui était, à proprement parler, idiot.

Pour deux raisons : la première est que le succès du journal télévisé régional, l'un des meilleurs scores de France, témoigne de l'attachement des téléspectateurs à leur région, à son identité et à sa culture. La deuxième raison est que notre région compte encore 14% de paysans, le double de la moyenne française, et que ceux-ci sont les principaux mainteneurs du poitevin-saintongeais.

Cette grammaire de Michel Gautier, qui a accompli un travail scientifique considérable, doit prendre place dans toutes les écoles de Poitou-Charentes et de Vendée.

"Grammaire du poitevin-saintongeais"
Geste Éditions

Difficile de sortir de l'image d'Épinal de la Vendée des "Blancs" où des chouans, cachés au creux des chênes, hululent dans la nuit...

D'autant plus que cette image a été médiatisée à l'extrême, ces dernières années, par des livres, des films et qu'elle a surtout été mise en scène de façon spectaculaire, et orientée, au Puy du Fou où l'on perpétue, dans des représentations quasi-permanentes, le souvenir des années terribles.

Les auteurs veulent montrer qu'il y a une autre Vendée, qu'en face des "Blancs", il y a celle des "Bleus", qu'en face des tenants de l'école privée catholique qui domine encore dans le Bocage il y a, au sud, ceux de l'école laïque.

Ils veulent surtout souligner que la mémoire des Vendéens n'est pas figée, fixée sur le seul souvenir de 1793 et des guerres de Vendée.

«Parallèlement à la mémoire orientée et officielle qui se déploie aujourd'hui sans retenue, au mépris de la diversité, d'une Vendée moins close qu'il n'y paraît, écrit l'un des auteurs, Michel Gautier, *il existe une mémoire populaire discrète et malmenée...»*

C'est cet autre versant de la mémoire vendéenne que les auteurs nous font découvrir.

"La Vendée autrement dite"
Geste Editions
155 pages. 150 F

L'incroyable nécessité d'écrire, Georges Bonnet l'éprouve depuis des années. Pas moins de huit livres sont parus en dix années. Huit ouvrages éclairés de lumineuses évidences qui toujours nous embarquent vers de troublants et essentiels paysages composés d'humain, de nature et de fragile dérisoire.

Quatre-vingts poèmes construisent ce nouvel ouvrage intitulé *Dans une autre saison* et qui les contient toutes ainsi que le temps qui passe entre elles. Quatre-vingts poèmes sans titres, uniquement datés du 14 janvier au 18 décembre, comme épinglés à différents jours de l'année.

Assemblés en poèmes, les mots de Georges Bonnet tracent pour le lecteur une ligne d'horizon verticale que l'on tient doucement comme une rampe sans pouvoir la lâcher jusqu'à la dernière lettre.

"Dans une autre saison" on surprend l'irrépressible vitalité du poète... *«Vers le soir le sang des mûres se mêlent au mien».* Georges Bonnet donne à ses poèmes la fulgurance des haïkus: *«Une étoile avec son visage de balle perdue»... «La plage est douce là où la mer remercie»,* ou encore *«Le ciel du tilleul est troué de paradis»,* et *«Un marteau qui se tait allonge le silence».*

"Dans une autre saison"
Editions Folle Avoine
88 pages. 75 F

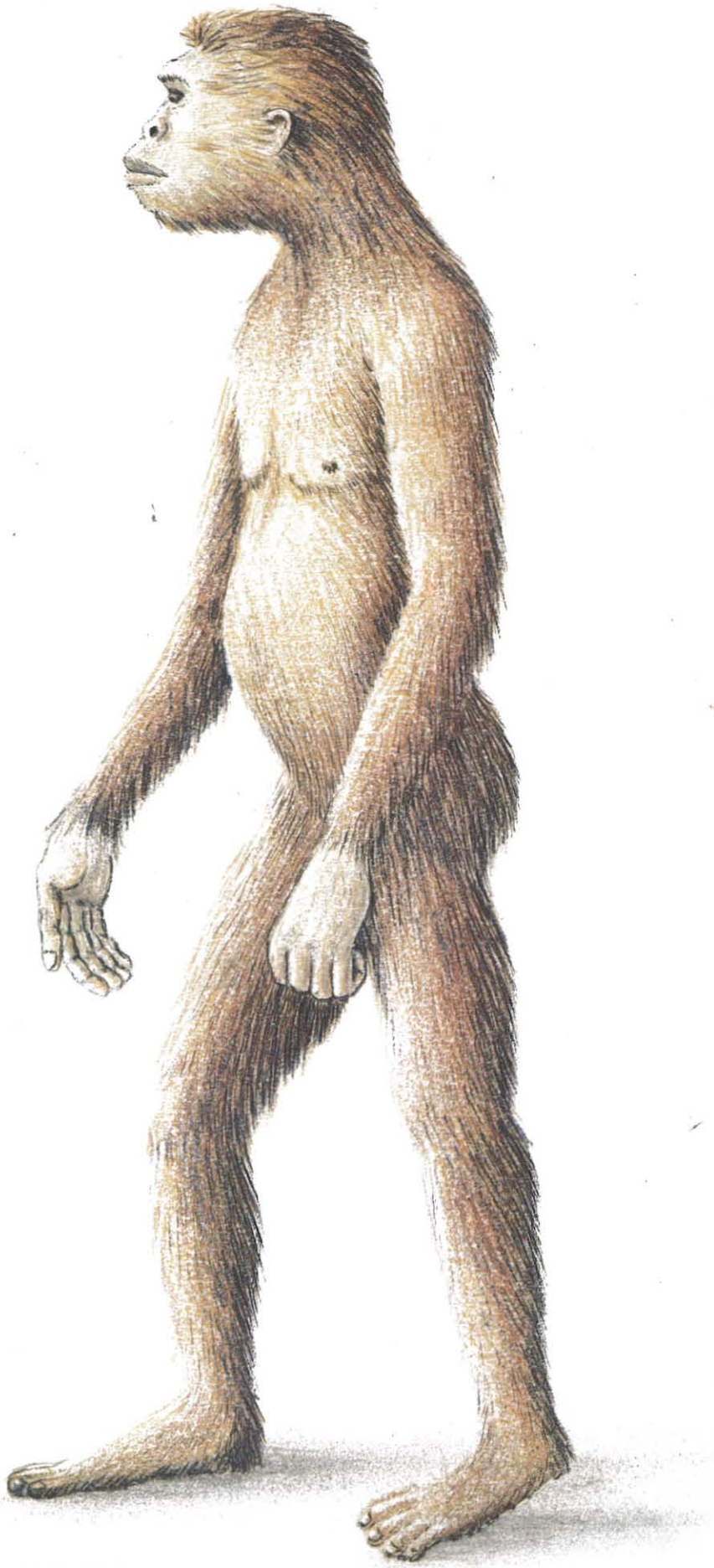
Yves Coppens raconte Lucy

Lucy était bipède mais savait aussi grimper aux arbres. Ce petit personnage vivait il y a 3 millions d'années. Les origines de 100 milliards d'hommes.

Australopithecus afarensis est le nom savant de Lucy, figure symbolique des origines de l'homme. Cet australopithèque vivait en Afrique de l'Est il y a environ trois millions d'années. Les Ethiopiens l'ont appelée Birkinesh, prénom amharique qui veut dire "vous êtes une personne de valeur".
Yves Coppens, professeur au Collège de France, participait à l'expédition qui a découvert Lucy en 1974 dans l'Afar éthiopien. Il s'étonne toujours de la dimension mythique prise par ce petit personnage féminin. «Cent milliards d'hommes se sont succédés depuis trois millions d'années», dit-il. Les découvertes récentes de la paléontologie induisent un nouveau regard sur l'homme.
C'est pourquoi Yves Coppens compare notre époque à celle de la Renaissance et affirme qu'il y a là le ferment d'un nouvel humanisme pour la fin du millénaire.
Invité le 5 octobre 1993 à Poitiers par l'Espace Mendès France, Yves Coppens a donné une conférence sur le thème "Lucy fossile, Lucy symbole" dont nous publions de larges extraits.

Philippe Nominé

Lucy est un petit squelette incomplet et très ancien. Malgré ses 3 millions d'années, c'est le moins incomplet des fossiles d'hominidés retrouvés jusqu'ici. Lucy a été découverte dans l'Afar éthiopien il y a bientôt vingt ans (1974). Elle avait une vingtaine d'années.
Les travaux de recherche en Afrique orientale sont très anciens. Au début du siècle, des expéditions ont rapporté des quantités de collections provenant de différentes régions de l'Ethiopie mais aussi du Kenya et du Tanganyika de l'époque.
Les premières collections du sud de l'Ethiopie ont été rapportées par une expédition française de géographie qui était dirigée par le vicomte du Bourg de Bozas. Le vicomte, qui voulait traverser l'Afrique de la Mer Rouge à l'océan atlantique, était accompagné par le docteur Brumpt. Il a quitté la région de Djibouti en 1902 pour se diriger vers l'Abyssinie où il a découvert des ossements fossiles. D'après son journal de bord cela ne l'intéressait pas beaucoup.
Mais je crois qu'il a tout de même consenti à passer une nuit dans ces régions afin que le docteur Brumpt ramasse un peu plus de fossiles. L'expédition n'a jamais atteint l'Atlantique car le vicomte est mort en route, victime du paludisme. Ce fut un demi-échec. Au retour cependant, les fossiles ont été étudiés par un professeur de la Sorbonne et fait l'objet de planches dans un traité de zoologie publié en 1911, le traité de Haüg.
A cette époque, des chercheurs britanniques et allemands ont fait des découvertes intéressantes.
En 1911 au Tanganyika, les Allemands recherchaient des dinosaures. Le musée de Berlin conserve cette importante collection de dinosaures du Tanganyika. Dans cette même région, un collectionneur de papillons qui s'appelait Katvinkel a découvert au sol des pierres taillées extraordinaires. Ce fut le premier repérage de la fameuse gorge d'Olduvai, dans le nord de la Tanzanie, devenue par la suite un grand site à fossiles humains. Il y eut d'autres découvertes au Kenya, au bord du lac Victoria.
La phase suivante des recherches a débuté pendant les années 30. Un professeur du Muséum national d'histoire naturelle à Paris, Camille Arambourg (qui fut l'un de mes patrons), est allé dans le sud de l'Ethiopie sur les traces de l'expédition du vicomte du Bourg de Bozas. Il a trouvé d'autres fossiles.
Un Britannique né au Kenya, Louis Leakey, a commencé à fouiller les gorges d'Olduvai en 1931. En 1935, une femme de son équipe, Mary Nicole, a trouvé un premier fossile d'hominidé. Leakey l'épousa. La découverte suivante s'est faite en 1955 : une dent !
Cela prouve que les paléon-tologistes, et les scientifiques en général, sont tenaces,



Dessin Sabine Riffaut

patients. Mais en 1959, Mary Leakey fit une découverte extraordinaire : le crâne d'un jeune âgé de 15-16 ans avec toutes ses dents supérieures. Ce fut le déclenchement. Toute la communauté scientifique a commencé à regarder du côté de l'Afrique orientale.

Ce regard était d'autant plus intéressé que Louis Leakey eut l'idée de faire dater le crâne en question. Aujourd'hui, la datation relève presque de la routine, mais à l'époque c'était une première. En fait, ce n'est pas le crâne proprement dit qui fut daté mais la couche volcanique située au-dessus, soit 1 750 000 ans. Une révolution.

En France, dans le milieu scientifique on riait sous cape. On disait : la date est bonne (forcément quand on ne comprend pas les méthodes des physiciens, on dit que c'est bon), mais le crâne a été trouvé en surface; donc il n'a aucun rapport avec la date de la couche volcanique.

En 1959, la découverte d'un crâne datant de 1 750 000 ans déclenche la ruée des scientifiques vers la Rift Valley.

Voilà pour la réaction officielle. Mais au fond, on se disait : il y a des chances pour que le crâne soit bien daté, qu'il y ait là-bas des ancêtres très anciens de l'Homme. En outre, l'épaisseur de sédiments de la Rift Valley est telle qu'il y avait statistiquement beaucoup de chances de trouver d'autres fossiles.

A partir de 1963, des missions qui pouvaient durer jusqu'à dix ans se sont succédées jusqu'en 1982, huit en tout. C'était la ruée vers "l'os".

Ces recherches ont mobilisé un grand nombre de chercheurs et des moyens conséquents pour des résultats très importants. En 1966, avec Camille Arambourg et l'Américain Francis Clark Howell nous sommes partis dans la région explorée par le vicomte du Bourg de Bozas, puis en 1972 avec Maurice Taieb et Donald Johanson dans l'Afar.

L'expédition de l'Afar a démarré de manière originale, par des études de géologie. Maurice Taieb a fait sa thèse sur le bassin hydrographique du fleuve Awash qui prend sa source dans les plateaux éthiopiens, s'écoule vers l'est puis suit la faille vers le nord pendant environ 300 km et termine sa course dans un lac proche de la Mer Rouge. En 1968 ou 1969, Maurice Taieb vient me voir avec une dent d'éléphant fossile encore dans sa mâchoire qu'il avait trouvée là-bas. Tout de suite, je lui ai dit : entre 2 et 3 millions d'années. Le paléontologiste manipule des ossements toute la journée. Il sait bien que les fossiles se transforment, comme les être vivants évoluent, et qu'ils ne passent qu'une fois par un stade morphologique. Dès que l'on perçoit le stade auquel est parvenu le fossile, on peut dater. Cela s'apprend et c'est facile de jouer le magicien comme je l'ai fait ce jour-là.

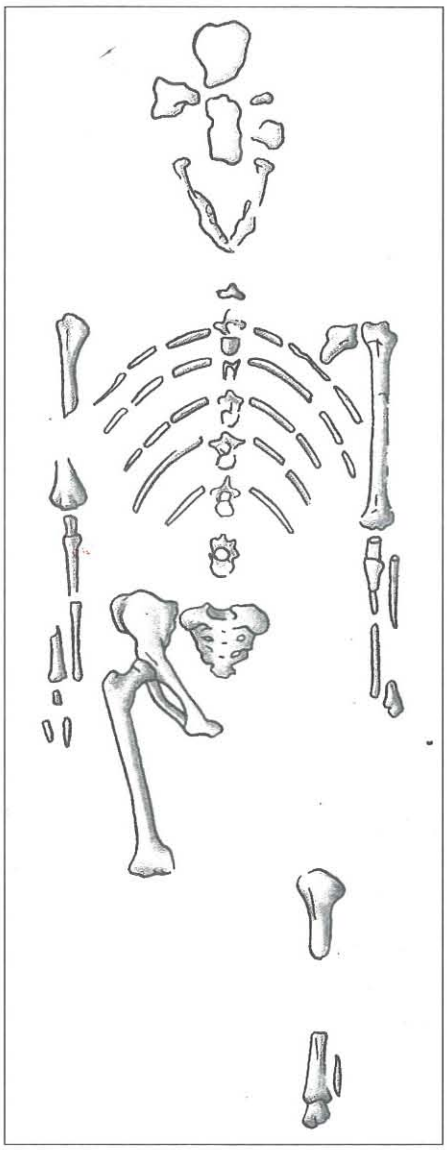
Maurice Taieb est revenu l'année suivante avec un lot de fossiles d'animaux provenant d'un autre site de la vallée de l'Awash et datant de la même époque. A l'évidence, ces terrains fossilifères méritaient d'être fouillés.

En 1971, Maurice Taieb profita d'un congrès international à Addis-Abeba pour essayer de mettre sur pied une expédition. Nous étions quatre : deux Américains, Donald Johanson et Jon Kalb (qui nous a quittés en 1973 pour monter une autre expédition), Maurice Taieb et moi. Nous sommes partis en avril 1972 dans les grands déserts de l'Afar. Il faisait très très chaud, sûrement plus de 50°.

Cette expédition, intitulée *International Afar Research Expedition* (IARE), se destinait à travailler dans l'immense triangle de l'Afar qui est délimité par l'escarpement éthiopien du côté des hauts plateaux à l'ouest, l'escarpement somalien du côté de l'Ogaden à l'est et la Somalie au sud. Nous y sommes allés un peu sur la pointe des pieds, connaissant le fameux proverbe afar qui dit : *«Même le chacal fait son testament en entrant dans ce territoire»*. En 1976, la guerre d'Erythrée commençait à gagner le Tigré, à une centaine de kilomètres de nous. Mais il y avait aussi un maquis en Ogaden.

Au passage des caravanes entre ces deux fronts, des coups de fusils partaient en notre direction. Ils tiraient à côté, surtout pour nous écarter. Pas très agréable. Quand on cherche des fossiles, on préfère que les os soient vieux...

Dès 1973, nous avons mis au jour des restes humains dont un genou. Ces ossements assez grêles appartenaient à un sujet féminin que j'avais appelé le genou de Claire. L'année suivante, il y eut la découverte des 52 morceaux de Lucy. Du coup, Lucy a complètement éclipsé Claire.



Beaucoup de restes d'hominidés ont été découverts en 1975, 1976 et 1977, soit hormis Lucy au moins 300 restes de "luciens", c'est-à-dire de personnages de la même famille ou de la même espèce que Lucy. C'est pourquoi on décrit Lucy en trichant un peu et en comparant avec d'autres pièces de la même récolte.

L'habitude un peu familière de donner des prénoms aux fossiles existe depuis toujours. Le premier australopithèque découvert en Afrique du Sud fut nommé Plésianthrope. Mais pour tous les palontologistes, c'est Mrs Plaise.

De même que tous les squelettes qui pendent dans les classes de sciences naturelles reçoivent un prénom. Ne serait-ce que parce qu'il représente la mort et qu'il faut la conjurer. Le mien s'appelait Arthur. J'ai cessé ce genre de plaisanterie lorsque je suis arrivé à la direction du laboratoire d'Anthropologie au musée de l'Homme. J'avais affaire à 30 000 squelettes. Trop pour mon imagination.

Alors pourquoi Lucy ? Sur le terrain, nous étions une trentaine de jeunes gens. Le soir, on captait les radios de Karthoum (musique orientale) et d'Addis-Abeba (la musique éthiopienne est bien différente), on écoutait aussi quelques cassettes de Bach et Mozart et une des Beatles avec cette plage *Lucy in the Sky with Diamonds*. Donc, en voyant le bassin généreux du petit squelette il nous semblait évident qu'il s'agissait d'une fille. Elle est devenue Lucy.

A cette époque, des Américains sont venus en visite sur le terrain. Ils ont ensuite répandu la nouvelle à Addis-Abeba. La première agence de presse qui mit la main sur cette information a écrit, je cite de mémoire : *«L'IARE, l'expédition de l'Afar, a découvert un squelette "entier" extrêmement ancien et ces jeunes scientifiques l'ont appelé Lucy. Car Lucy vient de "lux", qui veut dire "lumière", et ils ont pensé qu'ils étaient éclairés sur nos origines.»* Personne sur le terrain n'avait pensé à ça.

Lucy est une préhumaine. En effet, le rameau qui porte notre famille prend son origine beaucoup plus anciennement que les premiers hommes. Lucy se trouve entre ce qu'on peut appeler préhumains et humains.

Je rappelle que l'homme appartient au monde vivant qui a 4 milliards d'années d'histoire, alors que la planète n'a que 4,5 ou 4,6 milliards d'années peut-être. Cette histoire de la vie va dans le sens de la transformation et de l'organisation croissantes.

Les plus anciens êtres vivants sont extrêmement simples. Apparaissent ensuite les invertébrés, puis les vertébrés au sein des-

quels les batraciens sont moins dérivés que les reptiles, eux-mêmes moins compliqués que les mammifères. Et parmi les mammifères apparaissent les primates, puis au sein des primates encore plus tard les hommes. Il est clair que l'homme représente un degré d'organisation plus important que la bactérie ou le ver à soie.

Dans cet immense arbre généalogique, notre histoire s'insère tout naturellement. Parmi les singes, un rameau va se détacher et constituer la famille des Hominidés. La date de cette séparation alimente des discussions entre scientifiques.

Ainsi Louis de Bonis pense que ce rameau a 12 à 14 millions d'années. Pour ma part, je pense que c'est plutôt 8 millions d'années. Mais cela n'a pas beaucoup d'importance au regard de l'histoire dans son ensemble.

Ce rameau va d'abord porter des êtres qui ne sont pas vraiment des humains. Lucy fait partie du premier tronçon, mais très près du moment où l'homme va naître. Elle n'appartient plus au monde animal des grands singes. Elle est déjà sur notre route, telle qu'on la voit a posteriori.

La taille de Lucy est légèrement inférieure à un mètre. Cette hauteur probable est obtenue par une série de formules de calcul appliquée à la taille des os longs. Parfois on obtient 90 cm, jusqu'à 1,10, peut-être 1,20 m. Son poids n'excède pas 25 kg. Pourtant c'est une adulte. Mais cette petite taille tient sans doute aux caractères de son espèce.

Ses membres supérieurs paraissaient un peu longs par rapport aux membres inférieurs, dans la mesure où l'on se référait à nos propres proportions. Mais l'étude approfondie a montré que le membre inférieur était court. Concluons que Lucy a peut-être les bras longs parce que ses jambes sont courtes... ou tout simplement qu'il faut les voir avec d'autres références.

Son crâne est petit. Son cerveau n'atteint pas 400 cm^3. Le nôtre en contient 1 000 de plus. Par contre, il n'est pas impossible que son cerveau présente déjà quelques caractères humains. En effet, le moulage de la boîte cranienne montre une répartition des aires frontale, pariétales, temporales et occipitale plus humaine que celle de nos cousin chimpanzés ou gorilles. La face est encore forte de reliefs : prognatisme, projection de la partie subnasale, autant de reliefs qui rappellent les singes, probablement ses ancêtres.

La denture est assez humaine. Elle possède de petites canines, des prémolaires et des molaires fortes, très serrées les unes contre les autres, avec un émail épais comme le nôtre. Chez les singes au contraire, l'émail est plus mince. C'est une question d'alimentation. Lucy était végétarienne. L'usure des prémolaires et des molaires traduit une alimentation assez coriace : graines, fruits à peau dure, racines, tubercules. Mais les enlèvements d'émail dans la partie inférieure des incisives nous laisse penser qu'elle consommait aussi de petits rameaux, quand ils sont verts et tendres.

Lucy mesurait environ 1 m, pesait 25 kg, était végétarienne, marchait sur ses deux jambes mais devait rouler des hanches pour garder l'équilibre.

Elle devait les manger comme on le fait généralement avec les groseilles : on introduit la grappe dans la bouche, on serre les dents puis on tire sur la grappe afin de garder les fruits en bouche. Elle s'est abimé ainsi toutes les dents de devant.

La colonne vertébrale n'est pas complètement conservée. C'eut été exceptionnel. Mais les vertèbres thoraciques, lombaires et le sacrum présentent des courbures similaires aux nôtres. Donc Lucy est debout. Point essentiel, car dans toute l'histoire des primates, c'est la première fois qu'un être se tient debout en permanence.

Le bassin est large et court (dans le sens de la hauteur) : caractéristique d'un être redressé chez qui le bassin doit soutenir l'ensemble des viscères. C'est un bassin réceptacle, en pression. Alors que les grands singes, qui se promènent par les membres suspendus en hauteur, ont un bassin en tension.

Lucy marchait sur ses deux pattes postérieures. En faisant appel à des méthodes biomécaniques, nous avons imaginé sa démarche. La largeur du bassin étant encore accusée par des fémurs au long col, Lucy avait donc des hanches particulièrement larges. Etant donné ces caractères morphologiques, la bipédie de Lucy devait être roulante pour assurer un minimum d'équilibre. En d'autres termes, pour tenir debout et faire quelques pas, Lucy devait rouler des hanches.

Un homme qui marche ne dépense pas beaucoup d'énergie. Sa démarche est très fluide : chaque hanche bouge de 4°. Mais les hanches de Lucy bougeaient de 40° ou 50°, peut-être 60°. Incroyable.

A cette époque, l'équipe de Mary Leakey a découvert à Laetoli, en Tanzanie, des empreintes de pas attribuées à des préhumains de l'espèce de Lucy ou d'une espèce voisine. Sur près de 25 m de long, il fut surprenant d'observer des empreintes de pas l'une devant l'autre ou croisées. A l'évidence, il ne s'agissait pas d'un sol glissant. En fait, l'explication de cette démarche curieuse se trouve certainement dans la forme du bassin et le déhanchement extraordinaire de Lucy.

Il est très émouvant de voir ce redressement du corps qui manque d'expérience, ce roulement des hanches, ce croisement des pas, cette instabilité d'une bipédie naissante, encore précaire et grande consommatrice d'énergie. Lucy ne devait pas faire de grandes distances à pied.

L'étude du genou de Lucy apporta quelques surprises. Chez l'homme, l'échancrure du fémur est très étroite et les épines du tibia sont très écartées, de sorte que l'enclenchement du fémur et du tibia se fait solidement. La jambe est guidée dans un plan par cette articulation.

Mais le genou de Lucy possède une échancrure large et des épines étroites, de sorte qu'elle pouvait jeter la jambe dans n'importe quelle direction. Comme chez les singes. Quel trouble : voici la colonne vertébrale d'un individu redressé, le bassin d'un bipède et le genou d'un être qui grimpe aux arbres !

Même type d'instabilité dans la cheville. Le pied de Lucy s'appuyait sur le bord

externe et roulait sur le côté. Plat, avec un gros orteil sortant de l'alignement des autres orteils, ce pied était probablement préhensile.
En revanche, les articulations du membre supérieur étaient solides. Contradiction en apparence seulement, car cela correspond à la définition même des articulations des membres des singes arboricoles : les membres supérieurs assurent les prises pour les tractions tandis que les membres inférieurs permettent d'atterrir dans n'importe quelle direction.
Donc ce petit personnage marchait presque comme nous tout en étant en partie arboricole. La critique scientifique crut qu'il y avait confusion entre les éléments provenant de deux individus.
Heureusement, le fémur fait le lien. Dans sa partie haute en contact avec le bassin et dans sa diaphyse, le fémur présente une morphologie de bipède tandis que dans sa partie inférieure il participe à l'articulation arboricole du genou. Il s'agit donc bien d'un même individu, un de ces préhumains qu'on ne pouvait, avant de les découvrir, imaginer aussi superbement intermédiaires entre les singes dont nous descendons et les hommes qui vont suivre.
D'autre part, certaines pierres taillées pourraient être attribuées à ces préhumains. Je ne dis pas que c'est Lucy qui eut l'idée de taper un caillou sur un autre.
Néanmoins, des pierres taillées ont été découvertes dans des terrains datant de plus de 3 Ma. Ces pierres sont toujours associées à des restes de ces préhumains qu'on appelle Australopithèques.
On peut estimer qu'ils furent les premiers artisans de la pierre taillée, les premiers inventeurs du milieu culturel qui allait transformer l'humanité.

Yves Coppens

POUR EN SAVOIR PLUS

***Le singe, l'Afrique et l'homme*, Yves Coppens (Fayard, Hachette Pluriel).**
***Pré-ambules, les premiers pas de l'homme*, Yves Coppens (Odile Jacob, Points).**
***Lucy, une jeune femme de 3 500 000 ans*, Donald Johanson et Maitland Edey (Robert Laffont).**
***Les origines de l'homme*, Richard Leakey (Flammarion, coll. Champs).**

Carnets de route d'un paléontologue

Une mission se prépare méthodiquement. Mais le pays peut réserver des surprises. Récit de Michel Brunet, du Cameroun à Kaboul en guerre.

Tout commence sur le terrain pour le paléontologue. Car pour mieux connaître l'histoire de la Terre, il faut trouver de nouveaux fossiles. Pour Michel Brunet, directeur du laboratoire de Géobiologie, Biochronologie et Paléontologie humaine (jeune équipe DRED) de l'université de Poitiers, le travail sur le terrain est sans doute la partie la plus exaltante du métier de paléontologue.
Michel Brunet connaît Yves Coppens depuis une trentaine d'années avec lequel il a monté des opérations, comme le Programme international de recherche dans le Crétacé d'Afrique de l'ouest-Cameroun.
Mais ce métier présente aussi des risques. Il est quelquefois difficile de conjuguer géologie et géopolitique.
Pour l'Actualité, Michel Brunet évoque quelques souvenirs éprouvants qui montrent que le paléontologue doit aussi faire preuve de sang-froid sur le terrain.
Il explique aussi comment se prépare et se déroule une mission scientifique.

Yves Coppens raconte comment la découverte d'un crâne a déclenché une grande vague de recherches en Afrique de l'Est au début des années 60. Comment le paléontologue choisit-il un site à exploiter avant de lancer une mission ?
Michel Brunet. Tout commence par la lecture d'une carte géologique, quand elle existe. En effet, il faut choisir un site géologique qui corresponde à ce que l'on recherche. Une bonne carte permet de déterminer la nature et les âges du terrain, donc quels types de fossiles il contient a priori.
On sait par exemple que dans le bassin aquitain, il y a plus de deux mille gisements de vertébrés. Mais ce n'est pas là qu'il faut aller pour résoudre le problème des origines de l'homme.

Etes-vous assurés de trouver des fossiles à chaque fois ?
Rares sont les missions infructueuses. Mais parfois des surprises nous attendent. Par exemple, je suis allé au Cameroun pour chercher des ancêtres des chimpanzés et des gorilles, à l'ouest du Rift. J'ai trouvé les bons niveaux (10 Ma) mais pas de fossiles.
Or, il y avait juste au-dessous, des couches d'environ 120 Ma dans lesquelles nous avons mis au jour des micro-fossiles de petits mammifères inconnus. Cette découverte imprévue a complètement réorienté mes recherches.

Dans ce cas, comment avez-vous repéré ces fossiles qui sont pourtant invisibles à l'oeil nu ?
Les micro-vertébrés sont généralement associés à d'autres restes fauniques, fragments de coquilles de gastéropodes, de carapaces de tortues, de crocodiliens, etc. Mais rien n'assure au départ que ce niveau va livrer des micro-mammifères. Ce n'est qu'après un long processus de lavage et de tamisage des prélèvements de sédiments qu'apparaît une dent pas plus grosse qu'une tête d'épingle.
En moyenne, dans des niveaux d'âge mésozoïque, un bon gisement livre une dent par tonne de sédiments prélevée. En Afrique, j'ai lavé et tamisé plus de 60 tonnes. Le plus gros du travail s'effectue au camp de base.
Sur une tonne, il reste environ 100 kg de sédiments qui sont rapatriés à Poitiers. Pour détacher les dents, un traitement aux

liqueurs lourdes est nécessaire, opération qui ne peut être réalisée pour l'instant qu'à Amsterdam. Au final, il ne reste que 10 à 15 kg qui seront triés grain à grain dans notre laboratoire à Poitiers.
Mais d'une manière générale, notre oeil s'exerce avec le temps à voir ce que l'on recherche. On finit même par ne plus voir le reste. Sur un même terrain, le spécialiste des vertébrés ne détecte pas la même chose que le paléobotaniste ou qu'un spécialiste des invertébrés.

Marc Denever

Croyez-vous à la chance et au hasard ?
Cela peut exister. Lors de ma première mission en Afghanistan, j'ai travaillé dans une région qu'une équipe française avait prospectée l'année précédente. Elle avait récolté assez peu de fossiles. Un chercheur de cette équipe m'accompagnait, de sorte que nous avons commencé les prospections exactement à l'endroit où les collègues avaient achevé leur campagne. Et bien, au bout d'une demi-heure de marche seulement nous avons trouvé une montagne de fossiles.
Chance, hasard ? Peut-être. Mais c'était surtout la suite d'un travail entrepris l'année d'avant. Ce n'est donc pas de la chance. Néanmoins, il est vrai qu'il faut savoir persister. Yves Coppens rappelait que Louis Leakey a passé vingt ans en Afrique avant de commencer à trouver ce qu'il cherchait.
En revanche, on peut parler de hasard lors de découvertes occasionnelles, de grands travaux routiers par exemple. Mais nous, paléontologues, nous ne trouvons pas par hasard. Nos découvertes sont toujours le résultat d'un travail méthodique.

Le métier de paléontologue n'est pas sans risque, notamment en travaillant dans des régions politiquement instables, comme l'évoquait Yves Coppens. Avez-vous été pris dans ce genre d'événement ?
En mai 1978, je suis arrivé en Afghanistan, avec trois collègues français, le premier jour du coup d'Etat communiste. Après deux jours de voyage sans sommeil, atterrissage très tôt le matin à Kaboul. Le résident permanent du Cnrs nous conduit à la mission pour quelques heures de repos. On dort un peu. Puis chacun écrit un billet à ses proches et, connaissant déjà la ville, je décide d'aller poster les aérogrammes. Des coups de canons retentissent. Tout le monde pense que les Afghans célèbrent un événement heureux. Peut-être la visite d'un chef d'Etat. Donc je prends la jeep pour entrer dans Kaboul, direction la poste située sur la place centrale face à l'ambassade de France. Au fur et à mesure que j'avançais, les gens me semblaient vraiment surexcités.
J'entends des rafales d'armes automatiques, mais pas bien réveillé et encore déphasé par le décalage horaire, je continue. Finalement quelqu'un m'arrête pour m'avertir : *«Vous êtes Français ? Alors rentrez vite chez vous, c'est la guerre !»* Je ne voulais pas le croire. Malgré tout, j'ai laissé la jeep pour marcher jusqu'à la poste. Réaction un peu folle. Les chars tenaient la place, des tirs dans tous les sens, la façade de l'ambassade de France mitraillée... De retour à la mission, j'ai dit aux autres : *«C'est la guerre.»* Personne ne me croyait. Mais le téléphone ne fonctionnait plus.
Quelques heures plus tard, un char est venu se poster devant la mission pointant son canon sur le fort situé juste au-dessous. Ce fort était une véritable poudrière car les Afghans y avaient entassé des barils de poudre qui s'étaient solidifiée avec l'humidité. Depuis, impossible de sortir cette poudre. D'un seul tir, le char pouvait faire sauter toute la ville.
Ensuite nous avons vécu en résidence surveillée pendant trois semaines.
La première nuit ne fut pas très agréable. Dans l'espoir de prendre un avion en escale à Kaboul, nous avons attendu en vain: il n'y avait plus d'aéroport. Pilonné. Nous nous sentions littéralement pris au piège. Ce soir-là, dix mille hommes ont été tués à Kaboul.
Ce métier nous rend fatalistes. Mais cette fois j'ai eu l'impression que c'était pour moi la fin du voyage. Je n'étais sans doute pas le seul.

«Finalement quelqu'un finit par m'arrêter pour m'avertir : "Vous êtes Français ? Alors rentrez vite chez vous, c'est la guerre !" Je ne voulais pas le croire.»

Finalement, avez-vous effectué votre mission ?
Nous ne pensions qu'à rentrer. Impossible. Après trois semaines de résidence surveillée, les autorités nous ont demandé d'aller sur le terrain, accompagnés d'hommes en armes.
A Gardez, c'est-à-dire à environ 100 km au sud de Kaboul, nous avons travaillé pendant un mois avec des kalachnikovs dans le dos. Je n'ai jamais connu de mission sans problèmes. Mais bons ou mauvais, ce sont toujours des souvenirs, et dans tous les cas, dès le retour au laboratoire nous commençons à préparer une nouvelle mission.

Propos recueillis par Carlos Herrera

John-Paul tombé du ciel

Louis de Bonis pense avoir trouvé un ancêtre de Lucy qu'il a baptisé John-Paul. Celui-ci vivait en Grèce du Nord. Donc les origines de l'homme ne seraient pas strictement africaines.

Ouranopithèque chahute un peu la communauté des paléontologues. Ce primate d'environ 9 Ma n'appartient plus à la lignée des grands singes africains mais à celle de l'homme. Il ressemble beaucoup à Lucy. Il a été découvert en Europe, alors que la plupart des scientifiques estiment que l'homme a puisé ses origines en Afrique de l'Est. Louis de Bonis, chercheur au laboratoire de Géobiologie de Poitiers, est l'inventeur d'Ouranopithèque.

Marc Deneyer

L'Actualité. - Pourquoi avez-vous choisi la Grèce du Nord comme terrain de recherche ?

Louis de Bonis. - Jean Piveteau, qui fut mon maître en paléontologie, avait étudié les fossiles rapportés de Macédoine par Camille Arambourg pendant la Première Guerre mondiale. Le point de départ fut une découverte fortuite. Pendant l'hiver 1915, les armées française et anglaise s'étaient repliées dans cette province de la Grèce du Nord après avoir tenté de forcer le détroit des Dardanelles. En creusant des tranchées, les zouaves du 2e régiment de marche d'Afrique ont mis au jour de riches gisements de fossiles. Camille Arambourg, alors jeune officier, entreprit des fouilles avec les zouaves de sa compagnie et récolta un grand nombre de fossiles.

D'après les travaux de Camille Arambourg, ces gisements qui n'avaient pas été réexploités depuis 1915, semblaient intéressants puisque les niveaux géologiques dataient d'au moins 7 ou 8 Ma. J'ai donc monté une petite campagne en 1972 pour voir ce qu'il en était.

Quand avez-vous découvert le premier fragment de primate ?

L'étude préliminaire de la faune en 1972 s'est révélée assez intéressante pour lancer une série de campagnes. Très rapidement nous avions repéré les sites de Camille Arambourg et ainsi que de nouveaux gisements.

Dès 1973, nous avons trouvé, dans le Ravin de la Pluie, une première mandibule de primate hominoïde. En étudiant les dents, je me suis aperçu que ce primate ne ressemblait à rien de connu sans pour autant appréhender tout de suite ses affinités. Nous avons poursuivi les recherches pendant plusieurs années, dans des niveaux datant de 6 à 10 Ma. Chaque année nous trouvions une mâchoire de plus, des dents, etc., ce qui finit par constituer un matériel important.

Au début des années 80, j'ai constaté que ce primate était proche des australopithèques. Ce sont des hominiens au sens strict, parfaitement caractérisés, très voisins de l'ancêtre de l'homme. En effet, ces êtres n'utilisent plus leurs mains comme moyen de locomotion. Ils se sont redressés. Les plus anciens australopithèques, dont Lucy fait partie, sont datés de 3 à 4 Ma. Au-delà on ne connaît pratiquement rien, si ce n'est quelques fragments de fossiles découverts en Afrique. Mais dans la famille des hominidés, il existe un jalon beaucoup plus ancien. Et ce jalon je pense l'avoir découvert en Europe, c'est l'ouranopithèque de Macédoine *(Ouranopithecus macedoniensis).*

Mais la plupart de vos collègues pensent que les origines de l'homme se situent en Afrique de l'Est.

Effectivement, cela fait bondir les tenants de la source africaine. Mais il ne faut pas raisonner en tenant compte de la géographie actuelle. En étudiant la paléogéographie, on constate qu'à cette époque les plaques tectoniques de l'Afrique et de l'Eurasie étaient déjà réunies par la plaque arabique. La géographie ressemblait à celle d'aujourd'hui mais les climats étaient moins différenciés. Ainsi, il y a environ 10 Ma, une faune comparable se retrouvait en Afrique, en Asie et en Europe, indiquant la présence d'une savane. Par exemple, des girafes, des antilopes et des rhinocéros ont été retrouvés en Grèce.

En ce qui concerne les réticences de mes collègues, il faut savoir que les scientifiques sont des hommes comme les autres : ils ont tendance à suivre les idées reçues. En 1925 lorsque le premier australopithèque a été identifié, toutes les sommités scientifiques du moment refusaient d'y voir l'un de nos ancêtres. Il a fallu vingt ans pour admettre quelque chose qui aujourd'hui nous paraît évident. Celui qui sort des sentiers tracés passe souvent pour un hérétique.

L'histoire du ramapithèque est aussi éclairante. Pendant les années 60, le célèbre paléontologue américain Elwyn

Simons avait émis l'hypothèse que le ramapithèque, primate découvert en Asie, était l'ancêtre des australopithèques. Toute la communauté scientifique l'a admise. Sauf quelques-uns, dont j'étais, qui ont montré pendant les années 70 que ce ramapithèque était une sorte d'orang-outan, et n'avait donc rien de commun avec les hominidés. Je me souviens d'un colloque en 1979 au CNRS où j'ai débattu avec Elwyn Simons pour défendre l'idée que le ramapithèque était de même nature qu'un autre primate appelé sivapithèque. Trois ans après, le ramapithèque n'existait plus dans la mesure où les Américains en étaient convaincus.

Donc je ne suis pas très inquiet pour ouranopithèque, car on ne m'a pas démontré fossiles en mains que mes arguments étaient mauvais. On me dit seulement : *«Mais il n'est pas africain !»* Pourquoi les origines de l'homme seraient-elles strictement africaines ?

Pourquoi avoir nommé votre primate ouranopithèque, puis John-Paul ?

Ouranos veut dire ciel en grec. L'idée de lui donner ce nom vient d'un fait anecdotique survenu juste avant la découverte. Le gisement en question fut repéré juste avant un terrible orage. D'où l'idée de l'appeler Ravin de la Pluie. Or la pluie vient du ciel. Huit jours après, la première mandibule du primate hominoïde était mise au jour, elle aussi comme tombée du ciel.

Le surnom est arrivé beaucoup plus tard. Pendant des années nous n'avions aucun morceau de crâne, élément important pour l'identification et la classification des primates. Celui-ci nous a été livré par un gisement voisin en 1989, en fin de campagne. Il était contenu dans un bloc que nous avions extrait du fond d'un ravin avec le professeur Georges Koufos. Comme je devais repartir en avion, j'ai laissé le bloc à mon collègue qui l'a préparé dans son laboratoire à Salonique. Le fossile fut ensuite transporté à Poitiers par deux collègues - dont Jean-Michel Mazin - qui revenaient de Turquie. Lorsque j'ai sorti le morceau de crâne de sa boîte, j'ai tout de suite vu qu'il n'avait rien d'un ourang-outan ou d'un sivapithèque. Avec cette pièce, l'existence d'ouranopithèque ne devenait plus du tout discutable. Comme c'est la forme la plus proche des australopithèques, il est en quelque sorte le grand-père de Lucy. Or vous savez que le nom de Lucy est un hommage à la chanson des Beatles *Lucy in the Sky with Diamonds*. John Lennon et Paul McCartney étant les pères cette chanson, j'ai baptisé le nouveau crâne John-Paul.

A quoi ressemble cet ancêtre lointain ?

Ouranopithèque est un préhumain d'environ 9 Ma. Il devait avoir un aspect assez bestial, avec des canines fortes et la face proéminente, mais moins simiesque qu'un grand singe de type gorille ou chimpanzé. Il se situe peu après la séparation du rameau qui donnera l'homme.

«J'ai tout de suite vu qu'il n'avait rien d'un orang-outan.»

Les origines de l'homme seraient donc plus anciennes qu'on ne le croit.

C'est un différend avec certains de mes collègues qui se fondent sur les données de la biologie moléculaire. A mon avis, l'horloge moléculaire n'est pas très bien étalonnée. Par exemple, il était admis jusqu'à présent que les plus anciens primates relativement évolués dataient d'environ 30 Ma. Or trois recherches françaises ont décrit ces dernières années des groupes de singes datant de 45 à 55 Ma. Donc, il faut remonter cette horloge.

D'autre part, on sait grâce au fémur découvert dans la vallée de l'Awash par le professeur Timothy White que des australopithèques se tenaient déjà debout il y a 4 Ma. Je ne pense pas qu'on arrive à ce stade d'évolution en deux ou trois millions d'années seulement. Regardez un squelette de chimpanzé et un squelette humain et observez les différences. Ou bien on admet qu'une fée est passée pour que le chimpanzé se redresse brusquement, ou bien on reconnaît, comme c'est le cas pour tous les autres vertébrés, qu'il a fallu beaucoup de temps pour que toutes les structures du squelette évoluent autant.

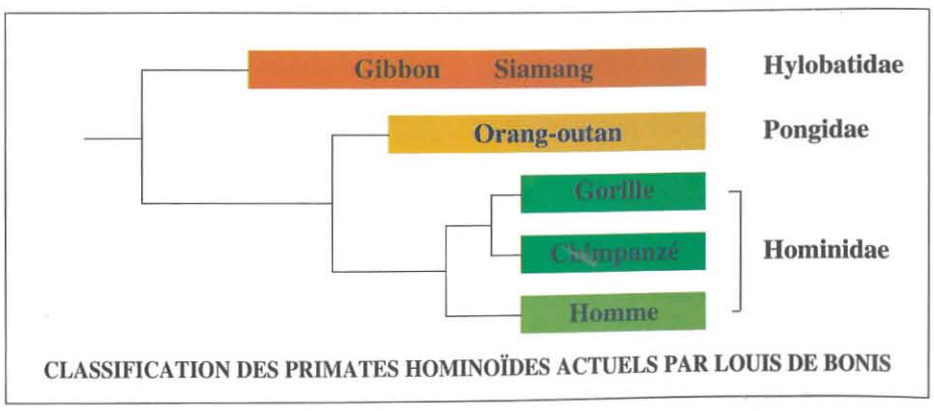
A partir de quel stade peut-on parler d'homme ?

D'un point de vue anatomique, l'homme peut être défini par la station verticale. Ainsi, tout fossile présentant cette caractéristique peut être considéré comme humain. Mais il existe aussi une définition culturelle : l'homme émerge quand il commence à utiliser sciemment des outils. C'est-à-dire quand il est capable de concevoir une utilisation future de l'outil au moment où il le fabrique, signe d'une pensée réfléchie, à la différence d'autres animaux qui peuvent aussi utiliser des outils. Une troisième définition peut être avancée : l'homme n'est vraiment homme qu'à partir du moment où ses rapports avec le monde qui l'entoure ne sont plus uniquement immédiats. S'ouvre alors la dimension spirituelle dont on trouve les traces dans les premières sépultures.

Malgré tout, le redressement du corps demeure une étape capitale. Car avant cela, tous les primates se servaient de leurs mains pour marcher. Or, les pieds libèrent les mains. Donc les mains vont pouvoir servir à autre chose et déterminer toute l'histoire ultérieure de l'homme.

Propos recueillis par Carlos Herrera

***"Evolution et extinction dans le monde animal"*, Louis de Bonis (Masson 1991).**



CLASSIFICATION DES PRIMATES HOMINOÏDES ACTUELS PAR LOUIS DE BONIS

L'expédition Rabelais

Anne Torrès et Eugène Durif ont été conquis par la langue de Rabelais. C'est le matériau de leur prochain spectacle, avec pour fil conducteur, les interrogations de Panurge sur le mariage.

Pour marquer le 500e anniversaire de la naissance de Rabelais, Denis Garnier, directeur du Théâtre de Poitiers, a demandé à Anne Torrès de créer un spectacle sur ce géant de la littérature. Fascinée par la langue de Rabelais, Anne Torrès cherche à immerger le public dans un lieu imaginaire «truffé d'images et de sons, de mots incroyables et de gestes délirants». Pour composer le texte, elle a choisi l'écrivain Eugène Durif (voir *l'Actualité* n° 16), pour la scénographie le peintre François Martin, et trois jeunes comédiens : Claire Lasne, Daniel Kenigsberg, Miloud Khetib. Création de "L'expédition Rabelais" au Centre de Beaulieu, Poitiers, du 20 au 25 janvier.

L'Actualité. - Dans quelle optique avez-vous adapté Rabelais au théâtre ?

Anne Torrès. - Il ne s'agissait pas de mettre en scène Gargantua ou Pantagruel comme d'autres l'ont fait. Car c'est d'abord la langue de Rabelais qui nous intéressait ou comment faire entendre toute la matérialité de cette langue du XVIe siècle. Donc il fut tout de suite hors de question de traduire les textes.

Eugène Durif. - Il y a chez Rabelais une extraordinaire capacité d'invention de la langue, quelque chose qui pour nous semble extrêmement contemporain. C'est un jaillissement, une langue en train de s'inventer et servie par un imaginaire débordant. Rabelais est peu lu parce que l'approche du texte n'est pas facile en raison de l'orthographe qui n'était pas fixée à cette époque, mais aussi parce que les histoires de Rabelais sont presque toujours reliées à un folklore ou à des idées reçues.

Quel est le fil conducteur du spectacle ?

E. D. - Nous sommes partis de tout ce qui était un peu mis de côté chez Rabelais, les litanies, les jeux de mots, les exclamations, les injures, les termes sur la sexualité, les coq-à-l'âne, l'accumulation des verbes, les descriptions anatomiques, etc. Peu à peu un fil conducteur s'est dessiné autour des interrogations de Panurge sur le mariage qui occupent presque tout le *Tiers Livre*. Mais nous avons aussi emprunté des fragments à d'autres livres. Comme nous voulions éviter les morceaux choisis, type Lagarde et Michard, ou essayer de reconstituer une pièce de théâtre avec des personnages, le texte de ce spectacle s'est constitué au fil des quatre ou cinq versions à partir de fragments, de petites fables qui parsèment l'oeuvre de Rabelais. Nous avons par exemple introduit l'épisode de la tempête et la fable des paroles gelées du *Quart Livre*.

> ***«Quelque chose surgit du mot, qui le fait tinter à nos oreilles et indique le sens.»***

La prononciation sera-t-elle celle du XVIe siècle ?

E. D. - D'une part, il semble difficile de restituer cette prononciation vu l'importance des dialectes chez Rabelais. D'autre part, nous ne voulons pas faire de l'archéologie. Donc le texte du XVIe siècle sera dit avec la prononciation de notre époque. Autant il serait illusoire de reconstituer la phonétique de la Renaissance, autant il est important de préserver le rythme de cette langue, sans la traduire, de conserver le vocabulaire de Rabelais même si des mots semblent étranges par moment. En fait, ces mots inventés ou qui ont disparu s'éclairent souvent dans le contexte.

A. T. - On garde tout sauf ce qui peut paraître très obscur, si cela perturbe une phrase ou l'empêche d'être entendue. Dans ce cas, le mot est traduit. Mais cela se présente très peu souvent. Il y a quelques jours, nous avons fait une lecture à quelqu'un qui n'avait jamais lu Rabelais. Il a tout compris. Il trouvait que ça sonnait parfois comme du rap. En effet, le rap emploie presque systématiquement l'adresse directe au public, comme Rabelais vis-à-vis de son lecteur.

E. D. - L'analogie est évidente car le rap joue beaucoup sur les sonorités des mots. C'est la musicalité du rythme du texte qui constitue l'essentiel du rap.

Vous qui êtes complètement en phase avec le théâtre contemporain, n'avez-vous pas eu l'impression de vous aventurer dans une contrée lointaine ?

A. T. - Pour moi, l'oeuvre de Rabelais est apparue immédiatement comme un texte contemporain. Sinon je n'aurais pas accepté ce projet. C'est aussi la raison pour laquelle j'ai choisi de travailler avec Eugène Durif, c'est-à-dire avec un auteur contemporain et non un dramaturge ou un universitaire. Il n'y a pas beaucoup de différence entre travailler sur Rabelais et un auteur contemporain comme Eugène Durif ou Valère Novarina, entre autres. N'oublions pas que nous vivons dans l'après-Mallarmé. Notre oreille est exercée. Je crois donc que nous sommes prêts à retrouver la langue de Rabelais. Il fait partie de ces grands créateurs de langue qui vont nourrir d'autres écrivains. En lisant Rabelais, on retrouve à rebours tous les écrivains qui ont suivi, Molière en premier.

E. D. - Joyce et Céline nous fournissent aussi une expérience de lecture qui nous rapproche de Rabelais. Il y a chez lui quelque chose de l'ordre de la pure dépense de la langue. C'est vrai des litanies.

Comme si la langue se mettait à fonctionner d'elle-même. De sorte que je me sens de plain-pied avec Rabelais à la différence des auteurs classiques des XVIIe et XVIIIe siècles.

Pour concevoir ce spectacle vous avez aussi lu beaucoup de prose "rabelaisante". Ces lectures érudites ont-elles quelque chose d'effrayant ?

E. D. - J'ai lu François Bon, qui nous a beaucoup apporté, mais aussi des travaux universitaires sur Rabelais. J'ai très vite été paralysé par ces ouvrages savants, car sous le regard des spécialistes j'avais l'impression de commettre un sacrilège en touchant une ligne ou en supprimant un mot. Finalement j'ai essayé de les oublier pour aborder le texte de façon plus empirique, comme un jeu, en pensant que cela devait être dit par des comédiens et mis en scène.

A. T. - Tous les travaux savants sont très utiles, mais j'ai dit à Eugène : *«Ne t'inquiète pas, c'est un travail pour le théâtre. On a droit à une certaine liberté.»*

Mais Rabelais n'écrit pas pour le théâtre.

A.T. - Mais il en fait pendant sa jeunesse en Poitou. Pour lui, le livre est comme une scène. Il s'adresse directement au public.

E.D. - A ce propos, ce que dit Mikhaïl Bakhtine dans son livre *L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance* est clair.

Il insiste beaucoup sur l'importance de la culture orale, de la place foraine, de la parole des saltimbanques. De sorte que l'on trouve chez Rabelais à la fois le Moyen-Age - les farces, un parler débridé et très populaire - et l'érudition de le Renaissance qui se caractérise notamment par cette faculté d'inventer des mots.

Mytilus

Quelle place accordez-vous au son ?

A.T. - Il est toujours étonnant de constater que Rabelais introduit le bruitage dans ses phrases. Par exemple dans le *Quart Livre*, lors de l'épisode de la tempête, il écrit : *«L'eau est entrée en mes souliers par le collet. Bous, bous, bous, paisch. hu, hu. hu, ha ha. ha. ha. ha. Ie naye. Zalas, Zalas, hu, hu. hu, hu, hu, hu. Bebe bous, bous bobous, bobous, ho, ho, ho, ho, ho. Zalas, Zalas, A ceste heure soys bien apoinct l'arbre forchu, les pieds à mont, la teste en bas.»*

Pablo Bergel, qui travaille sur la conception sonore du spectacle, me faisait remarquer que Rabelais a inventé la bande-son.

E.D. - Le son aura forcément une grand importance dans le spectacle puisque c'est la matière-même de la langue. Quelque chose surgit du mot, qui le fait tinter à nos oreilles et indique le sens.

Par exemple dans l'oracle de la Dive Bouteille du Cinquiesme Livre, Rabelais choisit le mot *"Trinch"* - qui veut dire *"bois"* en allemand - pensant qu'un tel son pouvait être compris dans toutes les langues. Mais pour rendre le son de la bouteille, il a recours à des images. *«Ainsi parlent les bouteilles crystallynes de noz païs, quand elles près du feu esclatent»*, écrit-il. Ou encore : *«ung bruit tel que font les abeilles naissantes de la chair d'ung jeune thoureau», «ou en été une pluye soudainement tombant.»*

L'accumulation d'images, d'actions rapides et d'effets comiques ne vous fait-elle pas penser à la bande dessinée ?

A.T. Cela ressemble plutôt à un dessin animé nerveux et percutant, façon Tex Avery. Rabelais n'a que faire du réalisme. Dans la narration, il y a toujours un débordement.

E.D. - En outre, Panurge a quelque chose d'enfantin. Il est vantard, peureux, obstiné, espiègle. Dans les dialogues sur le mariage, il demeure aveugle et sourd à tout ce qu'on s'obstine à lui répondre. Mais cette idée fixe sur le mariage introduit chez lui un trouble de l'interprétation. Ainsi dans l'épisode des cloches de Varenne, il entend d'abord dans le carillonnement des cloches *«marie toi»*, puis au chapitre suivant *«marie poinct»*.

N'est-ce pas ce qui guette le spectateur ?

A.T. - Non, car la situation de base est claire. Panurge se pose une question simple : «Dois-je me marier ou non ?» Voici pour la trame narrative.

Mais le spectacle s'ouvre sur une "blague sérieuse". J'en avais assez qu'on me dise : «Rabelais, c'est trop difficile. On ne comprendra rien.» Donc j'ai décidé de commencer par le plus obscur et le plus ouvert, soit le chapitre IX du Pantagruel où celui-ci rencontre Panurge pour la première fois. En répondant à des questions très simples du genre «d'où venez-vous ?», «qui êtes-vous ?», Panurge utilise successivement treize langues, dont trois inventées par Rabelais. D'un seul coup, tout un monde doit entrer sur scène. Cet épisode tiendra lieu de passage pour le spectateur. Ensuite tout lui paraîtra évident.

Propos recueillis par Jean-Luc Terradillos

Certifié, on peut s'y fier

La charte régionale pour la qualité est signée. En Poitou-Charentes trente entreprises sont certifiées. Un principe : écrire tout ce qu'on fait, et faire tout ce qui est écrit.

En septembre 1993, Poitou-Charentes comptait 30 entreprises dont le système qualité était reconnu par une certification ISO 9000. Les dossiers de 23 autres étaient en instance. Ces chiffres peuvent sembler faibles, mais la démarche est récente. La qualité, dans les années 60, c'était le contrôle a posteriori des produits finis. Depuis, la qualité est devenue une exigence à tous les stades de la production. D'abord avec les cercles de qualité puis, à la fin des années 80, avec l'assurance qualité.

Il s'agit d'organiser le processus de production, de telle sorte que le contrôle final devienne sans objet, tout étant conçu pour éviter gaspillages et rebuts. Le plan qualité d'une entreprise met à plat l'ensemble de son fonctionnement et débouche sur la rédaction d'un Manuel Qualité qui décrit toutes les opérations effectuées dans l'entreprise, et rassemble les procédures qui définissent et détaillent les missions de chacun. Son application pourrait se résumer ainsi : écrire tout ce qu'on fait, et faire tout ce qui est écrit. A chaque étape de la production, des fiches de contrôles sont rédigées et enregistrées, ce qui permet, en cas de défaut ou d'erreur, d'en retrouver l'origine. Des normes internationales ISO (International Standard Organisation) établissent des modèles d'organisation de systèmes qualité, adaptables à tous les types d'activité.

Il existe trois normes qui intègrent une part plus ou moins importante de l'activité de l'entreprise. ISO 9001 couvre tous les domaines de l'activité, de la conception jusqu'à l'après-vente, ISO 9002 couvre les achats et la production et ISO 9003 se limite à l'assurance de la qualité en contrôle final. En France, l'AFAQ (Association française pour l'assurance de la qualité) est le seul organisme habilité à délivrer des certificats de conformité aux normes ISO. C'est un organisme paritaire qui comprend trois collèges : de grands acheteurs, tels Kodak, la Camif, Esso, IBM, BSN ou Renault, des représentants des professions comme les Chambres des ingénieurs conseils, la Fédération française de l'acier, l'Union des industries chimiques ou encore la Fédération nationale du bâtiment et des organismes techniques, comme le bureau Veritas ou le Laboratoire national d'essais.

Philippe Lemasson

Les grandes entreprises aident les plus petites

Pour obtenir le certificat, l'entreprise monte un dossier, qui sera établi soit par un ingénieur qualiticien d'un cabinet-conseil, soit par un qualiticien de l'entreprise. Avant la certification, les contrôleurs de l'AFAQ viennent sur place effectuer un audit. L'ensemble de la procédure peut durer trois mois, mais elle est plus longue si, à l'issue de leur audit, les techniciens de l'AFAQ font des remarques qui nécessitent des modifications dans l'entreprise. Pour éviter de tels contretemps, en Poitou-Charentes, la DRIRE (Direction régionale de l'industrie de la recherche et de l'environnement), la CRCI (Chambre régionale de commerce et d'industrie) et le Conseil régional ont mis en place une opération Qualité Certification. Il s'agit d'aider les PMI à se mettre à niveau, en réalisant un diagnostic qualité, puis un audit de pré-certification "à blanc". L'objectif étant d'être certifié au premier essai. Diagnostics et audits sont effectués par les qualiticiens des grandes entreprises de la région, qui aident ainsi les plus petites à mettre en place un système qualité.

Les techniques de qualité sont encore mal connues d'une partie des acteurs économiques. Le Mouvement français pour la Qualité (MFQ), une association créée en 1991 s'emploie à les propager. Le MFQ, présidé par Jean-René Fourtou, Pdg de Rhône-Poulenc, regroupe parmi ses 3 000 adhérents tous ceux, individuels entreprises ou institutions, qui travaillent à la diffusion du message qualité. Jusqu'à présent, Poitou-Charentes dépendait de l'antenne du MFQ installée à Bordeaux, ce qui posait quelques problèmes dus à la distance. Une délégation régionale du MFQ est mise en place à Poitiers alors que les principaux partenaires de la région signent une charte régionale pour la Qualité.

Jean Roquecave

LES FONDERIES DU POITOU

Trouver de nouveaux marchés

Philippe Lemasson

Avant de se lancer dans la quête de la certification aux normes ISO, les Fonderies du Poitou avaient déjà un passé qualité bien rempli. Cette filiale de la Régie Renault, qui fournit 70 % des carters moteur en fonte et des culasses en aluminium utilisés par le constructeur, s'est implantée à Ingrandes en 1981.

En 1984, création d'un service contrôle, axé sur la qualité du produit. En 1987, un service est créé pour améliorer la qualité client. En 1989, le service qualité est intégré à la fabrication, qui devient du coup responsable de la qualité fabriquée et livrée. En 1990, l'entreprise commence à structurer les procédures qualité pour préparer la certification EAQF (Evaluation Aptitude Qualité Fournisseurr) une norme d'assurance qualité propre à PSA et à Renault, proche des normes ISO, qui implique également la rédaction d'un manuel qualité. La classification "A", imposée par la régie à ses fournisseurs, est obtenue en avril 1992.

Les Fonderies du Poitou répondent également aux exigences de l'AQLF (Assurance Qualité Logistique Fournisseurs), norme développée par Renault et Volvo. La certification ISO allait ensuite de soi. Pour l'obtenir, les Fonderies ont dû corriger les écarts entre les différents systèmes, et notamment redéfinir les missions de la direction et reformaliser celles du service qualité.

Les Fonderies du Poitou sont la première entreprise de la branche automobile de Renault à être certifiée ISO 9002.

«Difficile de dire ce que la démarche qualité nous rapporte, relève Norbert Tusseau, responsable du service qualité, *mais depuis deux ans, le nombre d'incidents-clients a été divisé par 4, et les rebuts internes ont diminué de 30 %. Et vis-à-vis de nos fournisseurs, nous effectuons maintenant des audits, et nous leur demandons d'être eux aussi certifiés ISO.»*

La certification est un outil dans la stratégie de l'entreprise, qui s'oriente selon trois axes : mieux travailler, gagner de l'argent, et se mettre sur le marché. Aujourd'hui, Renault est pratiquement le seul client de l'usine d'Ingrandes, et l'objectif est d'en trouver d'autres, notamment en Europe du Nord.

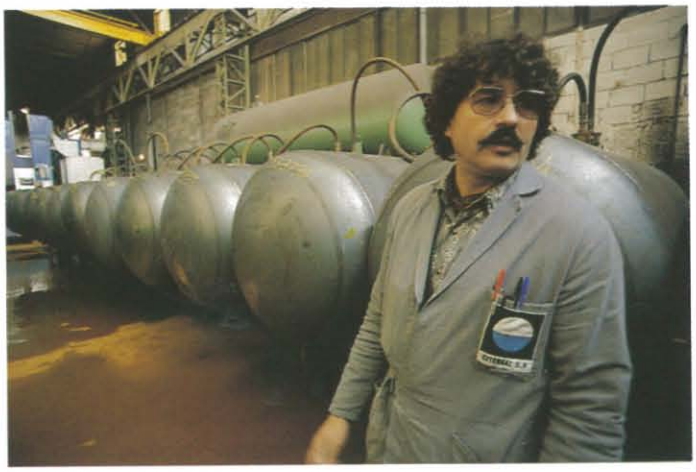
La certification pourra l'y aider.

Fonderies du Poitou, Ingrandes. 890 salariés, CA 600 MF, certification ISO 9002 le 22 septembre 1993.

CITERGAZ

Répondre aux exigences des clients

Citergaz fabrique, chaque année, 8 500 cuves de stockage et de transport de gaz liquéfié, destinées aux particuliers où à des industriels comme Rhône-Poulenc, Atochem ou Butagaz. Un travail de chaudronnerie qui ne souffre évidemment pas la moindre imperfection, en particulier au niveau des soudures et des dispositifs de remplissage des cuves. Traditionnellement, le contrôle de la production s'opérait en fin de fabrication. Ce sont les clients, notamment les pétroliers, qui ont demandé, en 1986, à l'entreprise civraisienne de se doter d'une organisation qualité. Il fallait passer du contrôle final à un autocontrôle permanent de la production. Un manuel qualité a été rédigé, puis, en 1990, l'entreprise a décidé de demander la certification AFAQ. *«Il a fallu refaire le manuel qualité,* se souvient Gilbert Marchand, responsable qualité, *nos procédures n'étaient pas en accord avec les normes ISO. Nous avons dû nous interroger sur notre façon de faire, avec la participation de tout le personnel. Cela nous a conduit à modifier certains postes de travail, et surtout à changer nos mentalités, ce qui n'est pas une mince affaire.»* Dans la fabrication des cuves, le soudage est un élément capital, à Citergaz, c'était aussi une source de défauts : *«Nous avons mis en place une analyse des types de défauts rencontrés pour améliorer nos matériels et nos procédés. En deux ans, les défauts de soudage relevés, qui étaient de 9% à 35% selon les types, sont passés de 3,25% à 3,9%.»*



Philippe Lemasson

Vis-à-vis des fournisseurs, l'attitude de l'entreprise a évolué. Citergaz exige maintenant qu'ils aient une organisation qualité. La certification modifie aussi les rapports avec les clients : *«Ça leur assure que le produit sera de qualité, ils ne viennent plus vérifier les produits finis, mais viennent faire des audits périodiques. Pourtant,* ajoute Gilbert Marchand, *la finalité, ce n'est pas le diplôme, c'est que le système vive et continue à vivre pour répondre aux besoins. Ça ne s'arrête jamais.»*

Citergaz. Civray. 130 personnes, CA 130 MF, certification ISO 9002 le 3 septembre 1992.

GASTON LABROU

Un meilleur rendement

Philippe Lemasson

Gaston Labrou, à Celles-sur-Belle, a été le premier abattoir en Europe à obtenir la certification ISO 9002. Filiale du groupe Bourgoin, l'entreprise abat 70 000 lapins par semaine, à destination des grandes et moyennes surfaces et des producteurs de plats cuisinés. La démarche qualité est partie de la direction du groupe qui, pour répondre aux demandes de la grande distribution, a recruté un fédérateur qualité, chargé de former le personnel et de mettre en place une structure qualité sur l'ensemble des 30 sites industriels du groupe. L'abattoir de Celles-sur-Belle a été choisi comme unité pilote. Il a fallu deux ans pour mettre au point les procédures d'assurances qualité. Détecter les points critiques, réorganiser certaines opérations, rédiger les procédures, un manuel qualité de 80 pages.

«Tout s'est fait en concertation avec l'ensemble du personnel, dit Hélène Lyoen, actuelle responsable qualité chez Gaston Labrou. *Ecrire les procédures est une chose, mais si les gens ne s'y impliquent pas, ça ne peut pas fonctionner.»* La mise en place de la démarche a été l'occasion de modifier certains postes de travail. Un poste a été créé à la sortie de la chaîne d'abattage pour contrôler les lapins. Température, poids, aspect des dépouilles, tout est noté. *«Chaque personne, sur la chaîne,* dit Hélène Lyoen, *est le fournisseur de celui qui le suit et le client de celui qui le précède, et sur chaque poste de travail, une fiche d'une page décrit le travail à effectuer. Des documents qui vivent, qui sont sans cesse adaptés.»*

En termes de coûts, le bénéfice tiré de la démarche qualité est difficile à évaluer mais la meilleure organisation du travail a déjà amené un accroissement de 10 % du rendement en abattage et une baisse considérable du taux de retour des produits. Pour la clientèle, c'est évidemment un plus. *«Les clients sont maintenant sûrs que nous suivons les cahiers des charges, et le distributeur anglais Mark & Spencer qui venait nous contrôler chaque année, ne vient plus depuis que nous sommes certifiés. Le document AFAQ lui suffit.»*

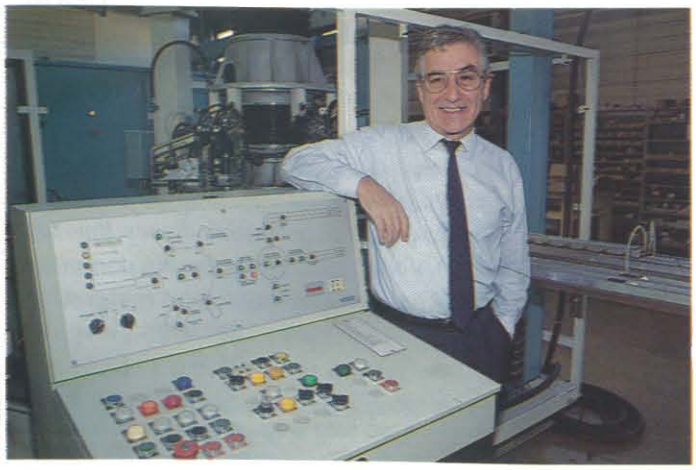
Gaston Labrou, Celles-sur-Belle. 100 employés, CA 130 MF, certification ISO 9002 obtenue le 15 mai 1992.

PERROTIN

Yves Perrotin, le pionnier

C'est un clip vidéo. On y voit un chef d'entreprise qui entre dans une église de campagne. Il se dirige vers un confessionnal, s'agenouille, et dit au prêtre : *«Mon père, je m'accuse d'avoir péché contre la qualité.»* Le prêtre lui remet alors un petit dossier frappé du sigle "qualité plus", qui lui révèle les "sept péchés capitaux" de la non-qualité, et les "dix commandements" de la qualité.

A l'origine de ce petit film pédagogique, l'association Qualité plus, créée en 1987 à l'initiative d'un chef d'entreprise rochelais, Yves Perrotin, spécialisé dans la conception d'automatismes industriels. *«A l'époque,* dit-il, *nous faisions des machines spéciales pour l'industrie automobile. Pour la réalisation de nos pièces usinées, on faisait appel à des sous-traitants locaux chez lesquels il nous arrivait de rencontrer des problèmes de qualité. Comme vis-à-vis de nos clients, nous avions une obligation de résultat, ce n'était pas possible. Dans l'entreprise, nous avions mis en place un plan qualité, nous avons donc décidé de faire passer le message autour de nous.»*



Majid Bouzzit

Avec d'autres chefs d'entreprises, Yves Perrotin crée alors Qualité plus, qui organise des séminaires de formation à la qualité destinés aux chefs d'entreprise. *«La qualité,* dit Yves Perrotin, *personne ne sait exactement ce que ça rapporte, mais la non-qualité coûte les yeux de la tête, jusqu'à 30 % du chiffre d'affaires d'une entreprise.»*

Qualité Plus et la MRCE ont édité une brochure, "Le Plan Qualité", toujours à l'usage des chefs d'entreprise. L'action pour la qualité a été relayée par la MRCE, les organismes consulaires, mais chez Perrotin, on pense toujours qualité. C'est même devenu une branche d'activité de l'entreprise. Jean-Pierre Boussaton, ingénieur qualiticien chez Perrotin, met en place des plans qualités, et effectue des pré-audits de certification AFAQ dans les entreprises. Quant à l'entreprise Perrotin, elle-même, paradoxalement, elle n'est pas certifiée : *«Nous sommes aux normes ISO, mais nous ne l'officialisons pas,* dit Yves Perrotin. *C'est plus important pour une entreprise de production que pour nous. Et puis, 100 000 F pour être certifié, c'est trop cher !»*

Groupe Perrotin, La Rochelle. 5 entreprises, 120 personnes, CA 80 MF.

SOFPO

La centenaire aux normes

«*On touche à tout, technique, relationnel, bureau, ateliers, on peut suivre la vie de l'entreprise dans tous les secteurs, c'est un boulot génial !*» Isabelle Faure est responsable qualité à la SOFPO (Société française de papier pour l'ondulé) qui fabrique à Exideuil-sur-Vienne des cartons d'emballage pour les industries agroalimentaires, cognac, vins de Bordeaux ou cresson nantais, comme pour Rhône-Poulenc, Sanofi, Colgate ou Legrand. Elle est entrée à la SOFPO en 1989 pour y mettre en place un plan qualité. Il s'agissait, pour cette vieille maison, fondée en 1888 par des Anglais, qui fut la première entreprise française à fabriquer du carton ondulé, de mieux répondre aux demandes des clients tout en gagnant en rentabilité interne.

Philippe Lemasson

La SOFPO possède un bureau d'études qui assure également le suivi technique auprès de la clientèle, et a donc choisi la norme 9001, *«entamer une démarche qualité qui laisse un service de côté ne serait pas cohérent»*. Isabelle Faure a mis en place un plan d'action : *«Il fallait avoir la connaissance exacte des besoins des clients en matière de qualité, savoir ce qu'on faisait pour y répondre, ce qu'on pouvait améliorer, et comment y arriver. Ça a duré un an.»* Un an de concertation avec l'ensemble du personnel, qui parallèlement entamait un plan de formation sur trois ans.

Il a fallu, aussi, rédiger les procédures. *«C'est vrai qu'on est loin du zéro papier, mais c'est indispensable, notamment pour perpétuer le savoir-faire des gens.»*

Aujourd'hui, le plan qualité, les procédures, doivent vivre et évoluer, la qualité doit devenir une culture d'entreprise. Vis-à-vis de la clientèle, la certification a simplifié les rapports avec les grands donneurs d'ordres. *«La plupart ont aussi une démarche qualité, maintenant nous parlons le même langage, les relations n'en sont que meilleures. Les autres clients, ceux qui n'ont pas de service qualité, ont plutôt tendance à faire davantage de réclamations. Ils confondent certification ISO et zéro défaut. Vis-à-vis de nos fournisseurs, nous aussi avons tendance à être plus exigeants, on souhaiterait qu'ils se lancent eux aussi dans une démarche qualité.»*

SOFPO, Exideuil-sur-Vienne. 200 salariés, CA 240 MF, Certification ISO 9001 le 8 juillet 1993.

L'IEQT, la formation à la Qualité

Pour former les techniciens à la qualité, la région dispose d'un outil adapté, l'Institut européen de la qualité totale. L'IEQT, placé sous la direction de Brigitte Ducruez est installé à Rochefort, dans les bâtiments de la Corderie Royale. *«Avec le développement de la démarche qualité dans les entreprises,* dit-elle, *une réflexion est née au sein du club Initiative et Qualité, qui regroupe des industriels de Charente-Maritime. Comment aider les entreprises dans cette démarche, quels sont leurs besoins ? Après enquête, il est apparu qu'elles manquaient de personnels formés aux techniques de la qualité.»*

La CCI de Rochefort et l'Union patronale se sont alors inspirées de l'Institut européen de la qualité totale, qui existe depuis 1989 à Vichy, pour créer une structure de formation identique à Rochefort, avec l'appui de la DRIRE, de l'Université de Poitiers, et du Conseil régional. L'IEQT a commencé à fonctionner en septembre 1992, avec 24 étudiants. Le recrutement est ouvert aux détenteurs de BTS et de DUT à dominante scientifique, ainsi qu'aux salariés des entreprises qui ont une expérience dans le domaine de la qualité. Ils sont 5 sur les 23 étudiants de la promotion 93/94. L'enseignement alterne les cours théoriques et un stage dans une entreprise où l'étudiant doit mettre sur pied un projet qualité.

Brigitte Ducruez

Majid Bouzzit

La formation débouche sur un diplôme d'études technologiques supérieures en animation et gestion de la qualité totale délivré par l'université de Poitiers.

Avec Vichy, et les deux autres IEQT de Rodez et à Evreux, Rochefort est en train de constituer un réseau national d'études qualités et lance, début 1994, un nouveau produit destiné aux PME-PMI.

«Souvent, dit Brigitte Ducruez, *les petites entreprises ont un responsable qualité, formé sur le tas, qui a besoin d'une formation complémentaire. Nous leur proposerons une formation en alternance, trois jours par mois, sur deux ans, validée par le même diplôme.»* Une douzaine de salariés d'entreprises de la région inaugureront cette nouvelle filière en janvier.

La mer poubelle

Avez-vous déjà tenté de manger un sac en plastique ? N'essayez pas, lisez plutôt l'histoire triste et édifiante de ces dauphins et tortues dont le milieu naturel est devenu un piège mortel.

Voici un scénario dont les traits sont à peine forcés. En quelque sorte, seul le temps est concentré. Imaginons une famille qui s'adonne au pique-nique dominical sur une plage ou une jetée du littoral atlantique. Au fil du repas, le vent s'empare des papiers, des emballages de nourriture jetés négligemment aux pieds des vacanciers repus et insouciants qui s'attardent sur le moelleux du jambon-beurre en s'interrogeant sur l'heure prochaine où, la digestion achevée, ils pourront faire trempette.

Le vent, qui décidément ne peut rien en faire, offre à la mer les déchets oubliés par ces vacanciers que nous abandonnons à leur crème solaire.

La mer est bien embêtée. Elle se promet de rejeter prochainement ces immondices sur une plage quelconque, - retour à l'envoyeur il n'y a pas de raison, non mais alors - et retourne à ses occupations.

C'est le soir. Un gentil dauphin qui passe au cours d'une migration quelconque commence à penser à son dîner. Il fait sombre. Soudain entre deux eaux il aperçoit une forme un peu flasque ballotée par les flots. *«Chouette un calamar»*, pense-t-il en s'élançant goulûment sur la forme qu'il avale en constatant au passage que la qualité des produits d'alimentation n'est plus ce qu'elle était.

Le lendemain, il se sent un peu ballonné. Il a certainement mangé quelque chose de pas frais. Au fil des jours, ça ne s'arrange pas. Pour tenter de se purger, il avale n'importe quoi, beaucoup d'algues, des cailloux.

Rien n'y fait, il se sent de plus en plus lourd et finit par s'échouer sur une plage voisine où il meurt solitaire tandis que nos vacanciers du début regardent en s'indignant les nouvelles de la dernière marée noire au journal de 20h.

Le lendemain, on découvre le cadavre et on prévient le "médecin légiste" , la directrice du Centre national d'études des mammifères marins de La Rochelle. En France, le CNEMM qui est mondialement reconnu est toujours prévenu.

Majid Bouzzit

Dans ce bocal, les déchets contenus dans l'estomac d'un dauphin échoué sur une plage de l'Atlantique, il y a deux ans et autopsié par le Centre national d'études des mammifères marins de La Rochelle.

IMAGES CHOC POUR TOUCHER LE GRAND PUBLIC

Cette structure compile toutes les informations susceptibles d'améliorer les faibles connaissances de l'homme en matière de mammifères marins. Elle a été créée en 1972 par Raymond Duguy, longtemps surnommé "monsieur dauphins" par les médias. Celui-ci parti à la retraite, c'est Anne Collet, une fidèle, qui lui a succédé. C'est elle qui autopsie notre dauphin, retrouve dans son estomac les déchets d'un pique-nique entier, des emballages d'articles de pêche, conclut à une mort par occlusion intestinale et pique une colère noire. *«Avec ces déchets visiblement abandonnés par des particuliers, il faut arrêter de croire que la pollution c'est seulement le problème des méchants politiciens et des vilains industriels,* s'exclame-t-elle. *Quand on retrouve dans le ventre d'un dauphin un sac Prisunic et un emballage de chocolat rédigé en français, on ne peut plus dire que ce sont les Espagnols qui se débarrassent de leurs saloperies sur nos côtes. Et plutôt que de toujours accuser les pêcheurs de massacrer les dauphins avec leurs filets, on peut s'interroger sur nos propres comportements !»*

Cette indignation est l'une des raisons qui ont poussé le CNEMM à enrichir de son propre témoignage une exposition temporaire hébergée par le musée océanographique de La Rochelle, jumelé avec le laboratoire.

Cette exposition qui occupe une salle du musée jusqu'au 30 janvier 1994 a été réalisée par le Centre de la mer et des eaux. C'est une mine d'informations qui démontre avec force que la mer est devenue "la poubelle universelle" selon un principe voulant que la pollution se retrouve tôt ou tard à la mer.

Et c'est vrai pour toutes les catégories. Les industries sont cause de pollution minérale en rejetant dans l'atmosphère des métaux lourds qui forcément finissent par retomber.

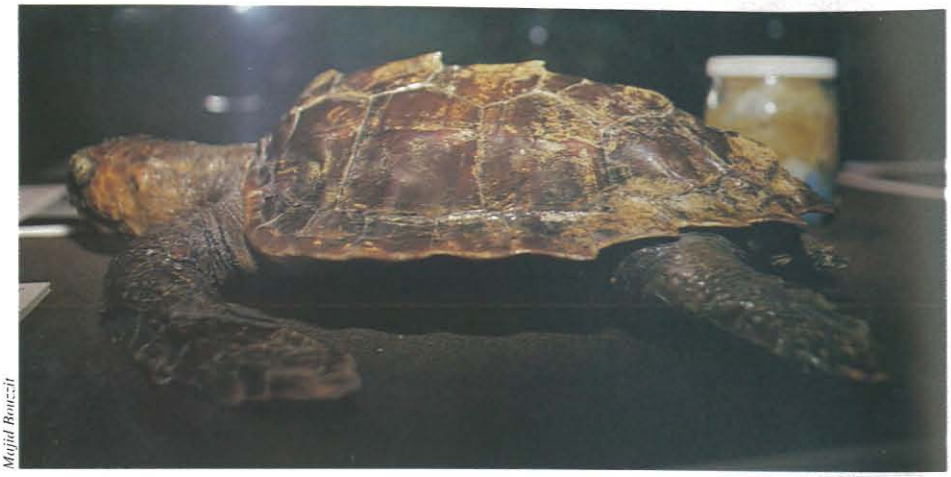
L'eau des rivières charrie des ordures de toutes sortes et sa température parfois augmentée par les rejets de centrale vient bouleverser l'équilibre du littoral. Les villes expédient encore trop souvent leurs eaux usées sans assainissement préalable,

l'agriculture envoie des nitrates, les pétroliers qui dégazent ajoutent leurs hydrocarbures et toutes les bactéries issues de l'activité humaine prolifèrent allègrement dans ce bouillon peu ragoutant que la mer a de plus en plus de mal à absorber. Les effets sont connus : selon le type de pollution ou les effets conjugués de plusieurs nuisances, les fonds littoraux sont détruits, les algues et le plancton toxique prolifèrent, les poissons meurent, les oiseaux marins prédateurs deviennent stériles, il est alors interdit de pêcher les coquillages devenus toxiques et même les hommes peuvent récolter quelques dermatoses ou conjonctivites bien senties quand la baignade n'est pas carrément interdite. Enfin des espèces sont décimées. *«On est à peu près sûr aujourd'hui que si les marsouins sont en train de disparaître de nos océans c'est à cause de nos rejets d'hydrocarbures»*, note Anne Collet.

«Quand on retrouve, dans le ventre d'un dauphin, un sac de Prisunic et un emballage de chocolat rédigé en français, les gens ne pourront plus dire que ce sont les Espagnols qui jettent leurs saloperies dans l'Océan...»

Tout cela est connu, ressassé même, et l'amélioration de la situation dépend de la volonté des pouvoirs publics ou des industriels qui ont de plus ou moins bons résultats selon leur degré de volonté.

Mais ce n'est pas ce qu'a voulu démontrer Anne Collet en joignant à cette expo ses propres photos où l'on voit les intestins d'un dauphin encombrés de sacs plastiques alors que trône sur un piédestal un bocal de taille respectable contenant les immondices issues de l'autopsie. *«Souvent, la sensiblerie des gens m'exaspère un peu, mais là j'ai voulu l'exploiter. Je voudrais les motiver, leur dire que la pollution c'est un peu l'affaire de tous, qu'à tous les niveaux on peut faire quelque chose. C'est un rôle qu'on se donne ici. Alors certes, la pollution c'est un peu galvaudé, ça fait boy-scout, mais j'essaie d'en parler de façon optimiste dans l'exposition. Comme il s'agit d'une pollution causée par des particuliers, chacun peut se dire qu'à son niveau, il a les moyens de contribuer à résoudre le problème : ça c'est génial. Sans refaire le monde, juste en modifiant son comportement, on peut éviter de telles horreurs. Ce sont de petites choses. Ramasser ses ordures, bien emballer ses déchets. Par exemple, ici aux Minimes, quand les gens sortent leurs poubelles, ils font des tas sur le trottoir. Inévitablement avec le vent on finit par en retrouver jusque dans l'eau. Avec des containers, le problème serait résolu.»*



Majid Bouzit

Les tortues qui au cours de leurs migrations passent par les côtes de Charente-Maritime courent les mêmes dangers que les dauphins. Celle-ci est morte d'une occlusion intestinale après avoir ingurgité un sac plastique qu'elle a pris pour une méduse dont son espèce est friande.

Anne Collet souhaiterait avoir plus souvent l'occasion de se tourner vers le grand public, mais son équipe très réduite n'a guère le temps.

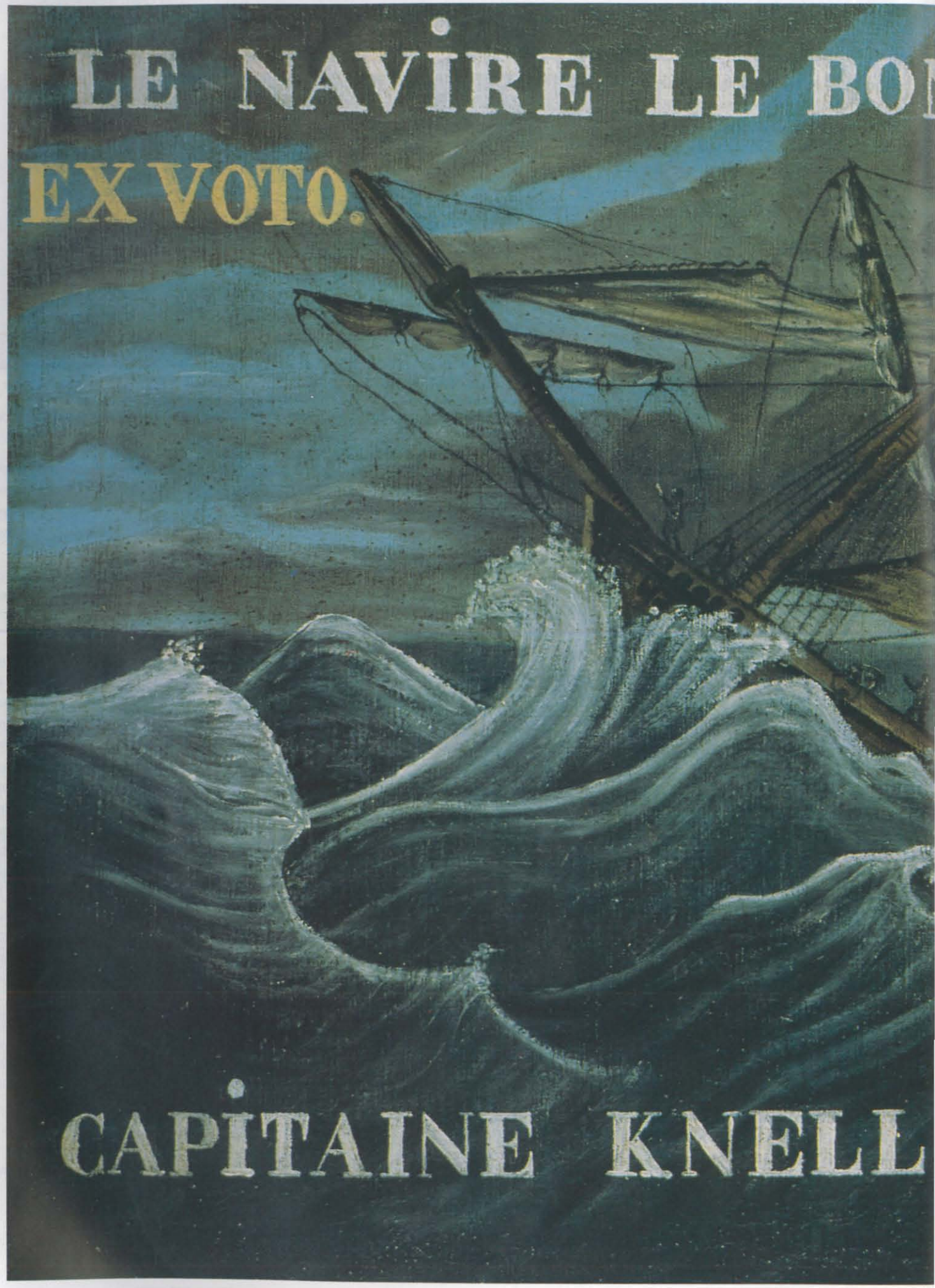
«Nous nous investissons énormément sur la recherche, mais finalement, nous ne le faisons pas suffisamment savoir. Bien que nous soyons peu nombreux, nous pouvons désormais compter sur l'aide de nombreux bénévoles, notamment les associations naturalistes, qui sans être des scientifiques nous fournissent régulièrement les résultats de leurs observations. Nous pouvons ainsi éviter certains déplacements. J'aimerais bien que nous profitions de notre rare temps libre et du fait que le laboratoire et le musée océanographique sont côte à côte pour monter une grosse exposition généraliste. Les gens pensent souvent que toutes les études sur les mammifères marins viennent des Etats-Unis ou du Japon. Mais il faut savoir qu'ici aussi, sur nos côtes, nous avons des phoques et des dauphins, ce ne sont pas seulement des animaux polaires ou tropicaux. Je suis sûre que cela peut intéresser les gens, et surtout les enfants. Si tout va bien, ce sera pour l'été prochain.»

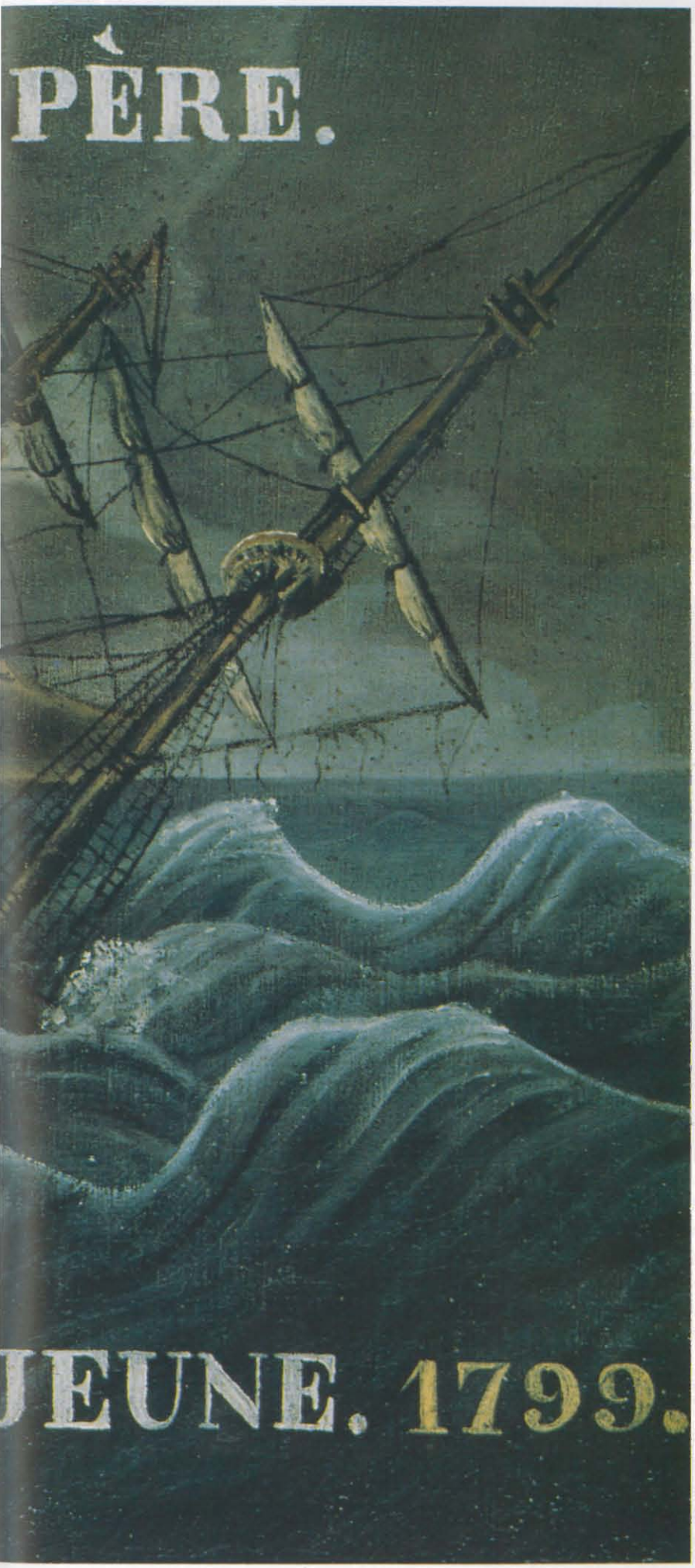
Hervé Brèque

Anne Collet

Majid Bouzit

Exposition "La mer, monde vivant fragile"
Musée océanographique de La Rochelle
Port des minimes, bassin du Lazaret
Jusqu'au 30 janvier 1994 Fermé le lundi.


LE NAVIRE LE BO
EX VOTO.
CAPITAINE KNELL



Eric Dessert - Inventaire général SPADEM

EX-VOTO

LE MERCI DES MARINS

LONGTEMPS ABANDONNÉS À LA POUSSIÈRE DES ÉGLISES, LES EX-VOTO MARINS CONSTITUENT AUJOURD'HUI UN PATRIMOINE RECONNU ET PROTÉGÉ. ENVIRON SOIXANTE-DIX TABLEAUX ET MAQUETTES DE BATEAUX SONT RECENSÉS SUR LE LITTORAL CHARENTAIS. UNE EXPOSITION EN MARS 1994 À BROUAGE PERMETTRA DE VALORISER CES TÉMOIGNAGES LAISSÉS PAR NOS ANCÊTRES MARINS.

"Le navire le bon père"
Voiles en lambeaux, le navire est à la merci d'une mer chaotique. Bras levés, les hommes d'équipage supplient le Seigneur. Le tableau est daté de 1799. Toute représentation de la Vierge et du Christ a disparu. Le peintre s'est attaché au détail de l'équipage et du bateau pris dans une mer déchaînée, renforçant ainsi le tragique de la scène.

Tourmente et dévotion

Quelles que soient leurs qualités plastiques, les ex-voto, au-delà des épreuves qu'ils décrivent, sont de précieux témoignages de l'évolution de la vie maritime, des marins et de leur dévotion.

Manifestation de la foi des simples, l'ex-voto est un objet sacré. Qu'il se traduise sous la forme d'objets-souvenirs liés à un miracle (béquilles, casques bosselés, bouées...), d'objets manufacturés achetés aux portes des sanctuaires, de maquettes ou de tableaux, il est le témoignage d'une intervention surnaturelle, étymologiquement "la conséquence d'un voeu par lequel on s'est engagé".

Les plus remarquables dans notre région sont les ex-voto marins, véritables documents ethnologiques, historiques et artistiques.

Les marins en proie à des épreuves insurmontables s'en remettent à la bonté céleste et promettent d'être éternellement reconnaissants si leur voeu est exaucé. La grâce obtenue, les matelots tiennent leur promesse.

Ouragans, feux Saint-Elme, naufrages, voies d'eaux, abordages, chutes de mât, épidémies, noyades... Tous les fléaux liés à la mer sont accrochés en rangs serrés sur les murs de la Cathédrale Saint-Louis à La Rochelle. *«Le plus ancien,* la Notre-Dame du Port de Salut, *a été offert par l'armateur Richard Butler en 1664. Des siècles précédents, il ne reste rien, les guerres de religion ayant fait leur oeuvre... quand ce ne sont pas les voleurs!»,* raconte Bernard Brochard, conservateur régional des Monuments Historiques, spécialiste de la question.

Pourtant, la pratique des ex-voto, bien antérieure à l'ère chrétienne, remonterait aux Phéniciens qui offraient aux divinités de la mer des statuettes de pierre ou d'argile à leur retour du large. Seuls, vingt tableaux, du XVIIe au XIXe siècles, sont visibles à la "chapelle des marins" de la Cathédrale.

Les églises de l'île de Ré (Ars, Saint-Martin, Loix, La Flotte) en abritent quelques autres, ainsi que Saint-Agnant (notamment *le Conte de Pontchartrin*, 1757), Charron, Soubise.

Maquettes protégées des marques du temps

Pour remercier la Providence, les marins offraient couramment une maquette du bateau sauvé des eaux. Une cinquantaine sont répertoriées sur le littoral charentais, classées au titre des monuments historiques ou inscrites à l'Inventaire. Davantage disséminées que les tableaux, elles sont visibles à l'église Saint-Sauveur de La Rochelle, dans les églises de l'île de Ré, l'île d'Oléron, Rochefort, Marennes, sur la côte de la Gironde...

En Charente, une maquette unique, ex-voto récent du début du siècle, a été répertoriée dans le village de Saint-Simon, ancien port gabarier.

Ces maquettes ont fait l'objet d'un programme de restauration depuis 1987. Une convention a été signée entre l'Etat et le Conseil Général de Charente-Maritime. Une quarantaine ont déjà été restaurées par Jean Brieu, à qui l'on doit la restauration de maquettes bretonnes, une des régions les plus riches en la matière. Jean Brieu, aujourd'hui à la retraite, a trouvé ainsi, un moyen utile d'excercer sa passion pour la Marine. Bernard Brochard et son équipe préparent pour l'issue de ce programme, en mars 1994, une exposition qui présentera à Brouage, quarante pièces environ, sélectionnées parmi les maquettes et tableaux de Charente-Maritime.

Là encore, tout un pan de l'histoire maritime de la région a disparu. La maquette la plus ancienne, un vaisseau exposé en l'église Saint-Sauveur, est datée du milieu du XVIIIe siècle. Une grande partie de ces vaisseaux, trois mâts, frégates, chaloupes ont été conçus au début du XIXe siècle. Beaucoup ont fait la joie des cambrioleurs. Cette forme d'ex-voto est pratiquée jusque dans les années soixante-dix et quatre-

vingt, comme on peut en voir à Loix-en-Ré, Royan et La Cotinière pour les plus récents.

La restauration de ce patrimoine est minutieuse. Une étude préalable a permis de constater les nombreuses anomalies, les réparations douteuses (mât recollé avec un adhésif, coque repeinte grossièrement, voiles et cordelettes fixées approximativement...) et d'évaluer l'étendue des dégâts.

«Appartenant aux communes, nombre de maquettes ont longtemps été ignorées, abandonnées à la poussière des églises. Ces oeuvres, dont l'intérêt est reconnu depuis les années soixante-dix seulement, sont maintenant abritées dans des vitrines, protégées des marques du temps et des vols», explique Bernard Brochard.

Si les tableaux votifs de la région ne sont jamais signés, parce que trop récents - au XVIIIe siècle, seul le nom du donateur apparaît - certaines maquettes peuvent être gravées au nom de leur créateur. Elles sont souvent l'oeuvre de marins, habiles de leurs mains.

Peintures anonymes d'événements oubliés

Mais il est très difficile de distinguer les "maquettes-ex-voto" des "maquettes-ornement". 30 à 40% seraient d'authentiques ex-voto, pas forcément liés à une épreuve précise, mais à l'ensemble d'une vie passée en mer, sans encombre.

On remarque plus aisément un tableau peint par un marin. La qualité technique est souvent très approximative. En revanche, la peinture a le mérite de laisser transpirer une sincérité et une vérité certaines. Qui sont les peintres de tableaux votifs? Aucune étude n'a été entreprise sur le sujet. *«On suppose que des artisans installés sur le port, ou des peintres ambulants recevaient commande d'ex-voto»*, précise Bernard Brochard.

Le peintre n'était pas, alors, l'artiste inspiré de nos jours. Il avait la charge de raconter une scène précise, en reproduisant comme le ferait une photographie, la calamité touchant l'équipage, la supplication à la Vierge ou aux Saints, le bateau livré aux éléments déchaînés. La peinture votive est en cela particulière qu'elle est à la fois plus bâclée et plus lyrique que la peinture traditionnelle. Certains artisans travaillaient même à partir de stocks, prêts à l'avance, où il suffisait d'ajouter les éléments demandés par le client. D'autres plus scrupuleux, peintres de piété, favorisaient le pathétique de la scène, quitte à peindre une mer différente de la réalité. Les professionnels de la mer quant à eux, s'attachaient à la définition du bateau et à en détailler toutes les facettes.

La Vierge adorée puis effacée

La Charente-Maritime possède un cas rare de deux ex-voto réalisés par le même peintre et relatant le même naufrage. Il s'agit de la "Suzanne Marguerite", commandée par monsieur Hardy (1768), dont l'un des tableaux se trouve à la Cathédrale Saint-Louis et l'autre à Saint-Martin-de-Ré.

L'étude des maquettes et des tableaux votifs apporte une mine d'informations sur l'évolution des embarcations, la vie à bord, la dévotion. Ainsi, les tableaux les plus anciens témoignent de l'importance accordée à la puissance céleste. La Vierge, la plus souvent invoquée, seule, ou avec l'enfant Jésus, est omniprésente jusqu'au XVIIIe siècle.

L'architecture des tableaux votifs est conditionnée par la nécessité d'établir un contact entre les personnages du Ciel et de la Terre. Puis, la Vierge est reléguée dans un coin. L'image sainte devient stéréotypée, figée, avant de disparaître complètement. L'ex-voto s'attache alors au détail, à l'équipage en train de prier.

Le Christ est rarement représenté en France, exception faite de plusieurs tableaux rochelais du XVIIIe siècle. Les saints dont la spécialité est de sauver les marins, sont également populaires : saint Nicolas, saint François de Paul, sainte Anne, sainte Claire.

A partir du XVIIe siècle, les tableaux sont annotés : le nom de l'embarcation, du donateur, la date de l'événement s'inscrivent.

Les formules «ex-voto» ou «VFGA» (Votum Fecit Gratiam Accepit : il fit un voeu et obtint une grâce) apparaissent dans un cartouche ou en surimpression. Parfois, les inscriptions relatent exactement l'événement, à la manière d'un journal de bord : *Le Saphir de La Rochelle, Capitaine Monsieur H.D. Rossal, 1741, après 136 jours de traversée de Chama à Saint-Marc, Côte de Saint-Domingue.*

Dans ce cas, c'est le soleil qui a mis à l'épreuve ce bateau négrier, ayant échappé de justesse à la famine et aux maladies.

Aujourd'hui, ces témoignages sont les derniers vestiges des navires et de leurs matelots. Dans les années soixante-dix, le Musée de la Marine a mené une enquête nationale sur l'ensemble des ex-voto marins, qui a donné lieu à plusieurs expositions. Depuis, l'ex-voto connaît un regain d'attention.

On assiste à un besoin de protéger ces témoins du passé. La restauration des maquettes de Charente-Maritime en est un exemple. La foi des simples n'est-elle pas plus forte que le temps ?

Laurence Mondon

Page de gauche : ***"La marquise de Surgère, capitaine Beauregard - 1751" représente trois bateaux. Il s'agit en fait d'un récit en plusieurs épisodes. Dans le coin supérieur droit, le bateau passe de justesse entre des rochers tandis que dans le coin inférieur gauche, un homme tombe à la mer sous les yeux d'un spectateur figé.***

Ci-dessus : ***"Une demoiselle étant tombée dans un puis en est sortie miraculeusement, sans le secours de personne mais par l'Intercession de la Sainte-Vierge - 1741". L'"intrus" dans la Chapelle des Marins.***

Photos Eric Dessert - Inventaire général SPADEM

Saint-Louis de La Rochelle

En Poitou-Charentes, la plus importante collection d'ex-voto est conservée dans la "chapelle des marins" de la cathédrale de La Rochelle. Les plus anciennes toiles datent du XVIIe siècle.

Appelée aussi "chapelle des marins", la troisième chapelle gauche de la nef de la cathédrale Saint-Louis de la Rochelle, renferme une collection de vingt tableaux. Il s'agit pour la plupart d'ex-voto marins. Ces toiles proviennent dans leur majeure partie de l'église Saint-Jean-du-Perot qui, située près du vieux port, fut avec Saint-Nicolas, jusqu'en 1887, année de sa désaffectation, la paroisse des marins.

Les petites toiles votives de Saint-Jean furent alors ramenées à la cathédrale, tandis que les superbes maquettes anciennes de navires, dont une date du XVIIIe siècle, de l'église Saint-Nicolas, prenaient place à Saint-Sauveur où elles se trouvent encore.

Depuis ce transfert, la collection a malheureusement souffert et il faut déplorer la disparition d'au moins six toiles : le *Saint-Pierre*, commandant Lacour, de 1743, la *Mutine*, commandant Caillaud, la *Jeune Aimée*, de Fécamp, de 1818, et trois autres dont les inscriptions étaient devenues illisibles. Après leur récente restauration, les tableaux ont été protégés par une grille surélevée et par un système d'alarme, dispositifs qui devraient à présent décourager les voleurs.

Témoins de la grande activité du port de La Rochelle

Il faut mettre à part les deux sous-verre contenant, l'un, une photographie du *Cyclone*, et l'autre, une aquarelle de l'*Alexandre*, de 1866. Par ailleurs, deux tableaux appartiennent au XVIIe siècle, mais la grande majorité des toiles datent du XVIIIe siècle, ce qui ne saurait nous étonner, ce siècle étant celui de la grande activité du port de La Rochelle.

Il s'agit pour l'essentiel de scènes de tempête dans laquelle un navire se trouve en perdition, tandis qu'une représentation pieuse - le Christ ou la Vierge - apparaît dans un angle du tableau. La mention du nom du navire, de son capitaine, ainsi que la date du voeu, sont généralement portées dans un cartouche, ou ajoutées en bas. Le caractère votif de ces petites toiles est donc évident, même quand la mention "ex-voto" n'y figure pas en toutes lettres.

Marines savantes et toiles naïves

Le plus ancien tableau appartient par ses dimensions et par son thème à un type différent des autres : *Notre Dame de Port de Salut donné par Richard Butler, 1664.* Il est essentiellement consacré à la représentation d'une Vierge à l'Enfant entourée d'anges. Le port de la Rochelle, vers lequel se dirigent deux navires, n'occupe qu'une portion marginale de la composition.

Mais ailleurs, l'apparition céleste diminue au profit de la scène de naufrage qui est traitée avec plus ou moins d'habileté. La facture de ces oeuvres va en effet de la naïveté amusante de l'amateur au pinceau confirmé de l'artiste pour lequel l'accomplissement du voeu devient alors prétexte à une marine savamment étudiée.

S'il n'a guère le talent, le peintre de la *Stella Maris*, de 1696, n'en est pas moins rempli de bonne volonté, et figure consciencieusement les matelots occupés à couper à la hache les mâts du navire. Mais ces petits personnages alignés sont dans des postures trop calmes au regard de la tempête qui fait rage autour d'eux, et qui a déjà jeté à la mer plusieurs hommes. C'est la même difficile manoeuvre que tentent plusieurs marins de l'*Aimable Louise*, représentée près d'un siècle plus tard dans une position désespérée. Seul le mât d'artimon paraît encore intact, alors que quelqu'un essaie de mettre un canot à la mer au milieu des barriques et des épaves.

Ainsi que l'avait déjà remarqué M. Marcel Delafosse, on doit sans doute attribuer au même pinceau naïf les ex-voto de la *Louise-Ester*, du *Saphir* et de la *Marquise de Surgère*, qui s'échelonnent de 1738 à 1751. Le peintre supplée au manque de maîtrise évident par un souci poussé du détail qui rend charmantes ces petites compositions. Ses Vierges sont bien gauches et ses Christs ont une anatomie fort maladroite, mais le souci de faire plaisir en répondant le mieux possible au souhait des donateurs a quelque chose de touchant. Les trois positions de la *Marquise de Surgère* ont ainsi sans doute été figurées d'après le récit de l'équipage rescapé, tandis que les petits nègres suppliants alignés sur le pont du *Saphir*, au prise avec un désespérant calme plat au cours d'une traversée de 136 jours, ont fait la célébrité de cette toile, souvent reproduite et ... empruntée !

«Une petite marquise du Siècle des Lumières»

Tout ex-voto ne figure cependant pas un drame. Ainsi, ceux de la *Fortune* (1729) et de la *Gloire* (1745) nous montrent des navires, voiles cinglant au vent, au cours d'une traversée.

Le milieu du XVIIIe siècle nous livre quelques tableaux dus à un pinceau plus confirmé. Les ex-voto de la *Fée* (1748) et du *Bel Amy* (1749) sont très probablement l'oeuvre d'un même artiste. La Vierge à l'Enfant qui apparaît dans leur ciel semble elle-même au prise avec un vent de tempête contre lequel elle étend un bras protecteur. Sur une mer démontée, les navires, dont les voiles hautes sont rentrées et ferlées, sont submergés par d'énormes déferlantes.

D'une fort bonne vue sont aussi les marines auxquelles donnèrent prétexte les voeux acquittés sur l'*Orphée* (1761) et surtout sur la *Suzanne-Marguerite* (1768). La mer démontée a recouvert toute la

Eric Dessert - Inventaire général SPADEM

"Le Bel Amy commandé par M. Rullier - 1749". Deux hommes à genoux se croient perdus dans cette tempête apocalyptique. La foudre est partout, le ciel est sillonné d'éclairs, les mâts sont touchés par des feux Saint-Elme. La Vierge à l'Enfant semble elle-même emportée par le vent contre lequel elle étend un bras protecteur.

partie centrale du pont de ce dernier navire. Dans le ciel, la Vierge semble retenir d'un geste protecteur son Enfant effrayé ; elle a déjà un peu le charme d'une petite marquise du Siècle des Lumières.

Dans les gréements de la *Suzanne-Marguerite* et du *Bel Amy*, d'énormes étincelles ou même des flammes rappellent les phénomènes d'électricité statique qui, sous le nom de feux Saint-Elme, étaient jadis la terreur des marins.

Mais ces petits tableaux de qualité sont un peu l'exception. Jusqu'à la fin, la majorité des toiles offertes resteront empruntes d'une naïveté qui n'en diminue cependant pas l'émotion. Ainsi en va-t-il du *Saint-Pierre*, commandé par M. Seignette, de la *Vierge de Grase* (1755), de l'*Aimable Louise* (1784), ou encore de la *Louise du Canada*. On pouvait en dire autant de la *Jeune Armée*, de Fécamp, qui par sa date tardive (1818), terminait la série avant sa disparition.

Alors que la petite figure religieuse qui apparaît dans le ciel est plus souvent la Vierge, on trouve aussi quatre fois le Christ tenant sa croix. Cependant, au-dessus du *Bon Père*, le ciel est vide. Il est vrai que la date de l'ex-voto - 1799 - peut expliquer cela... Révolution oblige ?

On ne terminera pas cette présentation sans évoquer "l'Intrus" où est représentée: *"Une demoiselle étant tombée dans un puis en est sortie miraculeusement sans le secours de personne, mais par l'intercession de la Vierge, 1741"*. En haut de la petite scène, d'une facture populaire, la Vierge à l'Enfant apparaît, tenant un scapulaire.

La collection des ex-voto de la cathédrale Saint-Louis constitue un témoignage irremplaçable de la foi de nos ancêtres, comme de la vocation maritime de La Rochelle.

Yves Blomme

Pendant le printemps et l'été 1994, une grande partie de la collection des ex-voto de la région Poitou-Charentes sera exposée à Brouage.
A cette occasion, la Direction régionale des Affaires culturelles, qui a réalisé l'inventaire de ce mobilier, publiera un catalogue sur les ex-voto.

Bibliographie

Ex-voto marins **par F. et C. Boullet, éditions Maritimes et d'Outre-Mer, 1978.**

Naufrage du Port Caledonia

Impuissants, de nombreux témoins assistent le 2 décembre 1924, dans le pertuis d'Antioche, au naufrage du Port Caledonia. L'auteur du "Bateau de sauvetage" fait ici revivre ce tragique épisode maritime.

De tous les naufrages sur Antioche, celui du Port Caledonia est sans conteste le plus digne de mémoire. De cette mémoire qui transforme un événement en fable et, jamais lasse de raboubs, l'histoire en légende.

Nous tâcherons donc, dans un premier temps, de reprendre le récit des faits tels qu'ils se produisirent, pour après suivre, de chanson en commémoration, le travail de la fable et, pour tout dire, de l'affabulation. Car la réalité, comme le quatre-mâts finlandais ce 2 décembre 1924, s'éloigne d'autant plus qu'on l'approche - ce qu'a pu vérifier par deux fois le Louise-et-Amélie, le canot de sauvetage que la mer ce matin-là ramena à la côte.

N'étant pas là ce 2 décembre 1924, nous puiserons aux sources, et particulièrement dans les numéros de la revue publiée par l'association LOCAL, les Cahiers d'Oléron, consacrés tous deux à Antioche. Nous y trouvons, en effet, la chronologie, établie par Roger Bithonneau, président du foyer rural de Saint-Denis, et les souvenirs d'un témoin, Nelson Bétizeau, pilote de la Gironde à partir de 1938, actuellement en retraite à Royan.

Le 1er décembre au soir, c'est-à-dire la veille du naufrage, il était novice sur l'Argonne, un navire qui revenait d'Angleterre et devançait le Port Caledonia à son entrée dans le pertuis d'Antioche. Il se rappelle parfaitement que le quatre-mâts louvoyait pour arriver en rade de la Pallice. On sait aussi que son port d'attache était Nystad, en Finlande, et qu'il était parti le 8 août de Mejillones, au Chili, avec 4 000 tonnes de nitrate de soude. Il jaugeait 2 241 tonneaux. Il était affrété par la compagnie Bordes de Nantes, qui possédait elle-même une centaine de voiliers et avait le quasi monopole du transport de nitrate du Chili vers la France.

Ce soir-là, Nelson Bétizeau s'en souvient, la remontée contre le courant était difficile, avec une mer creusée, le vent allant contre le courant, et un vent de nord-ouest peu favorable. Et le souvenir à peine entrevu s'éloigne ; la réalité se dissout, bue par la brume, noyée par le songe.

Le Port Caledonia aurait alors voulu suivre l'Argonne dans sa remontée, mais, n'y parvenant pas, il aurait rebroussé chemin et tenté de regagner le large : cela s'appelle un *virement de bord vent devant*. Nelson Bétizeau connaît la manoeuvre, il sait qu'il faut *veiller un embellie de mer*, *donner bonne erre au navire*, *mettre la barre dessous en douceur*, *filer les focs* et *border la brigandine* ; il sait surtout que ce soir-là, la difficulté devait être énorme et la manoeuvre impossible. D'autant que les hommes - le rôle d'équipage donne vingt-cinq marins embarqués, huit Finlandais, sept Allemands, deux Anglais, deux Danois, deux Suédois, un Roumain, un Hongrois, un Norvégien et un Hollandais, commandés par le capitaine Karlssonn - étaient épuisés et que le *bougeron de tafia*, le quart de rhum que l'on servait aux marins pour leur donner force et courage, ne faisait plus d'effet.

VINGT-TROIS CORPS REJETÉS PAR LA MER

Le Port Caledonia aurait donc cherché à sortir du pertuis mais en vain. L'échouage était inéluctable.

Le 2 décembre à sept heures, les responsables du canot de sauvetage le Louise-et-Amélie en sont avertis par le sémaphore. L'alarme est aussitôt donnée et l'équipage rassemblé. Il est 8h45. La mer est très grosse et repousse le canot, tandis que le Port Caledonia perd le grand mât arrière, à 10h15, le grand mât avant, à 10h30, puis à dix minutes d'intervalle, le mât d'artimon et le mât de misaine.

A 11h45, après deux tentatives malheureuses, le Louise-et-Amélie peut enfin prendre la mer et, malgré des creux importants et des déferlantes, accoste le rocher d'Antioche vers 13h. L'équipage s'avance le plus près possible du navire naufragé, mais il ne parvient pas à s'approcher suffisamment pour être en mesure de sauver les quinze ou seize hommes restés à l'arrière du navire qui est couché sur tribord. L'étrave est encore hors de l'eau sur sept à huit mètres, mais on n'y aperçoit aucun marin. Les sauveteurs assistent donc, impuissants, à l'agonie du bateau : les uns après les autres disparaissent les marins. A 16h, il n'en subsiste plus que trois. Le soir, le sémaphore indique que le dernier s'est jeté à la mer à 16h25.

Le canot de sauvetage de Chaucre-Domino et celui de la Rochelle n'eurent pas plus de succès : l'océan déchaîné eut raison des fragiles avirons et les canotiers - paysans pour la plupart et téméraires comme les marins de métier ne sauraient l'être, conscients qu'ils sont des dangers et discutant plus les ordres - faillirent connaître de sort de ceux qui, un an plus tard, périrent en tentant de secourir le Cristina Rueda.

Il n'y eut donc de ce drame que des acteurs malheureux - vingt-trois corps rejetés par la mer avec le *sart d'épave* et qui reposent aujourd'hui dans le cimetière de Saint-Denis - et des témoins affligés. Ces derniers racontent ce qu'ils ont de leurs yeux vu, ou de leurs oreilles entendu, et c'est bateau qui va, selon l'expression utilisée au Moyen Age, *à lagan,* qui court "à sa perte", choses et bêtes épaves, varech humain, tout ce que la mer apporte et qu'on ramasse sur la plage, qu'on cueille et recueille, c'est un texte que sa ruine augmente, qui s'accroît de son morcellement, un texte qui s'écrit (comme le blé qu'on moissonne, le vin qu'on verse) *à lagan, à grand lagan.*

Denis Montebello

Les Lusignans d'outre-mer

Le dernier roi d'Arménie meurt en France en 1393. Ce Léon V qui mena une vie rocambolesque est un Lusignan, issu de la célèbre famille du Poitou. Quand il a pris la couronne en 1374, le royaume était à l'agonie, rongé par les luttes de clans et assiégé par les émirs d'Alep et de Tarse. En fait, Léon V Lusignan règne sur un territoire réduit aux alentours de Sis, la capitale. La ville est adossée aux monts Taurus et domine la plaine cilicienne (le sud de la Turquie aujourd'hui).

Partis du Poitou avec les croisades, les Lusignans ont régné pendant trois siècles à Chypre.

«C'est dans une atmosphère sordide que la ville capitule à la mi-avril 1375, marquant ainsi la fin du royaume arménien de Cilicie et aussi celle du dernier Etat arménien jusqu'en 1991, mise à part la brève république d'Arménie (1918-1920)», souligne Claude Mutafian dans son livre sur "Le Royaume arménien de Cilicie". «La suite de la vie de Léon V tient plus du roman. Emmené captif au Caire, il y vit en liberté conditionnelle jusqu'à ce que, grâce aux efforts de Jean Dardel, le roi de Castille fournisse la rançon demandée. Le roi déchu est libéré en 1382, arrive en Europe où il essaie d'abord, lui aussi de susciter une nouvelle croisade, subordonnée à une paix

"La Flor des estoires de la Terre d'Orient". Héthoum l'Historien offre son oeuvre au pape Clément V à Poitiers en 1307.

● LUSIGNANS AU PLURIEL
Les noms des familles royales ou princières prennent la marque du pluriel, c'est pourquoi les organisateurs du colloque international à Poitiers ont titré : "Les Lusignans et l'outre-mer". Ce colloque qui fera date pour la connaissance des Lusignans a permis d'ouvrir de nouveaux champs de recherche.

Les armes des Lusignans où l'on retrouve la croix de Jérusalem, le lion des Lusignans d'outre-mer sur fond burelé, le lion d'Arménie sur fond or, le lion de Chypre sur fond argent. Au centre, les armes de la maison de Savoie. En effet à la fin du XVe siècle, les titres des Lusignans ont été transmis à cette maison par Charlotte Cornaro, épouse du roi Philippe II, fils bâtard et usurpateur de la dynastie des Lusignans.
Sur une idée de Claude Mutafian, Lusignan a fait fabriquer des panneaux aux armes royales qui seront posés à l'entrée de la ville, où il est inscrit : Lusignan, patrie des rois de Chypre de Jérusalem et de Cilicie.

● EXPOSITION
Le jeune historien Christophe Dubuc a conçu et réalisé une exposition permanente pour la ville de Lusignan évoquant les hauts faits des Lusignans à Chypre et en Cilicie.
Office du tourisme du pays mélusin,
Centre André Léo, 86600 Lusignan, tél. 49 43 61 21.

Bibliographie
Le royaume arménien de Cilicie, XIIe - XIIIe siècle,
Claude Mutafian (CNRS Editions, 1993)

entre la France et l'Angleterre. Il échoue dans ses tentatives et finit ses jours à Paris, menant grande vie grâce à la confortable pension que lui alloue le roi de France.»
Mais le destin des Lusignans en Outre-Mer n'est pas achevé. A la mort de Léon V, son cousin issu de germain Jacques Ier, roi de Chypre, reprend le titre virtuel de roi d'Arménie. Pendant encore un siècle, les Lusignans règneront à Chypre.
Commencée avec les croisades, cette épopée demeure complètement méconnue. Quelques dizaines de chercheurs sont en train de l'écrire. La plupart d'entre eux se sont retrouvés pour la première fois toutes disciplines confondues en octobre à Poitiers et à Lusignan pour participer au colloque universitaire international sur les Lusignans et l'Outre-Mer organisé par Jean-Pierre Arrignon et Claude Mutafian.

Richard Coeur de Lion vend Chypre à Guy de Lusignan

«Les Lusignans ont participé aux croisades dès la première, raconte Jean Richard, membre de l'Institut. Le départ des deux protagonistes des deux dynasties d'Orient, Aimery (ou Amaury) et Guy, se situe dans les années 1170-1180, vraisemblablement à la suite de la révolte qu'ils avaient menée contre le roi d'Angleterre. Le premier a fait fortune en devenant connétable de Jérusalem, son frère Guy a épousé l'héritière de ce royaume. Il devient roi de Jérusalem en 1186. Mais un an plus tard, la ville est prise par Saladin.»
Cette conquête du sultan ayyoubide pousse l'Occident à lever une troisième croisade pour récupérer dans leur intégralité les Etats latins du Levant. Guy de Lusignan participe à la prise de Chypre avec Richard Coeur de Lion. Celui-ci lui vendra l'île peu de temps après. Devenu seigneur de Chypre et portant toujours le titre de roi de Jérusalem, Guy meurt en 1194 sans enfant. Son frère Amaury lui succède et se fait reconnaître roi de Chypre trois ans plus tard. Il épouse à son tour l'héritière du royaume de Jérusalem. Les Lusignans ne sont pas encore rois de Cilicie mais ils nouent dès le début d'excellentes relations avec le prince arménien Léon II. Ce latinophile parvient à fonder le royaume de Cilicie en 1198 et prend le nom de Léon Ier. Mais ces relations vont vraiment se souder par un mariage, comme le relate Claude Mutafian : «On trouve chez plusieurs historiens de l'époque des accusations sur le penchant prononcé du roi pour le beau sexe, ce qui lui vaut aussi des reproches du catholicossat. Au début du XIIIe siècle, sur la foi d'accusations d'infidélité, il répudie violemment son épouse Isabelle et la fait enfermer ; il en avait eu une fille, Rita (ou Stéphanie). Peu après, en 1210, il décide de se remarier et porte son choix sur Sibylle, fille du défunt roi Amaury de Chypre et demi-soeur de son successeur, Hugues Ier. Léon est sexagénaire, Sibylle a environ dix ans. Cette seconde union marque le début des longues relations politiques et matrimoniales entre les maisons royales de Chypre et d'Arménie.» De cette union naîtra Zabel, quelques années plus tard, mère du futur Léon II.
Mais ce resserrement des liens entre les deux royaumes n'empêche pas la Cilicie de vivre des moments plus sombres : assassinats, luttes de clans, coups d'Etat, convoitise des Etats voisins... Par exemple, au début du XIVe siècle, un prince arménien, Héthoum l'Historien, aurait poussé Amaury à renverser son frère, le roi Henri II de Chypre, espérant ainsi obtenir une politique plus active de l'île pour la défense de la Cilicie. «L'usurpateur envoie Héthoum plaider sa cause auprès du pape Clément V, raconte Claude Mutafian. C'est en France, sur commande du pape que Héthoum dicte en français sa grande oeuvre historique *La Fleur des histoires de l'Orient*, qu'il offre à Clément V, à Poitiers, en août 1307. Cette oeuvre est formée de quatre parties, dont la troisième est une "Histoire des Mongols", précieuse car écrite par un acteur des événements. Héthoum se montre très discret sur son rôle auprès d'Amaury, et pour cause : il ne réussit pas à convaincre Clément V de la légitimité de l'usurpation et le pape envoie des légats enquêter sur place.»
Ce fait démontre la place importante du royaume de Chypre dans la politique internationale de l'époque. «Lors des conquêtes musulmanes, Chypre est restée aux mains des Chrétiens, explique Jean Richard. L'île est non seulement devenue une base pour les croisades mais aussi un royaume à part entière qui percevait des revenus importants du fait du commerce. Famagouste était le port le plus important de la Méditerranée orientale.»
D'autre part, la présence à Chypre de cette famille d'origine poitevine a donné une abondante littérature où l'on retrouve notamment des influences grecques, françaises et latines. «Chypre est alors une plaque tournante culturelle, note Jean-Pierre Arrignon. C'est le lieu géométrique de la Méditerranée orientale où se rencontrent les civilisations byzantine, occidentale et arabe. Cela va générer une littérature spécifique qui se développera dans une perspec-

Annie Cornault

La forteresse de Kerynia à Chypre qui fut reconstruite par les Lusignans.

tive d'assimilation des différentes cultures. Pour l'essentiel, la littérature a pris la forme romanesque et de récits imaginaires qui sont nourris d'images mythiques dont peut-être la fameuse Mélusine.»

Le rayonnement culturel de Chypre démontre la réputation qu'on su se forger les Lusignans. Jean Richard indique par exemple que Boccace et Saint Thomas d'Aquin ont écrit pour eux des oeuvres de commande.

Chypre, trait d'union entre l'Occident et l'Orient

D'un point de vue politique, la dynastie chypriote fit aussi preuve d'imagination. Jean Richard relève la «symbiose très marquée» dans l'organisation du royaume: «A cette époque, la culture orientale est représentée surtout par les Chrétiens orientaux, beaucoup plus que par les Musulmans. D'ailleurs ce sont ces Chrétiens qui ont porté une bonne partie de la civilisation que nous considérons comme musulmane, du fait de leurs traductions, etc. Cette symbiose avec le monde oriental est nettement visible dans l'administration de Chypre.»

Chypre vivait une féodalité bâtarde car les Lusignans n'ont pas transposé le système féodal occidental mais cherché plutôt à inventer une entité fonctionnelle et juridique originale. Dans cette région de conflits ouverts entre les trois civilisations, Chypre offre au contraire un espace ouvert qui pourrait jouer le rôle de trait d'union entre l'Occident et l'Orient. D'où sa perte. Après malgré tout quelque trois siècles d'expérience...

«L'originalité des Lusignans a été combattue, et fut même un échec, estime Jean-Pierre Arrignon. Ils ont voulu créer un espace identitaire sur les marges des deux grands espaces de l'époque, l'Orient et l'Occident. Ils n'ont pas suivi la logique des croisés qui était simple. Se considérant comme les héritiers du Christ, les croisés sont venus en Terre sainte pour en faire un Etat féodal à l'occidental, pour l'annexer.»

Mais l'historien Gérard Dedeyan a montré combien ils se trompaient. En effet, lorsque la première croisade est arrivée à Jérusalem, elle a trouvé une population majoritairement chrétienne. Et c'est à partir de cette offensive des Chrétiens occidentaux que Saladin a lancé la reconquête de l'Islam. Ainsi, l'islamisation de la Terre sainte serait la conséquence directe des croisades.

Dans ce monde, où il fallait choisir l'un ou l'autre camp, les Lusignans ont préféré l'assimilation. «S'inscrivant dans une logique d'ouverture et d'accueil, les Lusignans étaient perdus dès l'instant où ils ne s'intégraient plus dans les schémas des uns et des autres, affirme Jean-Pierre Arrignon. Pourtant ils avaient assimilé trois cultures et pouvaient en être les dépositaires. Peut-être sont-ils allés trop loin. Ils ont subi ce qui arrive aux visonnaires : ou bien ils sont marginalisés, ou bien ils sont éliminés.»

Le destin des Lusignans n'en demeure pas moins exceptionnel. C'est la seule famille occidentale qui a bénéficié d'une continuité dynastique aussi longue en Orient. Environ trois cents ans, une longévité comparable à celle des Capétiens directs.

Jean-Luc Terradillos

La génération Angoulême

Plusieurs auteurs de bandes dessinées se sont fixés en Charente. Dans le sillage du Salon et de l'Atelier-école, ces jeunes travaillent ensemble pour progresser et séduisent les éditeurs.

«*Pas BD ! Bandes dessinées*». Voilà une chose qu'on apprend au contact des auteurs, nous achetons et lisons des BD, eux font de la bande dessinée. Entre les deux, il y a tout l'écart qui sépare le temps de lecture et le temps de création. Ce temps, ils sont des dizaines à avoir choisi de le vivre à Angoulême. Parce que la vie y est douce ? Qu'il est, somme toute, plus sympa de "glander" à Angoulême qu'à Paris ? Erreur. Tous professionnels, jeunes mais déjà mûrs, édités ou en voie de l'être, ils se sont fixés dans la ville des Alph'arts pour travailler. Et ils bossent.

Mieux : pour se prémunir des dérives solitaires, des passages à vide dangereux pour les délais de livraison, six d'entre eux se sont groupés en atelier. Isabelle Dethan, Thierry Robin, Turf, Mazan, Eric Derian et Pierre-Yves Gabrion planchent en vis-à-vis dans un deux-pièces du vieil Angoulême. L'idée a germé au retour d'un séjour commun à Bruxelles à l'invitation des libraires. C'est aussi à Bruxelles qu'ils ont pioché l'appellation de l'atelier : "Le Brol", terme qui, en franco-belge, désigne la pacotille, les objets de bazar dont ils sont tous assez friands.

«Dans les coups de bourre, on se file un coup de main

Attention : Le Brol n'est pas une marque de fabrique. Sans doute, à terme, sa notoriété pourra attirer les commandes de travaux annexes. Et la charge pourra en être répartie selon les disponibilités de chacun.

Philippe Messelet

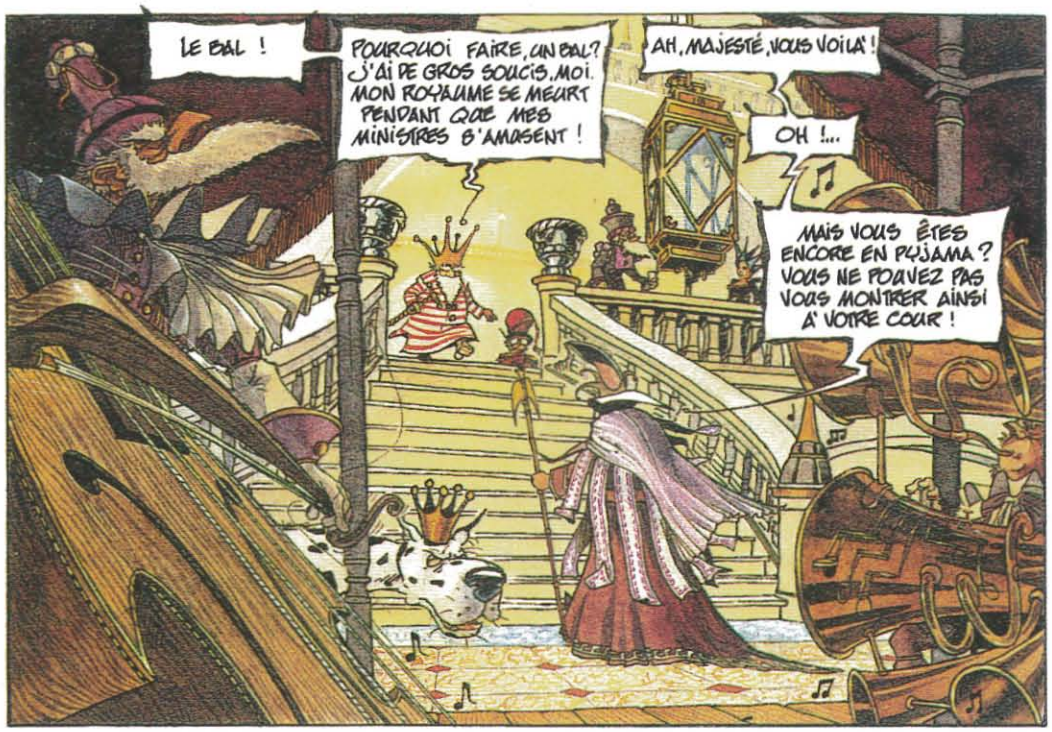
Pierre-Yves Gabrion, Mazan, Turf, Thierry Robin et Isabelle Dethan forment, avec Eric Derian, l'atelier du Brol.

Dans une phase où la bande dessinée ne nourrit pas tout le monde aussi généreusement, c'est un atout. En dehors de ces nécessités, chacun gère selon son inspiration le désordre de sa table et les productions de son imagination. Au temps des corporations, on aurait parlé d'une association de libres créateurs. Qu'est-ce qui les rassemble ? «*Le partage de l'angoisse*». A Angoulême ou à Paris, ils ont tous fait l'expérience de la création en solitaire : «*C'est une activité cyclothymique*, explique Thierry Robin, ex-Parisien. *Quand on est plusieurs, il y a toujours une locomotive pour stimuler les autres. Il y en a toujours un qui trouve une solution à un problème technique qui bloque l'autre.*» «*Dans les coups de bourre, on se file un coup de main.*» C'est ainsi que, pour la mise en couleur, Turf et Thierry Robin ont fait leur apparition au générique de "Pirates", le troisième tome de "L'homme de Java", grand roman d'apprentissage réalisé par le plus âgé de la bande, Pierre-Yves Gabrion, 37 ans.

Chacun peut apporter sur le travail du voisin le regard extérieur critique qui, à l'occasion, lève un doute ou permet de sortir d'une impasse. «*Ils ne sont pas tendres entre eux*», remarque Tiburce Oger, autre Charentais d'adoption, qui a préféré prendre un peu de distance en s'installant avec sa famille dans un vieux logis de Sireuil, à 10 km d'Angoulême.

Les dix ans de l'Atelier-école

Le terreau de cette germination artistique c'est l'Atelier-école de bande dessinée qui fête cette année ses dix ans de présence dans l'école d'Art. Malgré des débuts difficiles, marqués par une pénurie chronique de professionnels parmi les enseignants permanents, l'atelier n'a jamais cessé de faire les dents et les plumes d'authentiques créateurs qui figurent aujourd'hui au catalogue de tous les grands éditeurs de BD, à l'exception de Dupuis. Tous ceux qui y sont passés ont appris au moins une chose : les exigences du travail. «*On est au pied du mur*, raconte Claire Wendling. *Il faut rendre des planches en temps et en heure. On apprend ce qu'est un délai à respecter.*»



Ci-dessus : Turf, un graphisme inspiré du "Roi et l'oiseau" de Pierre Grimaud. ("La Nef des fous", Delcourt)

Ci-dessous : Claire Wendling, des échappées baroques dans une histoire pleine de mystères. ("Les lumières de l'Amalou", Delcourt)

LA MARQUE LAUZIER

Grand prix 1993, Gérard Lauzier assurera la présidence du jury lors du prochain salon de la bande dessinée, du 27 au 30 janvier prochain. L'auteur des "Souvenirs d'un jeune homme" et des "Tranches de vie" ne se contentera pas de faire de la figuration. Il a mis d'autorité au menu des expositions un hommage à Alex Barbier : «L'égal d'un Moebius ou d'un Bilal mais qui n'est plus publié depuis dix ans».

SPIROU, JACOBS, BABAR

En dehors de l'hommage traditionnel au dernier grand prix, Gérard Lauzier, le prochain Salon proposera une belle palette d'expos dont les vedettes seront l'increvable Spirou, E.P. Jacobs dont l'atelier-musée du papier reconstituera une crypte reconvertie en base secrète comme les aimait Black et Mortimer, Babar qui sera accueilli à l'Hôtel Saint-Simon.
Côté expos thématiques, douze dessinatrices européennes donneront leur vision des mecs tandis que F'Murr, Tardi, Gotlib, Forest et d'autres raconteront l'enfer et le paradis. Enfin, troisième thème abordé : l'Est avant la chute du mur, vu par les dessinateurs de l'Ouest, d'Hergé à Bilal.

DES HABITUÉS DES PALMARÈS

S'ils ont adopté Angoulême, c'est peut-être parce qu'Angoulême les a reconnus et honorés avant tout le monde. Claire Wendling en 1989, Tiburce Oger en 1991 et Isabelle Dethan en 1992 ont été couronnés par l'Alph'art Avenir.

(Suite page 39)

Pour autant, peut-on parler à leur sujet d'une "école d'Angoulême", comme il y a eu une "école de Nancy" pour la décoration ? «*Non*, répond Gérald Gorridge, coordinateur de l'Atelier. *Nous ne sommes pas une académie, où l'on cultiverait un style et des recettes. Ici, on incite les élèves à tenter des aventures graphiques, à se chercher librement. Le temps passé à l'Atelier-école permet ce que permettait la presse autrefois. Dès qu'on passe professionnel, les éditeurs vous invitent à vous fixer dans un style pour fidéliser votre lectorat.*»

Les jeunes dessinateurs ont besoin de se sentir d'autant plus à l'aise dans leur crayon que les contrats d'édition portent sur des séries. Faire vivre un ou plusieurs héros pendant quatre ou cinq albums demande du souffle. Et les années d'école sont un bon entraînement.

Un homme qui a joué un rôle précieux pour mettre les élèves au diapason de l'édition, c'est Guy Delcourt. On lui doit la publication des "Enfants du Nil", ouvrage collectif des étudiants de l'Atelier, dont le troisième volume va sortir à l'occasion du prochain Salon.

Sa première découverte à Angoulême a été Claire Wendling en 1989. Il a précipité sa sortie de l'école en lui proposant un contrat pour cinq albums des "Lumières de l'Amalou". Le tirage atteint 12 000 exemplaires. Il a laissé échapper Tiburce Oger, Alph'art Avenir en 1991, qui est passé chez Vent d'Ouest après avoir fait antichambre pendant deux ans chez lui. «*Il m'a fait reprendre et retravailler des planches,* raconte le dessinateur. *Il avait raison, mais j'ai finalement signé chez Vent d'Ouest.*» En revanche, Delcourt édite Mazan, Isabelle Dethan, Thierry Robin,

Pierre Duffour

Tiburce Oger imagine les aventures de Gorn dans une ambiance familiale et campagnarde.

Stéphane Servain et Gibelin, ainsi que Bernard Tiercet, alias Turf, dont la "Nef des fous" vient d'être primée à Bruxelles par le Centre belge de la bande dessinée.

Un même goût du légendaire

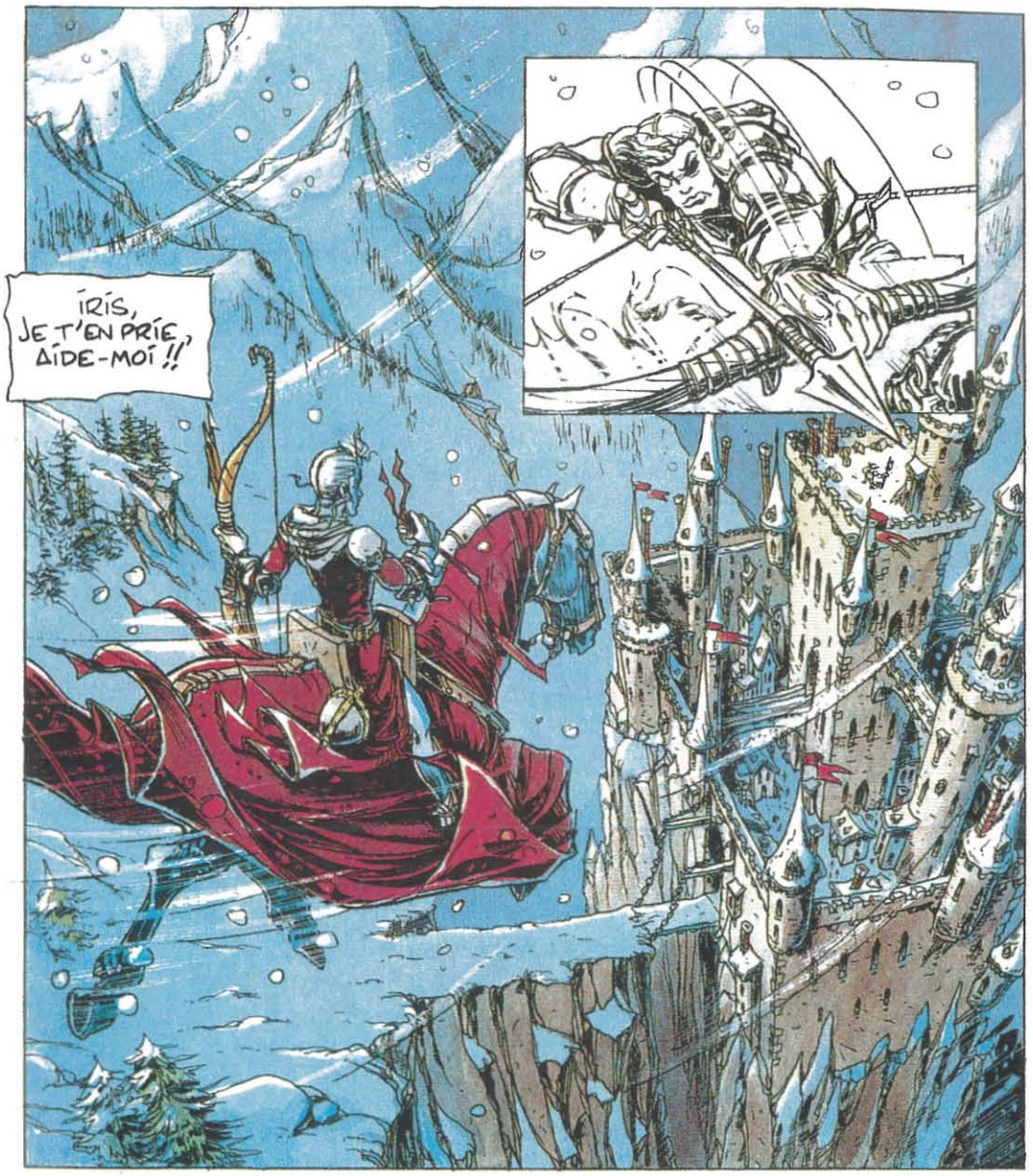
Les jeunes auteurs formés à Angoulême ne se dépouillent pas de leur liberté à la signature du premier contrat. La grande diversité des univers imaginés par les uns et les autres plaide pour cette liberté. «*On a tous la même démarche*, dit Thierry Robin, venu de Paris à Angoulême sans passer par l'école : *raconter des histoires qu'on a envie de lire, faire quelque chose qui nous ressemble. On ne veut pas refaire sempiternellement les mêmes choses.*»

Risquons-nous quand même à discerner sous la variété des albums quelques affinités. Quoi de commun, en apparence, entre Gorn, le chevalier fantôme, mis en page par Tiburce Oger et le petit roi rondouillard de Turf, dans la "Nef des fous" ? Entre les furets de Claire Wendling et les Chinois de Thierry Robin ? Peu de chose sinon un goût partagé pour les univers de légende.

La fiction est sans cesse tirée vers l'imaginaire qui lui-même résiste mal aux tentations du fantastique. Magie, mystères, télépathie et autres ficelles de l'irrationnel entraînent souvent le récit aux limites de la vraisemblance sans jamais basculer dans l'absurde. Chacun contrôle avec soin les caprices de son imagination. Quand le désir d'évasion est trop fort, le fil du récit s'interrompt le temps d'une double page et la pression s'exhale en une sorte d'explosion graphique. C'est un peu la pause-délire qui s'intercale comme la réminiscence d'une époque révolue de la bande dessinée dont le point de repère pourrait être Druillet. Epoque d'extravagances baroques qui soumettaient le récit à une logique débridée de l'image.

Cette page est bien tournée. La génération qui pointe «*a plus que jamais le souci du récit, du sujet fort*», explique Gérald Gorridge. De fait, l'imaginaire des créateurs d'Angoulême ne s'épanouit que dans la ligne affirmée par le scénario. «*Le scénario est un garde-fou, pas une contrainte*», dit Claire Wendling dont la série en cours a été écrite par Christophe Gibelin. «*Le délire ne vaut que s'il est utile à l'histoire*», confirme Tiburce, qui met au crédit de l'atelier-école d'Angoulême l'apprentissage du découpage et de sa discipline exigeante. Résultat : la plupart des auteurs sortis de l'école sont des auteurs complets, dessinateurs et scénaristes en même temps, des artistes qui savent construire et nourrir une histoire, d'authentiques conteurs, presque des romanciers en image qui ne cèdent pas à la griserie de l'esthétique graphique, qui ne laissent pas le récit se débander. Un alliage entre fantaisie et rigueur narrative, tel est le produit de l'alchimie angoumoisine.

Pierre-Yves Gabrion : un roman d'apprentissage commencé à Paris et qui a trouvé un second souffle à Angoulême.



Tiburce Oger : une héroïc fantasy médiévale nourrie de jeux de rôles. ("Gorn", Vent d'ouest)

Les liens qui se sont tissés entre les dessinateurs dans la ville, entre les dessinateurs et la ville, ne doivent rien à l'imaginaire. Du Salon de la bande dessinée au CNBDI en passant par l'école d'Art et les ateliers de dessins animés comme IDDH, où les jeunes vont souvent chercher leur premier salaire, il s'est développé *«un milieu qui rassemble plein de gens de l'univers graphique dans lequel on a plaisir a évoluer»*, confie Claire Wendling.

Et Gabrion ajoute : *«Quand on cherche un logement et qu'on se présente comme dessinateur de bande dessinée, ça n'inquiète personne»*. Charentais parmi d'autres pendant 361 jours par an, pendant les quatre jours du Salon ils passent de l'autre côté de la barrière et se fondent dans la masse des auteurs. A côté des interminables séances de dédicace, il y a, dit Tiburce *«le plaisir de côtoyer les dessinateurs que j'aimais quand j'étais gamin"*.

François Gilardi

Bibliographie

Isabelle Dethan : «Mémoire de sable», tome 1 : «La tour du savoir» (Delcourt)
Pierre-Yves Gabrion : «L'homme de Java», trois albums, Le rebelle, l'Australien et Pirates (Vent d'Ouest)
Mazan : «L'hiver d'un monde», deux albums parus (Delcourt)
Tiburce Oger : «Gorn» deux tomes parus (Vent d'Ouest)
Scénario : Rodolphe et Le Tendre, Stéphane Servain et Gibelin : «La traque mémoire» (Delcourt)
Turf : «La nef des fous», tome 1 : Les eaux folles (Delcourt)
Claire Wendling et Gibelin : «Lumières de l'Amalou», trois tomes parus (Delcourt).

Mazan a frôlé l'Alph'art du public en 1993 pour "Lumière sur le front" (Delcourt), un étrange et magnifique album sur les horreurs de la guerre données en spectacle vivant. Enfin «La nef des fous» de Turf a été primée à Bruxelles avec le prix du Lion et à Audincourt avec le prix «fascination».

PEU DE «DÉLOCALISÉS»

Les Parisiens délocalisés à Angoulême ne forment pas une majorité parmi les dessinateurs qui ont adopté la ville du Salon. Ils sont trois originaires de la capitale : Thierry Robin, Pierre-Yves Gabrion et Tiburce Oger qui a ses racines à Colombes. Les autres ne sont que des «relocalisés» : Mazan (Pierre Lavaud) et son épouse Isabelle Dethan sont de Périgueux, Claire Wendling de Montpellier, Pierre Serrano de Toulouse et Christophe Gibelin du Nord. Turf (Bernard Tiercet) vient de Marseille et Stéphane Servain de Grenoble.

DEUX NOMS POUR LES FÊTES

La Poste, qui avait édité en 1987 une série de timbres signés de douze grand prix d'Angoulême, vient de sortir une nouvelle série pour les fêtes illustrée par douze jeunes dessinateurs parmi lesquels deux Angoumoisins : Claire Wendling et Thierry Robin. La série a été tirée à 5 000 exemplaires. «Notre meilleur tirage» plaisante, modeste, Thierry Robin, en tous cas, elle a été épuisée en quelques jours».

Ceci
n'est pas
une
réalité
virtuelle
Sida: plus qu'un virus informatique

Sida : l'art de la prévention

Unique à l'échelle d'une région française : la plupart des acteurs médico-sociaux et tous ceux qui se sentent concernés par le Sida se regroupent jusqu'en juin 1994 sous une même bannière en Poitou-Charentes. «Nous avons reconstitué un puzzle !» s'exclame Dominique Truco.

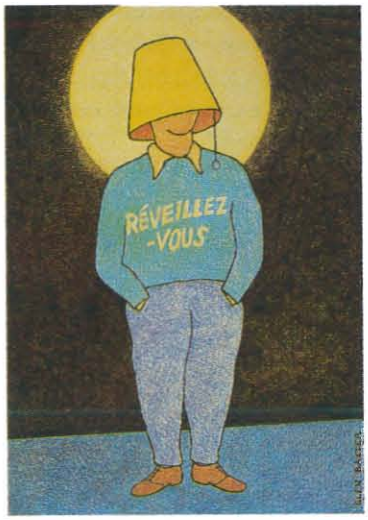
La responsable des arts plastiques au Confort Moderne à Poitiers - l'une des inspiratrices du projet - a le sentiment d'avoir déjà remporté une première victoire en démêlant l'écheveau de la lutte contre le Sida. Elle et plusieurs autres ont passé des mois accrochés à leur téléphone pour identifier les différentes initiatives lancées ça et là en Poitou-Charentes, au gré des degrés de proccupation de quelques associations, médecins, infirmières ou animateurs sociaux, sincères mais isolés.

La lutte contre le Sida, c'est comme un édifice auquel chacun apporte sa pierre sans qu'un architecte n'ait défini, même grossièrement, la ligne générale du bâtiment.

Au fil des contacts, quatre partenaires ont donc entrepris le tricotage sur mesures d'un programme d'actions régionales «qui romprait l'isolement des acteurs sans pour autant avoir un discours monolithique, explique Dominique Truco. L'objectif, c'est de fédérer les énergies et les moyens, notamment pour la promotion des actions. Nous avons constaté qu'il existe une foule d'outils de prévention bien faits mais qui n'atteignent pas forcément leur cible, qui ne sont pas assez connus, trop confidentiels, pas toujours bien distribués ou pas aux bonnes personnes.»

La seconde innovation de cette campagne, c'est le vecteur de promotion choisi : l'art. «C'est un moyen différent des campagnes habituelles qui devrait nous permettre de toucher un large public.» L'opération la plus marquante consiste à faire acheter par différents partenaires institutionnels l'exposition "Images pour la lutte contre le Sida" et 100 000 préservatifs dont les emballages sont de petites oeuvres d'arts créées spécialement pour l'occasion.

Les préservatifs étant bien évidemment redistribués gratuitement au fil des opérations de sensibilisation et d'information pendant les six mois que va durer la campagne. «Six mois, parce que nous ne voulions surtout pas faire un "coup" événementiel, affirme Dominique Truco. Ce n'est pas un moyen de faire joujou entre artistes. Les oeuvres commandées sont un support au dialogue pour les acteurs sur le terrain. Nous avons voulu démarrer quelque chose et même si nous avons conscience que cela reste modeste, c'est la première fois que ça se fait. Et nous espérons que tout ne s'arrêtera pas dans six mois. Il faudra confirmer, parce que la maladie sera toujours là en juin prochain. Nous avons juste semé une petite graine.»



Le Confort Moderne et l'Espace Mendès France à Poitiers, Aides Poitou-Charentes et l'association Artis sont les initiateurs du programme d'actions régionales pour la lutte contre le Sida.
Artis diffuse aussi 1 000 exemplaires d'une exposition, "Images pour la lutte contre le Sida" dont sont extraites les images ci-contre (Victor Burgin) et ci-dessus (Glen Baxter).

Dossier réalisé par Hervé Brèque.

Le virus qui dérange

Avec le Sida, plus possible de cacher le sexe et la drogue. Se retrancher derrière les tabous de la bonne moralité équivaut à une non-assistance à personne en danger.

L'Actualité a rencontré le docteur François Rainex, médecin généraliste et responsable du centre d'information et de dépistage du Sida à Poitiers. Il évoque l'hypocrisie ambiante, les interrogations des jeunes et peste contre le déficit d'informations.

L'Actualité : Le Sida, ça représente quelque chose en Poitou-Charentes ?

François Rainex : Le problème est simple, c'est une épidémie mondiale. Pourquoi serions-nous épargnés ? Il est vrai que dans cette région, les gens pensent que le Sida, c'est sinon en Afrique, du moins à Paris ou à Bordeaux. Mais en TGV, nous en sommes à 1h30. Comment nier qu'il y a forcément des échanges ? Je vois sans cesse à Poitiers des gens qui ont des partenaires dans ces villes. En Poitou-Charentes, le Sida a progressé de plus de 40 % entre 1991 et 1992, c'est clair non ?

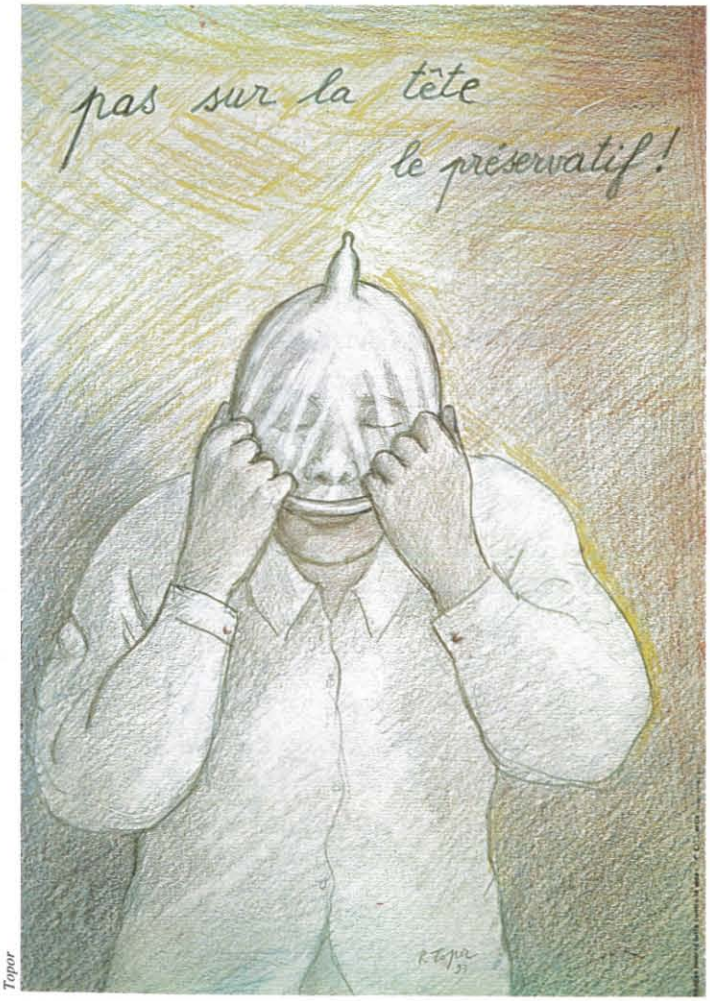
Mais, a priori, les gens peuvent savoir tout ça...

L'information, c'est le gros problème actuel. Les jeunes qui viennent nous voir au centre sont demandeurs, ils ignorent plein de choses qui nous semblent évidentes. En fait, ça dépend comment on leur parle et surtout comment on les écoute. La grand' messe où on leur fout la trouille, c'est normal que ça ne leur plaise pas.

Il faut apporter des réponses à leurs questions et souvent c'est assez cru. Récemment, lors d'une intervention dans un lycée de la région, un petit gars m'a demandé devant toute la classe si on pouvait être contaminé lors d'une fellation. A côté de lui, il y avait sa copine rougissante et tout le monde connaissait leurs relations.

Quand quelqu'un fait une démarche comme celle-là, on ne peut pas lui répondre que les enfants naissent dans les choux. Ce n'est pas parce qu'on préfère ignorer que les adolescents ont une sexualité qu'ils n'en ont pas.

Avec l'incohérence actuelle de l'information, on est en train de rejouer l'affaire du sang contaminé. Quand on verra les chiffres dans quatre ou cinq ans, on pleurnichera et on dira qu'on ne savait pas.



Topor

C'est à ce point ?

Oui, parce que le Sida oblige à évoquer des choses dont on ne parlait pas. Les fameux tabous que sont la mort, la drogue, la sexualité, l'adultère. Ce qui est terrible, c'est de voir que ce sont surtout les jeunes qui en souffrent, et pas seulement les malades. Le niveau d'angoisse n'est pas forcément proportionnel au risque.

Au centre, je vois parfois arriver des jeunes qui ont eu une relation non protégée deux ans auparavant et qui ne vivent plus depuis. Ils sont démolis, rongés d'angoisse et n'arrivent à en parler à personne. Ni aux parents, ni aux profs et même pas aux copains. A personne !

Mais y-a-t-il du positif ?

Oui, chez les jeunes également. Parmi ceux qui viennent nous voir, nous avons recensé pas mal de couples. Ils se connaissent depuis un moment et viennent ensemble faire le test avant de s'engager dans leur relation et d'arrêter le préservatif. C'est extrêmement positif. Nous avons aussi beaucoup de gens qui nous disent : *«J'ai fait une connerie»*. Il vaudrait mieux qu'ils ne l'aient pas faite parce qu'il suffit d'une fois, mais ça nous permet au moins de discuter.

Les gens viennent sans réticences au Cidag ?

Sans réticences probablement pas, mais ils sont de plus en plus nombreux. Nous avons enregistré une progression de la fréquentation supérieure à 60 % depuis le début de l'année et il y en aurait plus si nous pouvions ouvrir plus longtemps. Actuellement, je suis le seul médecin, et encore à temps partiel.

Les chiffres en Poitou-Charentes

Selon les chiffres officiels publiés tous les semestres et arrêtés au 30 juin 1993, 306 cas de Sida ont été enregistrés chez des personnes domiciliées en Poitou-Charentes depuis le début de l'épidémie, ce qui représente un taux de 192 cas par million d'habitants (contre 432 cas/million sur l'ensemble de la France soit près de 26 000 malades).
Les chiffres de cette page ne représentent cependant que les cas où la maladie s'est déclenchée. Le total des séropositifs (infectés, non malades mais aptes à transmettre le virus) est impossible à chiffrer avec précision. Environ 70 000 personnes, malades et séropositifs confondus sont actuellement suivies par les hôpitaux français mais on n'a évidemment pas recensé des victimes qui souvent ignorent encore leur séropositivité. Les estimations variant du simple au double, on peut établir une moyenne autour de 110 000 personnes touchées. Il n'existe pas d'indicateurs précis de la séropositivité en Poitou-Charentes, cependant un système d'évaluation anonyme est actuellement mis en place pour suivre avec précision la transmission du virus dans la région.

Sources et remerciements : Réseau national de santé publique - Observatoire régional de la santé en Poitou-Charentes.

Années	Nb
Av. 86	6
1986	7
1987	19
1988	39
1989	46
1990	48
1991	62
1992	67
1993 (6 mois)	15
Total	306

Nombre de cas de Sida touchant des habitants de Poitou-Charentes depuis le début de l'épidémie, par année de diagnostic.

Même si les chiffres n'ont pas le caractère impressionnant d'autres régions, on constate une progression régulière du nombre de malades. Le résultat de 1993 qui porte sur les six premiers mois et pourrait inciter à l'optimisme mérite d'être pris avec prudence jusqu'à la publication complète et corrigée des chiffres de l'année. A l'heure actuelle, 46 % de ces cas sont connus comme décédés, alors que le chiffre est de 57 % de malades décédés au niveau national.
Cet écart ne signifie pas une plus grande résistance de sidéens régionaux, mais plutôt la notification non systématique des décès.

Age	F	H	Tot.
0 à 4 ans	3	2	5
15 à 19 ans	1	0	1
20 à 29 ans	21	68	87
30 à 39 ans	17	85	102
40 à 49 ans	5	49	54
50 à 59 ans	7	27	34
60 à 69 ans	5	14	19
70 à 79 ans	5	4	9
80 à 89 ans	0	1	1

Age et sexe des malades domiciliés en région Poitou-Charentes

Les femmes, avec 64 cas, représentent environ un cinquième des diagnostics de Sida chez les habitants de la région. 38 % d'entre elles ont été contaminées lors d'une relation sexuelle et 25 % à l'issue d'une transfusion.
Les hommes totalisent 242 cas, issus majoritairement des catégories homosexuels/bisexuels (60 %) et toxicomanes (20 %).
Seuls 5 enfants en bas âge ont été touchés, tous par transmission de la mère au foetus. Les adolescents sont pour l'instant épargnés. Les jeunes adultes (20-40 ans) composent l'essentiel des victimes. Dans l'ensemble, la répartition des malades par sexe, âge ou catégorie de risque ne diffère pas du reste de la France.

Départements	16	17	79	86	Région
Homosexuel ou bisexuel	31	57	17	41	146
Toxicomane	14	26	8	12	60
Homosexuel toxicomane	1	1	0	0	2
Hémophile	2	2	0	1	5
Hétérosexuel	8	9	9	7	33
Transfusé	7	16	3	8	34
Mère/enfant	1	2	0	2	5
Inconnu	4	5	4	8	21

Type de transmission du Sida en Poitou-Charentes, par département et par catégorie de risque

Avec 118 cas, la Charente-Maritime est le département le plus touché (c'est aussi le plus peuplé), devant la Vienne, 79 cas, la Charente, 68 cas et les Deux-Sèvres, 41 cas. Près de la moitié des transfusés et des toxicomanes touchés résident en Charente-Maritime.
L'évolution par années (absente sur ce tableau), montre un fléchissement en 1992 des sidas déclarés chez les homosexuels, conséquence probable de la prise de conscience reconnue dans cette catégorie particulièrement touchée. En revanche, les chiffres ont augmenté à partir de 1990 chez les toxicomanes et progressent lentement mais sûrement chez les hétérosexuels.

Région	Nb
Aquitaine	66
Ile de France	18
Poitou-Charentes	210
Autres régions	12

Lieu de déclaration pour les malades résidant en Poitou-Charentes

Le Sida fait partie des maladies à déclaration obligatoire, à ne pas confondre avec le dépistage systématique. L'hôpital, le laboratoire ou le médecin qui diagnostiquent un cas sont tenus de le signaler, ce qui permet d'avoir une idée assez précise de l'évolution de la maladie. On constate que si la majorité des sidéens ont affaire aux praticiens de leur région d'origine, un nombre non négligeable choisissent de s'expatrier (notamment vers Bordeaux pour les habitants de Poitou-Charentes). C'est une nouvelle preuve de la difficulté à vivre cette maladie que souvent on cache jusqu'au bout.

«C'est proche et c'est loin»

Foyer des jeunes travailleurs de La Roulière à Niort : ici, il y a un distributeur de préservatifs, des garçons et des filles, des rencontres. Au bar, un soir de semaine, trois jeunes parlent du Sida pour l'Actualité.

Jan, 26 ans, est technicien d'assistance. Annabelle, est en formation de coiffure, elle a 20 ans. Françoise, a 22 ans, elle est étudiante.

***L'Actualité :* Quand on habite la région Poitou-Charentes, on se sent concerné par le Sida ?**

Jan : Le Sida me semble loin et proche à la fois mais je ne réalise pas trop. Je n'ai jamais eu de contact avec quelqu'un qui l'avait.

Françoise : Ce n'est pas parce que tu ne connais pas de victime que c'est loin. Pour moi c'est proche.

Annabelle : J'ai l'impression que les gens en ont un peu ras-le-bol et ne cherchent pas à en parler.

Albert Matos

Françoise, Jan et Annabelle

Jan : Oui, entre jeunes on n'ose plus.

Françoise : Ah! je ne suis pas d'accord, on en parle.

Annabelle (désabusée) : En déconnant...

Françoise : Oui en déconnant. C'est vrai que quand c'est sérieux, ça ne dure pas longtemps. Mais moi je me sens vraiment concernée.

Alors tu exiges le préservatif ?

Françoise : Ça m'est arrivé d'avoir un conflit avec un mec. Il ne voulait pas en mettre, mais c'est lui qui a cédé. Pour moi, le principal problème, c'est quand tu es depuis longtemps avec quelqu'un. Comment savoir le moment où tu peux lui faire confiance et si cette confiance ne sera pas trahie. Si l'autre va voir ailleurs sans se protéger. Ça c'est vraiment dégueulasse.

Annabelle : Ça ne touche pas seulement les jeunes. En boîte de nuit, on voit souvent des hommes mariés qui draguent.

Annabelle : Moi je suis fidèle à mon copain. Mais on en parle souvent. Pour lui aussi c'est sérieux le Sida. Je crois que si on allait voir ailleurs, on se protègerait.

Jan : Moi, ça dépend des fois. J'ai toujours des préservatifs sur moi. Par exemple, si ce soir je rencontre une fille et qu'on va chez elle tout de suite, je n'oublierai pas d'en mettre, même si j'ai bu. Mais si on attend avant d'avoir des relations sexuelles, si on apprend à se connaître, je n'en mets pas.

Françoise (étonnée) : Mais comment sais-tu si tu peux faire confiance ?

Jan : Ça se voit si c'est quelqu'un qui présente des risques. Et puis je demande. Je suis sûr que les fois où ça m'est arrivé, je n'ai pas pris plus de risques que n'importe quel conducteur n'a de risques d'avoir un accident de voiture.

Françoise (atterrée) : Mais ce n'est pas marqué sur le visage quand on est séropositif. Et il y a des tas de gens qui disent qu'ils font attention alors que c'est faux.

Annabelle (catégorique) : Moi je sais que ça me retiendrait.

Jan (ébranlé) : Hé, mais vous allez me foutre la trouille...

Est ce que ça vous gêne d'acheter des préservatifs ?

Les trois : Pas du tout.

Annabelle : En plus on n'en achète pas toujours pour soi.

On doit être moins gêné quand c'est pour offrir.

Jan : Oui c'est souvent pour faire des blagues aux copains.

Françoise : On en offre aussi beaucoup pour les anniversaires.

Vous avez fait le test ?

Annabelle : Oui.

Françoise : J'ai une ordonnance, je vais le faire.

Jan : Je l'ai fait plusieurs fois parce que je suis donneur de sang.

Alors ?

Annabelle : J'ai été rassurée. Et pourtant je savais que je n'avais rien fait qui présentait des risques.

Françoise : C'est aussi pour me rassurer. Je connais des gens qui ne mettent pas de préservatifs et qui font le test tous les deux mois. Pour le moment, ils sont contents. Pourvu que ça dure. Moi je leur dis qu'ils sont débiles ! Parfois, tu as vraiment affaire à des inconscients...

Jeunes : la cible

Tout le monde est d'accord : la prévention du Sida passe par l'information des jeunes. Pas toujours facile de faire passer le message. Ce qui marche ici peut échouer ailleurs et vice versa.

Lycéens et étudiants sont les cibles de très nombreuses campagnes de prévention contre le Sida. Non pas qu'ils présentent des risques plus importants de contracter la maladie que les autres jeunes, ils sont simplement plus faciles à toucher. Rassemblés par centaines dans un lieu unique, ils peuvent suivre des conférences, voir des expos. Pour un chômeur, un jeune en rupture d'études, la prévention collective est impossible : il est informé par hasard ou parce qu'il a fait la démarche.

Peu de choses également sont prévues pour les jeunes salariés. La prévention sur le lieu de travail est balbutiante dans les grandes entreprises et presque inexistante dans les PME.

Donc on fait beaucoup d'efforts dans les lycées, mais la mayonnaise a été longue à prendre. Le déclic en fait a été provoqué par Jack Lang qui a incité les établissements à s'équiper de distributeurs de préservatifs.

«Cette directive nous a beaucoup aidés, souligne le docteur Maryvonne Hybert, médecin-conseiller technique auprès du recteur. *L'équipement des lycées de l'académie de Poitiers est en cours, mais il faut savoir que chaque conseil d'administration est souverain dans sa décision d'installer ou non ce distributeur. Souvent la réponse est oui, parfois non, mais dans tous les cas il y a un débat. Ensuite, il faut savoir où installer ce distributeur. Certains choisissent un endroit très passager, en vue d'inciter les jeunes à s'en servir, les autres préfèrent un endroit discret.»*

La mise en service d'un distributeur de préservatifs est souvent accompagnée de réunions d'information. En 1993, quatre établissements ont collectivement réalisé une vidéo sur le Sida qui sert aujourd'hui de base pour lancer les débats dans les établissements de Poitou-Charentes. Une autre initiative est en cours. *«Le projet de l'académie de Poitiers pour 1994 consiste à faire jouer par la troupe "La Tramontane" une pièce de théâtre, "Le virus baillonné", dans les établissements, en prélude à une discussion avec le personnel médical et éducatif,* explique Maryvonne Hybert. *Nous aurons plus de 90 représentations au cours de l'année.»*

Alain Montaufier

Avec les initiatives pour vendre le préservatif à 1 F jusque dans les pharmacies, certains lycées renoncent à s'équiper d'un distributeur au tarif moins attractif. D'autres persistent en affirmant que plus il y aura de points de vente, meilleure sera la prévention.

Des lots de vingt pour le week-end

«Mais attention, cette pièce n'ira que dans les établissements où est développé un projet global sur la santé, avec la possibilité de poursuivre l'action dans le temps. Nous ne voulons pas d'actions ponctuelles, s'il n'y a pas de suivi, ça ne sert pas à grand-chose.»

Pour les étudiants, pas de projet d'envergure, mais une information personnalisée, à la carte, est possible au service universitaire de médecine préventive. Pas de distributeur de préservatifs non plus sur le campus de Poitiers. *«Nous en avions un il y a quelques années, mais il n'était presque pas utilisé»,* remarque Maryvonne Hybert.

«En fait, je crois que nous avons trouvé une bonne formule : plutôt que de nous lancer dans une opération de grande envergure très coûteuse, nous consacrons le budget correspondant à "subventionner" en quelque sorte des préservatifs, afin de pouvoir les vendre 1 franc. Nous avons trouvé la marque, le modèle qui leur convient en général et je peux vous assurer que nous avons du monde sans avoir jamais fait de publicité. Le bouche à oreille fonctionne bien et il n'y a pas de gêne, les plus gonflés viennent en prendre pour les plus timides. Le jeudi et le vendredi, ils les prennent par lots de 20 pour préparer le week-end. Et comme ils viennent les chercher à la médecine préventive, nous pouvons discuter, leur donner des conseils, c'est une chose qu'un distributeur automatique ne fait pas.»

Sept mois offensifs

C'est une forme de lutte contre le Sida nouvelle qui se met en place en Poitou-Charentes : l'art comme locomotive, des initiatives nombreuses et surtout une promotion commune. Tirée du programme, voici une sélection des principales actions.

AP Studio

Pour l'amour de l'art et de la vie, dix artistes (M. Négro, D. Deghetto, F. Hybert, T. Mouillé, J. et C. Pineau, B. Matignon, J-L Moulène, B. Cooke, P. Untersteller et C. Wédier) ont créé à la demande du Confort Moderne, dix oeuvres imprimées sur 100 000 préservatifs édités et diffusés par l'association Aides Poitou-Charentes depuis décembre 1993.

Images pour la lutte contre le sida

L'exposition réalisée par l'association parisienne Artis est diffusée à 1 000 exemplaires en France et à l'étranger. Elle sera hébergée aussi bien par des grands musées que dans les petits locaux des associations de quartier. La région Poitou-Charentes est probablement celle où l'expo va visiter le plus de lieux.

De janvier à juin, de nombreux lycées, les foyers de jeunes travailleurs, les centres culturels notamment accueilleront ces 37 affiches réalisées par des artistes contemporains. Les illustrations de ce dossier sont extraites de l'exposition.

Eros c'est la vie

C'est un autre des volets artistiques du programme d'actions régionales. Résolument optimiste, cette exposition va à contre-courant des habituelles actions entreprises contre le Sida, fondées sur la peur et l'horreur de la maladie. Ici, dix artistes internationaux célèbrent le corps et l'amour.

Confort Moderne - Poitiers. 49 46 08 08

Science et Sida

L'Espace Mendès France de Poitiers, l'un des initiateurs de l'opération régionale, organisera des conférences où le Sida sera abordé sous l'angle scientifique.

L'une des soirées du pôle info-santé, en collaboration avec le CHU, sera également consacrée au Sida. 49 50 33 00

Alfredo Jaar

Peel et face

«Face une bonne action, pile une bonne affaire», c'est le slogan qui accompagne la vente des cartes Peelers (50 F), qui donnent droit à une place gratuite pour un spectacle de théâtre et une autre pour un cinéma, au Théâtre - Scène nationale de Poitiers. Pour chacune de ces places offertes, il faut en acheter deux au tarif normal. Une partie de la recette issue des ventes de cartes est reversée à l'association Aides. Un peu compliqué mais sympa.

Tél. 49 41 28 33

Sida, émoi et moi

Une plaquette parmi les autres, mais particulièrement bien faite et qui a connu tellement de succès qu'elle est épuisée. Le Cidag de Poitiers qui a conçu le document cherche actuellement les fonds pour opérer un retirage. D'aspect agréable, cette plaquette énonce clairement les infos essentielles : comment peut-on être contaminé, les fausses vérités, comment faire le test de dépistage, comment utiliser un préservatif et même comment préparer sa seringue sans risque. Cette absence totale d'hypocrisie mérite un coup de chapeau.

Tibor Kalman

Dennis Adams

Prévention tous milieux

Entre le 17 janvier et le 18 mars, des actions de prévention, orchestrées par le CIJ, dirigées vers plusieurs types de publics vont être réalisées à Châtellerault. La maladie et le sport, à la Maison pour tous de Châteauneuf avec les écoles des clubs sportifs. La prévention pour les jeunes en situation de recherche d'emploi, à la mission locale. La maladie et le secteur professionnel, dans les locaux de l'entreprise Sextant Avionique.

Bande dessinée

Organisation à Saintes par l'association Boiffiers-Bellevue d'un concours de bandes dessinées sur le thème de la prévention du Sida. Ouvert aux habitants de l'agglomération de plus de 12 ans.

Formation

«Les acteurs sociaux ainsi que de nombreuses personnes qui ont affaire au Sida de près ou de loin sont rarement bien formées, affirme Patrice Challot, responsable du Foyer des jeunes travailleurs de la Roulière à Niort. *Ici on nous pose souvent des questions auxquelles nous pouvons répondre, mais que se passera-t-il si un jour nous apprenons qu'un de nos pensionnaires est séropositif ? Saurons nous répondre aux inquiétudes des autres ? Prenez aussi le cas d'un employé municipal chargé de nettoyer les salles les soirs de concert. Il trouve des seringues, il n'ose plus y toucher ? Ses besoins en formation ne sont pas les mêmes que ceux d'une infirmière qui soigne les sidéens à l'hopital, mais il faut pouvoir lui expliquer.»*

Ces interrogations ont conduit le milieu social niortais à envisager le montage d'une série de formations modulaires destinées aux acteurs d'un collectif créé pour l'occasion.

Tél. 49 24 50 68

Une initiative comparable est en cours à La Rochelle sous l'égide du Centre information jeunesse. Les médecins ainsi que tout le personnel municipal ont déja commencé à recevoir une information ciblée et particulière sur le sida. Les animateurs et acteurs sociaux en bénéficieront en 1994.

Tél. 46 41 16 36

Bonnes adresses

Où trouver des préservatifs la nuit ? Les adresses des lieux et distributeurs sur une carte format CB. Disponible à Poitiers et bientôt à Angoulême.

Téléphones utiles

Le numéro vert de Sida-Info-Service (appel gratuit), une permanence 24h/24 pour parler du Sida ou s'informer : 05 36 66 36.

Aides Poitou-Charentes : l'association est tout terrain mais son concours peut s'avérer précieux pour le soutien d'un malade. BP 467 86012 Poitiers Cedex. 49 42 45 45

OU SE FAIRE DÉPISTER ?

Au CIDAG : le Centre d'information et de dépistage anonyme et gratuit du Sida. Il y en a cinq en Poitou-Charentes.

Ouverts à tous sur rendez-vous, ces lieux permettent de passer un test de contamination et de recevoir une information précise.

A Poitiers, une visite comprend en fait deux entretiens, l'un au moment du test, l'autre lors de la communication du résultat. Ces rencontres avec un médecin peuvent durer plus longtemps qu'une consultation classique si nécessaire. Par ailleurs, quand l'angoisse est trop forte dans l'attente du résultat, ou quand le test révèle malheureusement une contamination, il est possible de rencontrer une psychologue. Toutes les catégories de la population viennent au Cidag, même si les jeunes sont majoritaires. «Un Cidag, ce n'est pas une machine à recenser des séropositifs, tient à préciser François Rainex, le médecin responsable du centre, c'est une structure offerte à des gens qui ont pu courir un risque. Un test, ce n'est pas anodin. C'est un temps important dans une vie.»

Les centres d'information et de dépistage anonyme et gratuit en Poitou-Charentes :

***Poitiers :* Service de médecine interne, maladies infectieuses et tropicales. Hôpital Jean Bernard. 49 44 39 05**

***Châtellerault :* Service de médecine interne. Hôpital Camille Guérin. 49 02 90 19**

***Niort :* Service de réanimation polyvalente. Centre hospitalier Georges Renon. 49 32 77 57**

***Angoulême :* Centre de dépistage sérologique. Centre hospitalier. 45 24 42 84**

***La Rochelle :* Service de médecine interne C. Centre hospitalier. 46 45 52 39**

LA VIE SORTIE DES EAUX

Il y a plus de 400 Ma, grâce à des conditions atmosphériques nouvelles, des animaux et des végétaux sont sortis des eaux pour conquérir la Terre.
L'Espace Mendès France propose de découvrir cette fabuleuse histoire.
L'exposition présentée jusqu'au 27 février 1994 a été réalisée à partir de celle du Muséum national d'histoire naturelle et enrichie par les collections de l'université de Poitiers.
Un cycle de conférences complète cette exposition.
Premier rendez-vous le 7 décembre avec Jacques Lenfant, professeur de physiologie à l'université de Poitiers, directeur de l'URA CNRS 290 Biomembranes sur le thème "De l'eau à la terre : évolution des grandes fonctions vitales".

Molécules. *- Conférence sur le thème des molécules, "témoins de l'évolution du vivant", le 3 février à l'Espace Mendès France. François Nau, professeur à la faculté des sciences de Poitiers, expliquera comment établir des arbres généalogiques moléculaires en s'appuyant sur l'évolution de l'ADN et des protéines.*

Le règne végétal. *- "La conquête du milieu aérien terrestre par les végétaux", c'est le sujet qu'abordera Yves Tourte, professeur de biologie et physiologie végétales, le 17 février. Il retracera l'extension du règne végétal en milieu aquatique avant les ères géologiques, l'apparition des premiers végétaux terrestres, la conquête des marais et des zones humides au cours de l'ère primaire et celle des milieux secs à l'ère secondaire. Enfin, il dressera un panorama de la flore d'aujourd'hui.*

Reptiles et Mammifères : le retour à la mer

Les dauphins, mammifères marins par excellence, avaient des ancêtres qui vivaient à quatre pattes sur la terre ferme. En effet, après la grande aventure de la "sortie des eaux" qui débuta il y a plus de 400 millions d'années, des groupes zoologiques bien adaptés aux conditions de vie terrestre sont retournés vivre dans les mers et les océans. Ce retour spectaculaire a donné les dauphins et les baleines (les cétacés en général), les phoques et autres pinnipèdes, et bien avant, les tortues et les grands reptiles marins de l'ère secondaire tels les ichthyosaures, les pliosaures, les plésiosaures, les crocodiles.

Marc Denevet

Jean-Michel Mazin tenant un fragment de palette natatoire d'Ichthyosaure. On observe un resserrement des doigts pour former une nageoire.

Pourquoi ce retour ? *«Des pressions écologiques ont poussé ces animaux vers la mer, milieu plus stable et plus favorable que le milieu aérien très agressif»*, explique Jean-Michel Mazin, chercheur au CNRS, paléontologue (Laboratoire de Géobiologie de l'université de Poitiers). *«C'est une faculté naturelle que de toujours exploiter des niches écologiques libres.»* Jean-Michel Mazin souligne que ce phénomène est presque toujours secondaire aux grandes crises de la planète, notamment Permien-Trias (245 Ma) et Crétacé-Tertiaire (65 Ma). *«Dans ces cas, il y a urgence, disponibilité et opportunité,* dit-il. *Tout est possible. On voit à chaque fois une période "recouvrement" ou reconstitution faunique, de grandes radiations de lignées et de groupes dont beaucoup disparaîtront.»* Néanmoins, des groupes comme les tortues, les crocodiles et les mosasaures ont retrouvé la mer bien après la crise Permien-Trias.

Apparemment ces réadaptations au milieu aquatique - extraordinaires du point de vue physiologique - se sont effectuées en quelques millions d'années. C'est rapide à l'échelle de l'évolution de la vie. Mais les paléontologues manquent de formes fossiles intermédiaires.

Cependant, grâce aux études morphologiques et moléculaires, on sait par exemple que les pinnipèdes ont comme lointain ancêtre un petit carnivore pas plus gros qu'un chat appelé Amphicynodon (voir *l'Actualité* n°20). Quant aux cétacés, ils seraient issus d'un groupe proche des éléphants...

Carlos Herrera

"Le retour à la mer : la fabuleuse histoire des dauphins, des phoques, des tortues et des crocodile", conférence de Jean-Michel Mazin à l'Espace Mendès France, le 18 janvier 1994, 20h30.

Club INSERM

Plusieurs initiatives traduisent le travail de ce club dont l'objectif est de favoriser le dialogue entre les jeunes et le monde scientifique. A Poitiers, les élèves du lycée du Futuroscope travaillent sur le don du sang. Au lycée Guez de Balzac d'Angoulême, une vidéo sera réalisée sur "l'eau et la santé". Les jeunes du lycée Valin de La Rochelle s'intéressent aux maladies du système nerveux.

Pôle info-santé

Les conférences organisées à l'Espace Mendès France avec la participation du CHU de Poitiers font salle comble. Ces modules permettent au public d'entendre des informations simples et sérieuses sur des sujets qui touchent la santé au quotidien : comment bien s'alimenter, prévenir le mal au dos, tirer profit d'une activité sportive, sauver la vie d'un blessé au cours d'un accident...

● ECHO DES RÉGIONS A LA VILLETTE

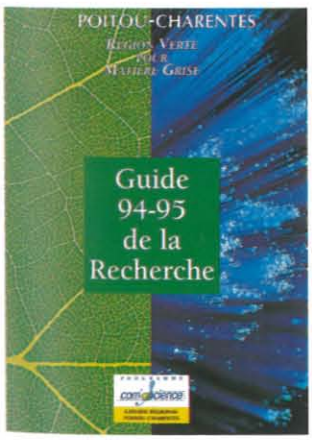
L'Espace Mendès France de Poitiers, l'Astrolabe de La Rochelle, le CNBDI d'Angoulême et le Centre international de la mer de Rochefort, qui composent le réseau de diffusion de la culture scientifique et technique en Poitou-Charentes, se sont fait connaître à Paris, au travers d'une exposition à la Cité des sciences de La Villette. Elle s'achève le 10 janvier 1994.

PLANÉTARIUM LASÉRIUM

Deux spectacles d'astronomie sont diffusés par le planétarium lasérium de l'Espace Mendès France à Poitiers : "Voyager 2" qui retrace le voyage de la sonde spatiale autour d'Uranus et Neptune (mardi, vendredi, samedi 16h, jeudi 14h30) ; "Ciel de Poitiers" qui évoque les mythes et réalités du monde de la nuit (mardi 14h30, jeudi 16h, vendredi 14h30 et 18h, dimanche 17h30).
A voir également, "Planète graphique", spectacle laser sur le thème de la rencontre des cultures (samedi 18h, dimanche 16h).
Pour Noël, l'histoire des Rois Mages sera racontée sous la voûte étoilée du planétatium, suivie d'un commentaire sur ce phénomène astronomique. Séances spéciales pour les scolaires et pour tout public (le 22 décembre 14h30, le 26 15h, le 28 14h30).

ANNUAIRE DE LA RECHERCHE

Le programme Com'Science du Conseil régional vient de publier l'Annuaire de la recherche en Poitou-Charentes. Cet ouvrage de 192 pages présente les laboratoires de la recherche publique, les CRITT, les organismes d'analyses et d'essais, les organismes privés et la recherche-développement en entreprise.



L'Astrolabe
Dans la cage de Faraday

Spectaculaire mais sans danger, l'expérience de la cage de Faraday hérisse le poil. Elle démontre l'action de l'électricité électrostatique que tout individu éprouve au fil de ses occupations quotidiennes. Il suffit de compter le nombre de fois où, par temps sec, on re-

çoit une petite décharge électrique en introduisant la clef dans la portière de sa voiture. L'expérience se renouvelle systématiquement quand on enlève un pull tricoté en fibres synthétiques. On voit même des étincelles en pleine nuit. La plupart des moquettes sont aussi très chargées d'électricité statique.
C'est à Michael Faraday, physicien britannique, que l'on doit la théorie de l'influence électrostatique. Ce chercheur, né d'un père forgeron en 1791, a aussi énoncé deux lois de l'électrolyse et découvert l'induction électromagnétique qui permettra plus tard l'invention de la dynamo.
L'Astrolabe fait venir à La Rochelle l'ensemble expérimental du Palais de la Découverte du 10 janvier au 12 février. Grâce à un générateur de 100 000 volts, cet ensemble permet d'illustrer de manière expérimentale les principes fondamentaux de l'électricité. Avec la collaboration du public, un animateur réalise une vingtaine d'expériences parmi lesquelles : l'électrisation (expérience de l'électrophore), l'influence (grêle, carillon électrostatique), les effets de pointes (tourniquet, maison de Franklin), la cage de Faraday, les condensateurs (bouteille de Leyde). La séance dure une heure.
Le nombre de participants étant limité à 30 par séance, il est conseillé de réserver. Un dossier sur l'électrostatique est disponible pour les groupes de collégiens et lycéens qui souhaitent préparer leur visite.

J-L T

L'électrostatique, à l'Astrolabe, La Rochelle, 10 janvier - 12 février 1994, du lundi au vendredi 9h-12h, 14h-18h, samedi 9h-12h.
Tél. 46 67 47 67.

La mission Ares

Arès, le module d'exploration martienne, s'est posé dans la région de Chryse Planitia, un immense désert de rochers, de cailloux et de sable. Le paysage ressemble beaucoup aux images reçues des sondes Viking I et II. Le site a été choisi parce que les spécialistes ont de bonnes raisons de penser que le sous-sol recèle de l'eau, probablement sous forme de glace.
Cette mission sur Mars est simulée à l'Astrolabe jusqu'en juillet 1994. Embarquement par équipage de douze. Le temps est accéléré. 40 minutes passées dans la navette correspondent à 36 heures.

Marc Deneyer

DES COLLECTIONS SCIENTIFIQUES À REDÉCOUVRIR

Le pôle des sciences de la Terre souhaite mettre en valeur ses riches collections minéralogiques, pétrographiques et paléontologiques au sein d'un Centre de valorisation des collections scientifiques de l'université de Poitiers.
Le centre pourrait également accueillir les collections d'autres disciplines scientifiques :biologie (animaux naturalisés ou conservés dans le formol), physique et chimie (matériel ancien d'instrumentation, appareils de mesure, etc.).
Ce projet s'élabore en partenariat avec l'Espace Mendès France.
L'objectif n'est pas de créer, sur le campus universitaire de Poitiers, un muséum stricto sensu. Le centre de valorisation serait un espace permettant à la fois de stocker dans de bonnes conditions des collections de référence nationale et internationale, de présenter des expositions thématiques, mais aussi d'accueillir des chercheurs extérieurs et de tenir des conférences.
Ce projet permettrait de faire vivre un patrimoine scientifique qui est actuellement entreposé dans les sous-sols des labos, en le rendant accessible au public, notamment aux scolaires.